Les Cahiers Cliniques de Nice

SECTION CLINIQUE DE NICE

SESSION 2019

Numéro Spécial

SEMINAIRE D'INTRODUCTION

A LA PSYCHANALYSE

LE VOCABULAIRE DE LACAN

Philippe De Georges

Transcription : François de Maigret

Texte établi par Nathalie Seban

Relecture : Salvatore Maugeri

Et relu par l'auteur

Supplément du N° 20
Mai 2020

SOMMAIRE

5 **Introduction**

7 **Le signifiant selon Lacan**

-1- Liminaire 7

-2- Le signifiant 8

-3- Jakobson et Saussure 9

-4- Le symptôme 11

-5- Structure 13

15 **Ce que parler veut dire**

-1- Le signifiant 15

-2- Le point de capiton 17

-3- La psychose, Aimée, Schreber 18

-4- Retour à Freud 21

-5- Le Nom-du-Père 23

-6- Clinique contemporaine 26

-7- Modes d'entrée dans la psychose, psychoses ordinaires 28

33 **Le sujet divisé $**

-1- La subversion du sujet, le moi freudien 34

-2- Le sujet divisé 35

-3- IPA, egopsychology 38

-4- Le stade du miroir 41

-5- Les produits et formations du sujet inconscient 42

-6- L'objet comme doublure du sujet 44

49 **Division et clivage**

53 **Cet obscur objet du désir**

-1- Le désir, désir et discours de l'autre 53

-2- Le signifiant représente le sujet, les mathèmes 56

-3- Le signifiant maître, division du sujet 57

-4- L'objet α, $ ◊ α, le fantasme 62

-5- La pulsion, la jouissance 65

69 **L'objet α dans tous ses états**

-1- Corps et esprit : pulsion et symptôme 70

-2- Cas cliniques freudiens 73

-3- L'angoisse et l'inquiétante étrangeté 74

-4- Les coupures 76

-5- L'objet cause du désir 78

-6- Vignettes cliniques 79

SECTION CLINIQUE DE NICE

SESSION 2019

SEMINAIRE D'INTRODUCTION

A LA PSYCHANALYSE

LE VOCABULAIRE DE LACAN

Dès le début de son enseignement, en 1956, après de longues années de pratique, Lacan utilise un vocabulaire qui lui est propre. Même lorsqu'il commente Freud, sur la doctrine duquel il ne cessera pas de s'appuyer, il emploie ses « signifiants ». C'est une façon de s'approprier l'élaboration analytique, de faire siens les éléments de la théorie qui lui préexiste et de faire à sa main les concepts freudiens. Il dira à ceux qui l'écoutent ou le lisent qu'il faut en passer par eux. Ces termes se retrouvent tout au long de ses *Séminaires*, Conférences et *Ecrits*, évoluant au gré de son cheminement et de leur usage dans la réflexion sur la pratique des cures. Il arrive que les changements soient considérables et même qu'il ait recours – rarement – à la fabrication de mots nouveaux. Mais généralement ces locutions sont empruntées à la langue commune, parlée par tous ou au moins par les « psy », même si à chaque fois il leur imprime une torsion et subvertit le sens commun.

Nous pouvons rapidement énumérer certains des mots de ce lexique lacanien : le signifiant, le sujet, l'objet, le petit autre et le grand Autre, la jouissance et la lettre. Nous nous demanderons comment Lacan infléchit l'usage de mots banals : celui de sujet (mot aussi courant dans la grammaire que dans le droit et la psychologie), qu'il « subvertit » pour en venir au sujet barré de l'inconscient ; celui d'objet, qu'il transforme en objet α. Certains termes caractérisent une catégorie ou une « instance », comme signifiant et symbolique. Ce dernier entre en fonction en se distinguant et en se liant à deux autres registres, l'imaginaire et le réel. Ces mots se combinent pour former ce qu'il appellera ses algorithmes, ses schémas, ses graphes et ses mathèmes : algorithme du signe, du transfert ; graphe du désir ; mathèmes du fantasme, de la pulsion ; structure des (quatre) discours. Nous irons du plus simple au plus complexe, avançant pas à pas, tachant d'éviter toute précipitation, et avec le double souci de la clarté et de la rigueur.

Note après-coup :

En pratique, ce séminaire s'est concentré sur trois notions : le signifiant, le sujet et l'objet. La forme était orale, laissant une place importante à l'improvisation. Nous devons donc énormément à François de Maigret, qui a pris le soin de transcrire au fur et à mesure chaque séance. C'est grâce à lui que ce document est possible. Qu'il en soit remercié.

Le signifiant selon Lacan

Liminaire

Le signifiant

Jakobson et Saussure

Le symptôme

Structure

-1-

Propos liminaire :

Il s'agit de reprendre le séminaire d'introduction à la psychanalyse, dispensé il y a quelques années dans le cadre de la Section Clinique, et qui avait perdu de son attrait et de son assistance.

Dans cette tentative de renouvellement, on se concentrera sur le « vocabulaire de base de Lacan », en particulier sur trois termes : le signifiant, le sujet, l'objet. On les retrouve tout au long de l'œuvre, au cours des trente ans de l'enseignement de Lacan. Cependant cet enseignement n'est pas d'un bloc, ne fait pas système, comme on pourrait le dire d'une recherche philosophique, par exemple. Jacques Lacan, psychiatre de formation universitaire, entre dans le champ de la psychanalyse avec le cas d'érotomanie connu sous le nom d'« Aimée » (Marguerite Anzieu). Ce cas constitue sa thèse de médecine et prend à bras le corps la compréhension de la folie, sous sa forme où domine le sentiment de persécution. Rapidement, il réunit un séminaire à son domicile, dont il ne reste pas de traces écrites -ou très peu exploitées- pour les deux premières années. C'est ainsi que le volume baptisé « Livre I », à savoir : « Les écrits techniques de Freud », constitue une transcription des séances de la troisième année.

L'enseignement de Jacques Lacan est marqué d'un changement perpétuel : les mots, les concepts changent au cours du temps, en raison du changement du monde dans lequel il évolue, de la pratique des cures, et du changement des outils élaborés.

Parfois Jacques Lacan a « prophétisé ». C'est le cas notamment de ses propos sur la montée du racisme et des ségrégations, mentionnée au cours de l'interview par Jacques Alain Miller filmée par Benoit Jacquot en 1974, qui fournira la base du texte « Télévision »[1]. C'est aussi son anticipation du déclin de la fonction paternelle, que l'actualité contemporaine montre régulièrement[2].

Il est important de noter que les termes de signifiant et de sujet ne sont pas présents chez Freud comme tels. Si Jacques Lacan hérite de l'appareil élaboré par Sigmund Freud, il ira plus loin que lui. À

[1] Lacan J., « Télévision », *Autres écrits*, Éditions du Seuil, 2001, p. 509.
[2] Lacan J., « Les complexes familiaux dans la formation de l'individu », *Autres écrits*, *op. cit.*, p. 23. Cette anticipation est déjà présente chez Freud, en particulier dans *Malaise dans la civilisation*.

propos du cas Aimée, Lacan dira qu'il faut retravailler l'héritage freudien, en particulier le statut et la forme du narcissisme dans la psychose. Pour procéder à ces avancées, Jacques Lacan va subvertir les outils qu'il s'approprie.

Commençons par le signifiant : pourquoi et comment avoir introduit le signifiant ? Freud, dans son épistémologie exposée dans le recueil « Métapsychologie », n'hésite pas à aller chercher les outils nécessaires à sa pratique en dehors de son champ. À ce titre, il aurait pu s'intéresser à la linguistique élaborée par Saussure, puisqu'ils sont contemporains, (Saussure meurt en 1913), exposée dans son « Cours de linguistique générale ». Saussure enseigne à Paris et à Genève jusqu'à sa mort. Sabina Spielrein, élève de Freud après avoir été l'analysante de Jung, se réfère à la linguistique et tient compte de cette discipline, à laquelle Freud ne s'intéresse pas.

Freud se sert en permanence du terme de représentation - représentation de mots et représentation de choses - en allemand *Vorstellung*, qui signifie littéralement : ce qui se tient devant. Lacan va sortir de la logique de la représentation. Le pas qu'il accomplit doit beaucoup à sa relation précoce avec Roman Jakobson, promoteur de la linguistique dite structuraliste. Jakobson nous révèle de nombreux phénomènes. Retenons-en trois, qui nous concernent particulièrement pour notre réflexion :

1) « La poétique », c'est-à-dire les effets de style de la langue, l'invention des mots…

2) L'observation de la jouissance des nourrissons, collectivement rassemblés dans des salles de maternité, à émettre des sons, des cris et en particulier l'arrêt de leur production quand un adulte intervient par sa simple présence en entrant dans la nurserie. Il décrit ce phénomène de production des sons du nourrisson et le baptise du nom de *lallation*.

3) Comment se constitue notre rapport au langage ; comment se détériore-t-il, dans les aphasies en particulier.

L'outil que Lacan va importer de la linguistique c'est le signifiant : si toute expérience humaine est médiée par la parole, notre rapport au monde passe par le signifiant. Il apparait à Lacan que la linguistique est bien « outillée » pour investiguer la parole et le langage.

-2-

Partons de quelques éléments de la linguistique saussurienne : On trouve l'essentiel de l'enseignement de Ferdinand de Saussure dans son « Cours de linguistique générale »[3].
Notons que Saussure n'emploie jamais le mot de structure, mais parle de système.

Représentation fournie par Saussure de la relation entre signifiant et signifié, telle qu'elle apparait dans le « Cours de linguistique générale » au premier chapitre de la première partie : « Signe, signifié, signifiant ».

[3] De Saussure F., *Cours de linguistique générale*, Payot, « Bibliothèque scientifique », 1972.

Dans l'algorithme[4] saussurien, qui montre ce qui constitue un signe linguistique, le signifiant (autrement dit « l'image acoustique ») soutient le signifié (c'est-à-dire « le concept »). On peut le schématiser de la façon suivante :

$$SL = \frac{s}{S}$$

SL : signe linguistique

S : Signifiant

s : Signifié

Le signifiant seul est asémantique, il n'a pas en soi de sens (propre). Pour Saussure, le signifiant est arbitraire : il n'a aucun lien avec le signifié (ou exceptionnellement, comme dans l'onomatopée). Lacan corrigera la qualification d'arbitraire en adoptant le mot de « contingent ».

Lacan va subvertir l'algorithme saussurien, en inversant les positions du signifiant et du signifié : $\frac{S}{s}$

On ne peut pas dire qu'un signifiant équivaut à son signifié : le langage et le monde sont deux choses différentes, avec des points de connexion. Et à l'intérieur des signes linguistiques, il n'y a qu'un rapport de convention entre une image acoustique – un mot ou un phonème – et le concept qu'il vient représenter : il reste entre eux une barre infranchissable. C'est la grande invention de Saussure que Lacan reprend à son compte.

Le signifiant le plus élémentaire est un simple phonème. Les signifiants ne cessent pas de défiler. Le propre des signifiants, c'est de former des chaînes. Ils ont cette aptitude à la concaténation. Dans la pratique, le signifiant est rarement seul, mais se présente plutôt sous la forme de la « chaîne signifiante ». Quand on parle, on n'utilise pas des signifiants isolés ; on en associe une série dans une chaîne signifiante. Combien faut-il de signifiants (au minimum) pour constituer une chaîne ?

La réponse est deux, et Lacan les désigne par S_1 et S_2. Pour désigner la chaîne signifiante, ce sera le schéma suivant : S_1-S_2.

Les maillons de la chaîne s'articulent avec souplesse et ne se soudent pas les uns avec les autres : il y a dialectisation du rapport des signifiants entre eux.

Tous les signifiants se caractérisent par leur équivocité. Cette équivoque peut s'avérer de plusieurs ordres : la mer, la mère (l'équivoque est levée par la transcription graphique), ou encore : la table (de dissection) et la table (de multiplication), ici l'écriture ne suffit pas à lever l'équivoque.

-3-

Ce qui va intéresser au départ le psychiatre Lacan, ce sont les troubles du langage dans la psychose. C'est ici qu'il empruntera à la linguistique les figures de style essentielles que sont : la métaphore et la métonymie. Puis, toujours en relation avec les troubles du langage dans la psychose, il s'intéressera au néologisme.

[4] Le mot algorithme est à prendre dans son sens de pur processus.

La métaphore – figure poétique de désignation par excellence – est, comme l'étymologie l'indique, un transport, un déplacement ; elle est à la base de toutes les activités de symbolisation : elle consiste à remplacer un signifiant par un autre signifiant. Par exemple, pour parler de justice on va évoquer « l'équitable balance », ou la chevelure blonde devient « casque d'or » ou « champ de blé ».

La métonymie consiste souvent à désigner le tout par la partie : « Cette flotte composée de trente voiles », ou « ce village compte trente feux ». La voile désigne le vaisseau qui la porte, le feu est le foyer, autour duquel vit une famille. Mais souvent, c'est un usage indirect qui est fait de la métonymie, consistant en des déplacements successifs de proche en proche. La métonymie est l'usage de la contiguïté des signifiants. Exemple : «C'est le président de la banque Rothschild » signifie c'est le président choisi par les juifs… sans le dire explicitement. Ce procédé de désignation indirecte, qui est une façon de dire sans dire, de sous-entendre par allusion, est très pratiqué dans le langage politique car, en permettant d'invoquer systématiquement une non-intention (je n'ai pas dit ce dont vous m'accusez), il permet d'éviter toute poursuite judiciaire (diffamation, etc.). $\overline{S_n - - - - - S_2}$

Le recours à la métonymie c'est aussi le procédé chéri des obsessionnels. Ceci est homogène au mode de glissement du signifiant dans la névrose dite obsessionnelle, où ce n'est pas vraiment le refoulement qui opère, mais le déplacement et l'isolation dans la pensée.

Les figures de style seront les outils employés par Lacan pour rendre compte de la construction du symptôme.

Il faut ici repartir de l'origine de la psychanalyse : Freud découvre qu'il y a des symptômes qui ne relèvent pas d'une affection organique, c'est le symptôme hystérique. Pour cela, il mettra à profit son séjour auprès de Charcot.

Charcot cherche à rationaliser l'hôpital psychiatrique en distinguant les malades présentant une affection organique (atteinte du système nerveux…) de ceux qui présentent un trouble sans la trace d'aucune altération corporelle, et donc sans cause physiologique objective. C'est ainsi qu'il est amené à hypnotiser certaines patientes, comme cela est figuré sur le célèbre tableau « Une leçon clinique à la Salpêtrière » par le peintre André Brouillet, séance où il hypnotise Blanche Wittman. (Sigmund Freud disposera d'une copie de ce tableau. On peut la voir dans son ultime demeure à Londres).

L'hypothèse freudienne pour expliquer l'hystérie, c'est que le symptôme (∑) se substitue à une représentation refoulée, pour former un compromis. Il y a compromis autour du symptôme, au sens où ce qui est frappé d'interdit, refoulé, censuré, est une représentation que le sujet ne peut admettre. Son substitut symptomatique est suffisamment crypté pour pouvoir se manifester sans que l'instance de censure n'agisse. L'axe de travail désigné par Freud c'est de révéler la représentation refoulée, de lever le refoulement, et de rendre le symptôme inutile.

L'apport de Lacan c'est de décrire la substitution, à l'œuvre dans l'hystérie, comme métaphore.

Dans d'autres situations, les signifiants se solidifient en un seul bloc. Exemple : hitléro-trotskiste, injure en vogue autrefois chez certains militants, formée à partir de deux signifiants distincts qui sont agglutinés ; le syntagme ainsi formé, syntagme figé, n'a de sens que d'un bloc. Il n'est pas possible de séparer les deux termes ou de dialectiser leur relation. En langage courant, on parle de « langue de bois », c'est-à-dire sans articulation et sans souplesse. C'est la figure linguistique de l'holophrase, qui va jouer vis-à-vis du phénomène psychosomatique (PPS) comme dans certains processus psychotiques, un rôle analogue à la métaphore pour l'hystérie.

Il faut distinguer les PPS, qui sont d'authentiques phénomènes de corps, des altérations organiques (ulcères, hypertension artérielle, psoriasis…) de la conversion hystérique. A l'inverse de l'hystérie, le clinicien doit s'affranchir d'interpréter le PPS, car le symptôme est vorace et il va se nourrir de ce qu'on lui donne. L'interprétation a un effet de déchainement, dû aux pouvoirs spéciaux de la parole, qui peuvent aussi bien s'avérer destructeurs.

-4-

Nous avons évoqué la clinique des psychoses, comme ce qui oriente Lacan vers les troubles du langage. Les textes auxquels se référer sont : *Le Séminaire* « Les psychoses[5] » d'une part, et deux textes des *Ecrits* : « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose »[6] et « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse »[7].

Le point de vue qu'adopte Lacan, pour le dire à grands traits, est que, dans la psychose, il y a une profonde perturbation du rapport au langage. C'est le trouble du langage qui va conduire au diagnostic, car il signe l'altération du fonctionnement du symbolique ; mais ce trouble n'est pas toujours très visible, souvent dissimulé.

- <u>Dans la schizophasie</u>, les signifiants ne sont pas articulés pour produire un sens, le signifiant est « pulvérulent » ; les phrases ne se terminent pas, elles sont interrompues, la personne commence la phrase mais ne trouve pas sa fin : la phrase ne présente pas de *point de capiton*. Rien ne vient conclure et produire le sens. C'est une indication de schizophrénie.

[5] Lacan J., *Le Séminaire,* Livre III*, Les psychoses*, Paris, Éditions du seuil, 1998.
[6] Lacan J., « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », *Écrits*, Paris, Éditions du Seuil, 1966.
[7] Lacan J., « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse », *Écrits*, *op. cit*.

- La ritournelle : la personne développe une chaîne qui ne s'arrête jamais, qui tourne en boucle. L'enchaînement des termes n'est pas régi par une logique de sens, mais de proximité, d'association par exemple phonétique.
- Le néologisme : Il s'agit typiquement d'un mot inventé de toute pièce, qui n'appartient pas au lexique commun mais est propre au sujet, pour qui il semble le comble du sens. Il a le sentiment, si on l'interroge, que ça dit « vraiment » la chose, que c'est le vrai sur le vrai. Tout se passe comme si le mot était la chose. Ce peut être aussi un mot qui existe déjà, que l'on peut trouver dans le dictionnaire, mais qui est utilisé dans un sens propre au sujet. Ce n'est pas le mot lui-même, qui est nouveau, « néo » ; c'est sa signification qui est personnelle et privée, idiosyncrasique. Ainsi cette patiente rencontrée en institution, qui avait eu une descendance abondante (beaucoup d'enfants) qui, tous de père distinct, portaient le nom patronymique de la mère ; elle passa à l'acte de façon très violente le jour où l'un des pères voulut reconnaitre un des enfants et lui donner son nom. Cette mère justifiait son choix par l'expression : « c'est la reconnaissance du ventre » ; l'expression « reconnaissance du ventre » existe dans la langue courante, mais c'est la signification qui est ici singulière, ce qui dans ce contexte a valeur de néologisme. L'adéquation stricte que le sujet suppose entre l'expression et le sens relève d'une certitude. Dans ce registre du néologisme, il n'y a pas d'équivoque, le signifiant équivaut au signifié, sans écart ni distance ; c'est la certitude délirante. Elle répond au besoin d'un signe linguistique solide : « il faut appeler un chat un chat », entend-on dire par ceux qui pensent qu'il existe une relation univoque quelque part, entre mot et référent, comme si un chat ne pouvait pas être entendu différemment, selon le contexte. Cette phrase du langage commun pourrait nous faire dire que nous sommes tous paranoïaques ! Mais Lacan dira que « la connaissance est paranoïaque »…
  L'impossibilité de supporter l'équivoque, et donc l'énigme qu'elle engendre, la nécessité d'une interprétation, peut entraîner le déclenchement de la psychose chez le sujet qui y est disposé. Son délire est une tentative de résolution de l'énigme.

Freud dit du schizophrène qu'il traite le mot comme la chose.

Rosine Lefort – ancienne analysante de Lacan - a fait état du cas Robert, un enfant élevé par une mère paranoïaque « placé » à l'âge d'un an, toujours agité et habité par une terreur permanente.

A trois ans l'enfant ne connait que deux mots : madame et le loup. Dans une séance il se met à articuler les deux signifiants, et il va ainsi entrer dans le langage : $\frac{Loup}{Robert} = \frac{Madame\ Lefort}{}$

Quand un sujet entre dans le langage, il y a un signifiant particulier S_1 qui prend pour valeur de représenter le sujet pour un autre signifiant S_2

S_1 : signifiant maître

S_2 : l'Autre (maternel)

Pour entrer dans le champ du langage (celui de ce que Lacan appelle le grand Autre), il faut que l'opération qui représente le sujet par S_1 (signifiant maître), ait lieu. Dans le cas du petit Robert,

« Loup » vient à représenter celui-ci auprès de « Madame » Lefort. Le sujet apparaît dans cette opération.

Dans le texte de Freud « Au-delà du principe de plaisir », Freud relate l'anecdote de son petit-fils jouant à faire apparaitre et disparaitre une bobine, et ponctuant sa disparition et son apparition des mots : Fort et Da. Freud veut entendre Fort et Da, c'est-à-dire ici et là, près et loin. En fait, l'enfant dit O et A, et c'est lui-même qu'il fait apparaître et disparaître. Jacques Lacan dira : l'enfant entre dans le langage avec une chaine signifiante minimale, un battement de deux termes : S_1/S_2 , ici O/A. Les deux signifiants constituent un trognon de langage, amorcent une chaîne signifiante, parce qu'ils se distinguent l'un de l'autre, voire même s'opposent ; car, comme le dit Ferdinand de Saussure, « dans la langue, il n'y a que des différences ».

-5-

Le lien de Lacan à la linguistique, conduit à s'interroger sur celui qui le rattache un temps aux structuralistes. Roman Jakobson et Claude Lévi-Strauss sont les compagnons de cette période où Lacan amorce son enseignement. C'est dans cette mouvance que prend toute sa valeur la considération de l'ensemble des signifiants. Ce que Lacan qualifie de « trésor des signifiants », c'est le symbolique. Une société est structurée par un discours partagé par une communauté ; ce discours organise des places. C'est le paradigme structuraliste, que vous retrouvez aussi bien dans les travaux de ce qu'on appelle la linguistique structurale que dans les travaux ethnologiques de Lévi-Strauss, et qui fonde ce que ce dernier appelle les « structures élémentaires de la parenté » : ce qui organise le monde humain, ce sont les lois propres de la langue. Pour un structuraliste, ce qui est atteint dans l'Œdipe c'est que la loi de la langue est violée : Œdipe est le fils de Jocaste, il ne peut pas être *aussi* son mari. La confusion des places et des rôles est l'abolition du registre symbolique structurant, comme organisant les différences et les relations entre personnes.

Ce qui rattache Lacan aux structuralistes, c'est une vision de l'homme comme être de langage, où le langage structure le psychisme : dans la psychose se manifeste une altération dans l'usage du symbole ; quant au névrosé, il manipule le symbole avec plus ou moins d'habileté et de succès.

Ce que parler veut dire

Le signifiant

Le point de capiton

La psychose, Aimée, Schreber

Retour à Freud

Le Nom-du-Père

Clinique contemporaine

Modes d'entrée dans la psychose, psychoses ordinaires

Je continue sur la lancée de la question du signifiant chez Lacan. Je vous rappelle que la piste est de voir quelques termes que Lacan a introduits dans le champ freudien, dans le champ de la psychanalyse. Le premier des termes que j'ai proposé est tout simplement celui de signifiant. Le deuxième, que je vais aborder aujourd'hui, de façon progressive, est le terme de sujet.

-1-

De la séance dernière, je voudrais faire quelques rappels. Le premier est que ce qu'on appelle le signifiant, constitue en fait un vaste ensemble ; un vaste ensemble que Saussure, père de la linguistique moderne, a qualifié de système. Le signifiant, c'est en réalité les signifiants. Les signifiants forment système et, lorsqu'on passe à l'époque de Lacan, on ne dira plus système, mais on dira structure. La structure du signifiant, Lacan le dit – je vous le rappelle – dans un mouvement d'idées qui est le même que celui inauguré par Lévi-Strauss dans l'anthropologie et Roman Jakobson dans ce qu'on appelle la linguistique structurale. Ce vaste ensemble des signifiants, que Lacan qualifie de trésor, « le trésor des signifiants », il lui donne un autre nom que l'on trouve de la même façon chez Lévi-Strauss, et qui est le terme de symbolique : le symbolique. Mais cet ensemble, qui fonctionne comme un vaste réseau, est constitué d'éléments de base dont chacun est un signifiant. Des unités, des petites unités, dont je vous rappelle que ce sont au départ tout simplement ce que les linguistes qualifient d'images acoustiques. C'est dire que pour eux, de façon classique, le signifiant est d'abord quelque chose qui passe par le son, qui est émis par l'organe vocal et qui est donc lié à la voix. Ce qui fait que Lacan parlera souvent du champ du langage et de la fonction de la parole.

Si je donnais un titre à la séance d'aujourd'hui, je dirais que c'est : « Ce que parler veut dire ». Qu'est-ce que ça veut dire, parler ? Ces signifiants dont on use ont un certain nombre de propriétés ; j'en rappelle une, qui est le fait qu'il s'agisse d'éléments discrets ; éléments discrets, ça veut dire quand on emploie ce terme, que chaque signifiant se distingue de l'ensemble de tous les autres, qu'il s'y oppose. Quand vous prononcez le son O, c'est à l'exclusion de tous les autres sons que vous pourriez

prononcer. Si je nomme mon ami Pierre, c'est à l'exclusion de tous les autres prénoms que je pourrais lui donner. Il s'appelle Pierre, et pas autrement. D'où le fait qu'un nom propre puisse être qualifié de « signe discret », c'est-à-dire unique et sans pareil. L'usage des signifiants contient naturellement une dimension de discrimination : le signifiant distingue les choses dont il parle. Il sépare.

C'est très important en psychanalyse et dans l'usage que va faire Lacan du signifiant : il a d'emblée cette idée que lorsqu'on parle et lorsque l'on a recours aux éléments du langage, on sort du brouillard où l'on est dans ce que l'on appelle l'imaginaire, le monde la perception, c'est-à-dire le flou, l'indécision, l'indéfinition, l'indéterminé. Lacan promeut l'idée que le signifiant permet de distinguer les choses ; c'est donc pour Lacan un moyen de mettre de l'ordre dans le monde, dans le monde de nos émotions, de nos perceptions et des choses qui nous entourent, de tout ce qui nous arrive. D'où le terme qu'il utilisera : l'ordre symbolique : le symbolique ordonne.

Le deuxième caractère du signifiant – que j'ai oublié de préciser la fois dernière – c'est que le signifiant est binaire. J'ai dit que chaque signifiant s'opposait à tous les autres ; de la même façon, dire que le signifiant est binaire, cela veut dire qu'il induit par son usage une logique dualiste. La logique de distinction est dualiste, si vous dites : « Je m'appelle Pierrot », vous n'êtes donc ni Jacques ni Paul. Le fait de nommer fait être. Nommer fait accéder à l'être, par différenciation et exclusion. Vous êtes aussi amenés à dire, quand vous utilisez les signifiants, que si c'est blanc, ça n'est pas noir ; si c'est vivant, ça n'est pas mort ; et vous voyez comment la fonction de la parole et le champ du langage ont cet effet dans l'usage courant que les humains en ont, d'introduire une logique de distinction binaire. Un exemple tout simple dont l'actualité est brûlante, c'est : « homme » ou « femme ». Le signifiant est binaire.

Je vous rappelle, comme je vous l'ai dit l'autre jour, qu'un signifiant seul n'a pour les linguistes - comme pour Lacan - aucune signification ; il faut qu'il y en ait au moins deux pour qu'une signification apparaisse, et c'est le fait qu'il y a un deuxième signifiant qui permet de donner la signification du premier. Un signifiant n'a de signification que par l'existence d'au moins un autre signifiant, auquel il s'oppose et dont il se distingue. J'avais pris un exemple très simple l'autre jour, emprunté à Freud, celui de son petit-fils disant O et A selon qu'il faisait apparaître ou disparaître une bobine, un petit objet qui le représentait. O et A, c'est une batterie de signifiants et c'est une opposition binaire, que Freud traduit par près de moi/loin de moi. Lacan dit que tout simplement c'est l'opposition entre le O et le A. Il en faut deux pour que les choses puissent avoir une signification ; mais quand je dis que le signifiant est binaire, ça veut dire - et j'espère que je l'ai évoqué l'autre jour - ça veut dire que le signifiant est toujours équivoque ; disons que généralement, la propriété du signifiant est équivoque. J'avais pris l'exemple du mot mer. Le son mer peut renvoyer dans notre langue aussi bien à un océan qu'à la maman, ou aussi bien à tout autre terme où il y aurait mer.

La question qui se pose tout à de suite à nous est : comment se produit la signification ? Etant entendu que signifiant veut justement dire « véhicule ou producteur » de signification, qu'est-ce qui fait que quand je parle ça veut dire quelque chose ou, qu'au contraire, l'auditeur peut dire : "je n'ai pas compris", ou bien : "ça ne veut rien dire".

Ça, c'est une question que Lacan va poser d'emblée avec cet outil qu'est pour lui le symbolique, la question de la production de la signification. Et cela m'amène à vous dire que, pour Lacan, parmi le trésor des signifiants, certains vont avoir et ont pour lui une valeur particulière, privilégiée, « distinguée ». Ce sont des signifiants électifs. Nous en évoquerons peut-être d'autres après coup, mais

pour l'instant je n'en nommerai que deux qui sont tout à fait essentiels pour rentrer dans l'œuvre de Lacan : le signifiant qu'il appelle le « Nom-du-Père », et le signifiant qu'il appelle le « signifiant maître ».

Vous avez un bagage de mots ; si vous avez des enfants, si vous en avez eus, si votre voisine en a, vous savez qu'on s'émerveille de cette immersion des enfants dans le langage et du fait qu'on les voit très vite acquérir une batterie de mots ; ça se mesure, ça se chiffre, ça s'évalue ; les orthophonistes vous disent qu'à tel âge il en faut tant, qu'à tel autre l'enfant acquiert telle notion ; tout ça peut se contrôler, en tout cas c'est une acquisition progressive.

Mais il ne suffit pas de disposer de mots pour avoir une signification. Je peux très bien utiliser un signifiant dont vous me dites, et vous serez d'accord tous ensemble, qu'il ne renvoie à rien qui existe. Si je dis par exemple : la Coquecigrue est un mot inventé, qui est composé, qui est construit, qui a une dimension néologique, et nous pouvons nous entendre sur le fait qu'aucun objet dans le monde de la réalité ne porte ce nom. Certains mots que je peux utiliser peuvent être dépourvus de signification. Mais qu'est-ce qui fait que quand je vous parle là maintenant (du moins, je l'espère !), il y a des moments où vous vous dites "je comprends ce qu'il veut dire" ou "ça veut dire quelque chose".

-2-

La piste que propose Lacan est celle de ce qu'il appelle le « point de capiton ». Le choix de ce terme montre le caractère souvent imagé du vocabulaire qu'il utilise. Il emprunte ce terme de point de capiton à quelque chose qui ne fait plus partie de notre culture, d'une manière générale, qui est le métier des tapissiers. Des gens qui autrefois fabriquaient des matelas, ou qui encore aujourd'hui font des sièges, des fauteuils, des canapés qui sont capitonnés. Le capiton, c'est tout simplement un point de couture : vous avez deux feuilles - deux couches de cuir par exemple - et vous les reliez par quelque chose qui transperce les deux couches et qui les capitonne. Lacan va utiliser cette image pour nous expliquer comment se produit la signification. Je vous rappelle qu'une des premières choses que je vous ai dite le mois dernier, c'est que pour Lacan le signifiant est une chaîne. L'exemple tout simple c'est que je suis en train de vous parler et que ce que je dis fait chaîne : un mot suit un autre mot. Ils ne sont pas isolés les uns des autres, mais s'articulent. Il y a une chronologie, une temporalité, qui est linéaire ; la parole est linéaire. Et donc la chaîne signifiante se déroule quand je suis en train de vous parler. Par moments, il y a quelque chose qui va marquer un point d'arrêt dans ce développement, un suspens dans ce déroulement de la chaîne. L'exemple tout simple, c'est l'exemple grammatical d'une phrase : la phrase est une unité de signification ; elle est marquée par le fait qu'à la fin d'une phrase, il y a un point. Vous savez que l'orateur s'arrête, il marque le point, il baisse le ton de sa voix ; on sait que la phrase est finie, et on se dit que, là, il y a une unité ; c'est censé vouloir dire quelque chose. Lacan va dire que ce qu'opère le point final de la phrase et qui en fait une unité de signification, c'est ce qui fait point de capiton. La chaîne se déroulant arrive à un point donné, ce point-là où un signifiant qu'il appelle électif - ce n'est pas n'importe lequel -, va avoir un effet rétroactif : c'est la rétroaction qui produit la signification.

Si certains d'entre vous parlent l'allemand, ils savent qu'il faut attendre la fin de la phrase pour avoir le verbe, qui donne le bouclage de la signification d'une phrase. En français c'est moins évident. Mais en français il y a des choses qui font que la signification vient se boucler à partir d'un signifiant électif qui produit une rétroaction sur la chaîne signifiante, qui fait que vous dites : « ça veut dire quelque chose ».

Je vais prendre deux petits exemples. Je ne peux pas vraiment vous dire pourquoi ils me sont venus à l'esprit, si ce n'est qu'ils me paraissaient démonstratifs. Le premier c'est dans la pièce de Shakespeare : *Le Roi Lear*[8]. C'est une phrase qu'on cite souvent : « *The last but non the least»*, qu'on traduit par : « Le dernier et non des moindres ». Il y a une énumération de gens, vous faites une série : il y a Pierre, Paul et Jacques ; et le dernier n'est pas le moindre, c'est même celui qui compte le plus. Vous comprenez dans cette phrase que c'est sa fin qui donne toute la signification de l'énumération et qui est donc le point de capiton. En anticipant sur ce que je vais vous dire après, on pourrait dire que le dernier nom de la série est « hors-pair » et qu'il a un peu la fonction du Nom-du-Père.

Le deuxième exemple qui m'est venu à l'esprit est un fragment poétique, c'est l'incipit d'un poème de Mallarmé, qui s'appelle *Le tombeau d'Edgar Poe*. Et donc c'est une phrase qui court sur quatre vers si mes souvenirs sont bons.

Tel qu'en Lui-même enfin, l'éternité le change,

Le Poète suscite avec un glaive nu

Son siècle épouvanté de n'avoir pas connu

Que la mort triomphait dans cette voix étrange !

Voilà ce que je vous livre, comme exemple de point de capiton. Quatre vers. Vous les lisez et vous pouvez dire : je ne comprends pas ce que Mallarmé veut dire. Il évoque un bonhomme, c'est Edgar Poe, écrivain américain phénoménal que Baudelaire a traduit, magistralement. Mallarmé lui-même, qui était professeur d'anglais, l'a traduit, et le considérait comme un maître des choses dramatiques, et de la littérature. Reprenons la phrase : « Tel qu'en lui-même enfin l'éternité le change », cela veut dire : il est mort ; c'est maintenant qu'il est mort que… Qu'est-ce qui se passe, maintenant qu'il est mort ? « Son siècle épouvanté », c'est-à-dire les gens qui auraient pu le lire, ou qui l'ont lu et qui sont passés à côté, qui n'ont pas compris quel était le fin mot, quel était le secret de toute l'œuvre d'Edgar Poe. Pour Mallarmé, le secret de l'œuvre d'Edgar Poe, c'est « Que la mort triomphait dans cette voie étrange ». Si vous connaissez Edgar Poe, vous savez que son drame personnel, qui a donné matière à de très beaux poèmes, c'est la mort de la femme de sa vie, morte jeune, dont il ne s'est jamais remis et dont le deuil était pour lui impossible. Vous voyez que cette longue phrase de quatre vers ne trouve sa signification que quand on arrive à la fin. Vous pouvez dire que sa voix étrange c'est le point de capiton qui vous fait comprendre la théorie qu'a Mallarmé sur Edgar Poe : c'est un homme qui n'a jamais pu faire un deuil, et dont la voix vient du sépulcre.

-3-

Pourquoi Lacan propose-t-il cette idée de capitonnage du discours ? Il la propose pour un certain nombre de choses que je vous ai expliquées la fois dernière. J'ai pris des exemples de troubles du langage, en particulier dans la psychose, qui montraient ce qui se passe quand ce point de capiton manque. Quand un sujet maniaque développe une chaîne qui ne s'arrête jamais, par exemple. Les mots se succèdent sans s'articuler et sans que se produise une signification. A plus forte raison dans

[8] Shakespeare W., *The King Lear*, 1606, Acte I., Scène I, (Traduction de François-Victor Hugo).

l'exemple de la schizophasie, que j'avais évoquée, c'est-à-dire dans cette forme de langage de certains sujets schizophrènes, où chaque mot est en soi strictement détaché de tous les autres. Si les mots sont dénués de liens ou s'ils s'enchaînent par simple homophonie, la signification n'est pas produite. Vous ne savez pas ce que le sujet « veut » dire, et Lacan nous mettait en garde dans ces années sur lesquelles je m'appuie - c'est très vieux, ces théories de Lacan datent de 1955 environ -, il mettait en garde ses étudiants en disant : quand vous êtes face à un psychotique, ne vous précipitez pas pour comprendre ! Quand vous voulez comprendre – je le dis pour ceux d'entre vous qui sont cliniciens - quand vous voulez comprendre à tout prix, qu'est-ce que vous faites ? Vous comprenez à travers votre chaîne signifiante à vous ; vous rapportez le discours que l'autre vous tient au discours que vous pourriez tenir vous-même. Vous prenez sa parole à votre compte, mais : est-ce que c'est ça qu'il a dit, est-ce que c'est autre chose ? Ça reste à démontrer. Le point de capiton est donc la réponse à tous ces troubles de langage que j'évoquais, où il faut que le symbolique soir manié de la bonne manière, qu'il soit ponctué, pour qu'une signification soit produite. Sans quoi, si je puis dire, la chaîne est déchaînée, elle se déroule à l'infini. La théorie qu'a Lacan en 1955, c'est que toute psychose peut, à la racine, se définir ou se réduire à un trouble du langage.

La thèse de Lacan est là : pas de psychose sans trouble du langage. Pourquoi ? Vous vous souvenez que j'ai évoqué sa thèse de médecine, la fois dernière, le cas Aimée, l'histoire d'une jeune femme psychotique qu'il avait reçue à l'hôpital et qu'il avait accompagnée pendant son hospitalisation. Elle écrivait des poèmes, qu'elle lui a donnés. Elle s'appelait Marguerite Anzieu - c'était la mère du grand psychanalyste Didier Anzieu, décédé depuis. Marguerite, qu'il appelle Aimée dans sa thèse, est le cas par lequel Lacan est entré dans la psychanalyse. Il était à l'époque chef de clinique en psychiatrie et s'était trouvé confronté à cette personne délirante, hospitalisée parce qu'elle avait poignardé on peut dire une inconnue, une jeune actrice. C'est donc la logique de ce passage à l'acte qui apparait, immédiatement et à tout le monde, pris dans un délire, que Lacan essaie de construire avec elle. Qu'est-ce qui l'a amené à ça ? C'est par le biais de cette expérience clinique et des recherches qui en découlent, que ce jeune médecin qu'était Lacan va entrer dans la psychanalyse. En effet, à un moment, en traitant Aimée, il se rend compte qu'il ne peut pas dégager la logique de ce qui est arrivé à cette jeune femme qui, visiblement, le séduit beaucoup et le bouscule. Il ne peut pas comprendre sans avoir recours à la théorie freudienne. Je vous encourage à lire sa thèse, qui est absolument passionnante, même si elle est très datée : il n'est pas encore analyste, il n'a pas fait d'analyse à l'époque ; elle est d'inspiration phénoménologique. Il a avalé quantité d'ouvrages, au point que les professeurs du jury disaient « Vous n'avez pas pu lire tous ses livres », il dit : évidemment je les avais tous lus ; il avale tout Freud et en conclut qu'il faut Freud, mais que ça ne suffit pas. Il a l'idée que quelque chose manque chez Freud, dans l'élaboration des processus de la folie et il va donc s'attacher à trouver ce qui manque. L'hypothèse à laquelle il va être conduit, est que dans toute psychose il y a un trouble du rapport au symbolique. Symbolique que j'écris SY.

Je vous ai dit que Lacan a lu Freud, il part donc de Freud. Il y voit de rares cas de psychose, puisque Freud ne recevait pas de patients psychotiques. Quand il avait eu à en traiter, ça n'avait pas marché ; donc son modèle théorique ça collait pour la névrose, pas pour la psychose. Il y avait là pour lui un point de butée qui faisait appel justement à un savoir supplémentaire. Mais Freud évoque cependant plusieurs cas de psychose, dont un majeur que tout le monde connaît : celui du Président Schreber. Ceux qui ont lu Freud ou Lacan, qui ont fait des études "psy", ont entendu parler de ce président Schreber qui n'est jamais allé sur le divan de personne. Il avait cependant écrit un livre, *Mémoires d'un*

névropathe, qu'il avait diffusé dans le public allemand à la fin du XIXème siècle pour expliquer l'expérience singulière - c'est le cas de le dire ! - de sa vie et de ce qu'il lui était arrivé. Pour Freud, c'est du pain béni : voici un patient qui témoigne de lui-même de la logique de son délire. Et son délire, Schreber le dit, c'est qu'à la fin des fins il sera transformé en femme, la femme qui manque à Dieu et grâce à lui, comme femme de Dieu, l'humanité pourra être régénérée ; une nouvelle humanité pourra être engendrée.

On peut s'accorder pour dire que c'est une idée délirante. Une idée délirante, dont Lacan dira au passage – c'est très important – que c'est une visée asymptotique : jamais le président Schreber n'a essayé par exemple de se mutiler pour devenir une femme. C'est très important pour la clinique d'aujourd'hui, je pense à ceux qui travaillent à l'hôpital parmi vous, et qui ont une pratique clinique. Il nous arrive de rencontrer des sujets qui veulent changer de sexe et notamment des gens qui, à l'état civil, sont des hommes et veulent se transformer en femmes ; aujourd'hui, c'est possible. Ce n'est plus comme à l'époque de Schreber, où ce n'était pas techniquement réalisable. Pour ces cas, quand on les reçoit, se pose au "un par un" et avec la plus grande délicatesse, la question de savoir si c'est purement délirant et comment on peut répondre. C'est la question que se posent nos collègues de l'hôpital P., quand ils reçoivent des sujets qui vont rentrer dans les protocoles d'opérations ; il faut qu'ils voient, il faut qu'ils anticipent sur le fait de savoir si, une fois qu'ils seront opérés, castrés, ils ne vont pas se suicider immédiatement. C'est quand même un événement qui se passe assez souvent. Le cas Schreber nous éclaire éventuellement, et nous donne quelques outils là-dessus. Mais il y a là un champ clinique nouveau qui doit être élaboré avec tact et en tenant compte d'un contexte entièrement renouvelé.

Schreber, pour ceux qui ne connaissent pas son cas, est un président de tribunal ; c'est un Monsieur qui a une très haute position dans la magistrature allemande, qui est père de famille, marié, bien sous tous rapports, comme diraient les inspecteurs de police. Simplement, à un moment, il a un épisode où il est surmené, et se pose la question d'avoir éventuellement des enfants. Se pose donc pour lui la question de devenir père ; et en même temps, il est nommé à un poste très élevé. Je ne sais pas si ça vous est arrivé dans votre vie ; ça peut être complètement déstabilisant d'être appelé à une fonction importante, en l'occurrence quand vous êtes juge, que vous devenez président du tribunal, fonction où vous décidez de la vie et de la mort des autres. Et là le président Schreber a une petite idée qui lui jaillit au coin de l'esprit, comme ça, un soir ; il est fatigué et il se dit : « il serait bon d'être une femme subissant l'accouplement ». Cette petite idée – qui est une idée banale, n'importe quel sujet masculin peut avoir ce que l'on appellera une fantaisie, cette fantaisie-là d'être une femme –, va être l'amorce d'un processus qui va conduire au délire que j'ai résumé tout à l'heure : je serai la femme de Dieu. Mais le parcours du président Schreber est un parcours infernal, de souffrances sans limite, qui commence par un sentiment de persécution : les autres et, en particulier, le médecin psychiatre qui le soigne, le fameux professeur Flechsig. Ceux d'entre vous qui sont médecins le connaissent – quand j'ai fait mes études de médecine on étudiait les coupes du cerveau décrites par le professeur Flechsig : les coupes de Flechsig ; il avait derrière son bureau une coupe du cerveau. Eh bien, Schreber commence à délirer que Flechsig veut faire de lui une femme, afin de jouir de lui. C'est ce délire de persécution qui va l'amener à une construction délirante, dont Freud dira que comme les délires constitués, aboutis, elle est une tentative de guérison. Tentative de guérison parce que quand quelqu'un délire, au bout d'un certain temps, le délire lui-même est une façon de produire une signification. Vous n'êtes plus égarés dans le monde si vous vous dites : "Dieu veut faire de moi sa femme". Vous pouvez être beaucoup

moins angoissé, et vous pouvez reprendre une vie normale ; ce qui n'est pas tout à fait arrivé au président Schreber. Mais disons que l'on peut toujours espérer que le terme de ce processus soit une signification nouvelle, délirante, qui permet de stabiliser le rapport au monde. Eh bien, c'est en relisant ce cas, et en relisant d'autres textes de Freud – dont l'un essentiel qui s'appelle : « La perte de la réalité dans la névrose et dans la psychose »[9] –, que Lacan va prendre des mots de Freud, et va pouvoir dégager la logique signifiante de ce que Freud a décrit. Que dit Freud ? Je suis obligé ici d'écrire quelques termes allemands.

-4-

Le premier de ces termes, c'est celui de *Bejahung*. Dans *Bejahung* il y a *Ja* ; *Ja* en allemand, vous le savez, ça veut dire "oui". La *Bejahung* c'est le fait de dire oui. On traduit donc communément ce terme par affirmation. On le traduit aussi souvent, par exemple dans la poésie de Rilke, par "consentement" : je consens à, je dis oui. Je préfère de loin dire consentement, car les échos de ce mot sont plus larges et plus éthiques. Il dit mieux la présence du sujet dans l'opération. Freud a repéré, c'est l'une de ses hypothèses cruciales, que lorsqu'on est enfant et qu'on entre dans le langage, qu'on est aux prises avec les personnes avec lesquelles on est par nécessité en relation, des gens qui vous amènent des soins vitaux, des gens qui veulent faire votre éducation, eh bien, vous pouvez dire oui, ou ne pas dire oui, à cette personne que Freud considère et définit comme un tiers. Qu'est-ce que je suis en train de faire, là ? Je résume la théorie du complexe d'Œdipe. Lacan est très… j'allais dire ironique, ce n'est pas le mot juste : il se distancie tout de suite, quand il se réfère à toutes ces choses-là ; pour lui, dès l'époque de Freud, à Vienne, des familles qu'on appelle « nucléaires », avec papa-maman-enfants, il n'y en a pas beaucoup. Dans la Vienne de 1900, cohabitent des gens d'origines très diverses de ce vaste Empire austro-hongrois. Toutes les familles ne sont pas organisées sur le mode nucléaire papa-maman-enfants ; il y a des familles plutôt tribales, élargies, notamment pour tous les gens qui, comme dans la famille de Freud, sont des immigrés qui viennent de Moldavie ou des régions slaves limitrophes. Mais Freud théorise une sorte de modèle, ce que Max Weber appellerait sans doute un « idéal-type ». Effectivement, quand un enfant entre dans le langage, il va repérer des personnes qui jouent auprès de lui des rôles différents ; et, de façon simpliste, simplissime, caricaturale, Freud définit les rôles respectifs de la mère et du père. La mère – on ne sort pas trop de là –, c'est l'origine, c'est la personne qui vous met au monde, qui vous donne la vie ; celle que le petit enfant peut très bien percevoir, et qu'il perçoit, comme ayant sur lui un pouvoir illimité de vie et de mort : Elle est là, ou elle n'est pas là. Elle donne, ou elle ne donne pas, les objets nécessaires à la survie. Evidemment, Freud n'est pas naïf quand il dit « mère » ; il parle de toute personne qui assume cette fonction, dite souvent par approximation, « maternelle ». Avec elle, pour Freud, se noue une relation qui est évidemment une relation tout à fait privilégiée ; pour Freud et pour nous-mêmes, elle est tellement privilégiée, qu'elle restera déterminante toute la vie, dans la relation du sujet à la jouissance. Pour Freud, l'enfant et sa mère forment une sorte de couple, voire d'unité (nous préciserions « imaginaire »), dans un monde où les choses se passent bien ou mal. La figure du père, pour Freud, vient en tiers, en médiateur. Il vient introduire une séparation, une coupure. Par sa présence, il marque que la mère n'est pas toute à l'enfant et qu'elle n'est pas tout pour lui. Il y a un tiers dans le désir de la mère. Le complexe d'Œdipe est donc supposé

[9] Freud S., «La perte de la réalité dans la névrose et dans la psychose», 1924, *Névrose, psychose et perversion*.

se construire dans une dialectique où l'enfant va consentir - ou pas - à la présence d'un tiers ; au prix d'être privé, partiellement, de la jouissance de sa mère – jouissance dans les deux sens : jouir de la mère et jouissance que la mère a de l'enfant. Ce tiers est donc séparateur, par le simple fait qu'il est dans le lit de la mère, par exemple. Evidemment, vous le savez tous, quand Freud produit cette théorie, elle repose sur une idée anthropologique alors tout à fait en vogue : dans toute société s'impose le tabou de l'inceste. Vous avez à l'esprit le texte de Freud qui s'appelle *Totem et Tabou*. Le tabou de l'inceste, c'est-à-dire un interdit qui porte sur quoi ? Qui porte sur la mère. Selon les coutumes des différentes cultures, elle peut porter sur d'autres personnes, généralement les frères et sœurs, et le réseau des relations proscrites peut être plus ou moins étendu : ça peut concerner le père, les oncles ; c'est variable d'une coutume à l'autre, d'une structure sociale à l'autre ; mais l'anthropologie de l'époque avance que toute société est basée sur cet interdit de l'inceste. Vous savez qu'à l'époque de Lacan, à l'époque du structuralisme, on va retrouver ce tabou au cœur de la théorie de Claude Lévi-Strauss sur ce qu'il appelle « les structures élémentaires de la parenté ». Lévi-Strauss invente une logique structurale, une pure logique donc, pour montrer comment, dans toute culture, le groupe social s'organise sur l'idée que : tu quittes ta mère à un moment donné, prescrit par des règles strictes et fortement ritualisées, et tu peux aller vers d'autres personnes. Il y a ce tabou fondateur qui prend des formes différentes, qui est enveloppé dans des mythes, des récits, comme en Grèce le mythe d'Œdipe, pour expliquer que : tu ne coucheras pas avec ta maman. Voilà ; et tu pourras faire comme papa et coucher ailleurs.

Ce que j'avais commencé à vous dire c'est que, du vivant même de Freud, c'est une théorie européocentriste, ou occidentalocentriste ; ça vaut peut-être à Vienne, et encore, mais pas partout. Je parle là d'un thème que je n'avais pas décidé de développer aujourd'hui. Je m'égare, et j'espère que vous me pardonnerez. A l'époque, on s'interroge sur ce qui se passe chez les peuples primitifs, les "sauvages" – le "bon" ou le "mauvais" sauvage, c'est selon. Un auteur, contemporain de Freud, marque la fin du XIXème siècle avec ses observations, c'est évidemment Malinowski. Bronislaw Malinowski, anthropologue polonais, a eu le temps de vivre, d'observer, de comprendre la logique des tabous dans une culture très particulière : celle des trobriandais de Nouvelle-Guinée-Papouasie. Tout cela a été « occidenté », comme le dirait Lacan après Victor Segalen, tout cela a été accidenté par l'occident et ces modes de vie ont rapidement dégénéré avec la présence de colonisateurs et de missionnaires en tous genres. Les travaux de Malinowski sont pour certains un contre-exemple de la théorie de Freud, une réfutation de sa théorie œdipienne : en effet, ce que relèvent les observateurs, c'est que les gens ne *savent* pas qui est le papa. On demande aux gens : "Qui est ton père ?", ils ne savent pas. On lit Malinowski, on l'écoute et on lui demande qui fait l'initiation du jeune garçon, car ce sont toujours des garçons dont il s'agit. Qu'est-ce qui fait que le petit garçon va devenir un guerrier, si ce n'est pas comme papa ? Et qu'il ne va pas coucher avec sa mère, mais qu'il va aller convoler avec la jeune fille qu'on lui propose de prendre dans la tribu voisine. Et Malinowski, à l'époque, dit : les fonctions d'autorité sont assumées par l'oncle maternel. Ça, c'est un fait que l'on considère comme avéré. L'oncle maternel est, dans cette tribu, comme dans d'autres du monde océanien, celui qui incarne l'autorité ; en Nouvelle-Calédonie où c'est pareil, ce n'est pas le père qui éduque les enfants, c'est l'oncle maternel : ce sont en effet des groupes qui sont matrilinéaires et où c'est du côté de la tribu maternelle que se passent les fonctions éducatives et les fonctions d'autorité. Les âmes bien pensantes disent donc : "Voilà celui qui fait le tiers" chez les trobriandais, c'est l'oncle maternel. Je vous invite à vous reporter aux Minutes d'une séance de la Société de psychanalyse de Vienne – parce que toutes les semaines Freud

réunissait ses petits camarades, le mercredi, et on parlait "Qu'est-ce que vous avez lu ?" ; Freud parlait très peu. Tantôt il commentait, il recadrait les choses ; un de ses collègues présente ainsi un exposé sur Malinowski et dit : "On a voulu vous l'opposer, alors que c'est simplement l'oncle qui « fait le père », parce que ces gens ne *savent* pas qu'il y a un géniteur". Freud dit alors deux choses : la première c'est qu'*on ne peut pas ne pas savoir* qu'il y a un géniteur. Dire : le géniteur c'est ce monsieur, ça c'est autre chose, c'est une autre opération ; mais qu'il y ait besoin d'un accouplement entre un homme et une femme - car on n'est pas à l'époque des FIV, on est à l'époque où une relation génitale est nécessaire à une fécondation - Freud dit : il n'est pas possible que les gens l'ignorent ; simplement, c'est refoulé. La théorie du refoulement trouve ici son application : on refoule le rapport entre l'acte sexuel et la fécondation. On ne peut pas le démontrer, mais on peut supposer que c'est tout à fait vrai. Freud pense simplement que les gens sont moins naïfs que ce qu'on croit, qu'ils n'ignorent pas inconsciemment certaines choses, mais qu'ils les refoulent. Puis Freud va plus loin et précise que chez ces trobriandais, ce n'est pas l'oncle maternel qui supporte la fonction paternelle, c'est l'amant de la mère. C'est l'homme qui est dans sa couche. Quelle est l'idée de Freud ? Elle est très importante, parce qu'elle veut dire que pour lui, la fonction paternelle n'est pas la fonction d'autorité ; ce n'est pas : "Je te fous deux baffes si tu ne manges pas ta soupe", ce n'est pas : "Tu vas venir maintenant et on va apprendre à tirer à l'arc" ; ça c'est l'oncle maternel qui l'assume comme éducateur ; le tiers pour Freud, c'est tout simplement celui qui possède la mère. La place du tiers est celle de celui qui pourrait dire en substance : "J'ai avec ta mère un commerce auquel tu ne participes pas, et quelque chose de sa libido qui ne te concerne pas est engagé avec moi". Voyez : ce que je considère comme le génie de Freud est là. C'est de ne pas se laisser embarquer et de ne pas faire du père la figure du grand Yaka, du législateur universel, de l'interdicteur qui dit ce qu'il ne faut pas. Pour Freud, le père ce n'est pas celui qui fait la loi éducative, c'est celui qui incarne la loi du désir.

Quelqu'un incarne ce fait, que le désir de la mère n'est pas tout voué à l'enfant et qu'elle désire ailleurs, qu'elle jouit aussi d'autre chose. C'est une fonction, ce qui anticipe sur la suite qui est, qu'évidemment, la question n'est pas de savoir si le géniteur est connu : aujourd'hui, on connaît un tas d'enfants qui ne savent pas qui sont leurs géniteurs, qui n'ont pas été déclarés, qui n'ont pas été reconnus ; la question est alors de savoir qui tient cette fonction de tiers pour l'enfant.

-5-

J'ai pris un chemin complètement différent de celui que je voulais suivre, mais il anticipe sur la clinique ; c'est parce que la clinique nous guide que j'ai pris cette voie. Vous travaillez dans un dispensaire d'enfants, ou en AEMO, ou vous êtes psychiatre, où vous êtes analyste d'enfants. On vous amène un gamin, vous ne dites pas : où est le papa ? Vous prenez le temps de voir ce qu'on vous dit, et vous essayez de savoir s'il y a quelqu'un qui assume cette fonction de tiers médiateur, qui est séparateur de l'enfant, qui permet de détacher la jouissance du corps de la mère – je jouis du corps de la mère, la mère jouit de mon corps – et de se tourner vers autre chose ; se tourner vers autre chose, c'est entrer dans la dialectique du désir. Evidemment, quand on dit "fonction", on est dans une lecture lacanienne de fait, puisque dire "la fonction du père" et non "le papa", c'est vraiment la logique à laquelle Lacan nous invite. Vous comprenez bien qu'il y a des cas où quelque chose va avoir cette fonction, quelque chose qui n'est pas traditionnel, qui n'est pas une forme « héritée ». Lacan dit, à un moment, à propos

de ce qu'il appelle le Nom-du-Père : une forme traditionnelle et héritée. Dans la tradition, le monsieur qui est dit être le père, est celui qui assume cette fonction. Par l'héritage, c'est comme ça que ça fonctionne. Ce n'est pas comme ça que ça fonctionne aujourd'hui autour de nous. On va donc voir que cette fonction de tiers, dans la clinique, se pose au un par un des cas, c'est-à-dire avec ce petit enfant qui est là devant vous : Qui fait le tiers pour lui ? Qui lui permet de ne pas être dans l'amour total, unique et sans partage de la mère (ou de la DDASS[10], si c'est un enfant abandonné à la DDASS) ? Et vous allez voir que cette fonction peut être assumée par des gens qui à l'occasion ne couchent même pas avec maman.

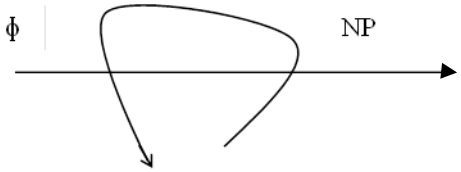
Il me venait un exemple, tandis que je préparais mon exposé ; on pourrait en prendre d'autres, mais c'est le seul qui me soit venu tout de suite. C'est ce que dit Camus dans son livre : *Le premier homme*[11], un texte inachevé où il décrit comment cette fonction-là, la fonction que je vais appeler tout de suite Nom-du-Père, lui a été portée par un instituteur, qui n'était absolument pas du tout l'amant de la mère. La mère était handicapée et analphabète. Il y a quelqu'un qui vient faire fonction, qui vient lui permettre de se détacher de cette mère, à laquelle il est fixé par un attachement très fort, et très pathologique, et de devenir l'homme, tout simplement, qu'il va devenir. Ce n'est pas à cause de ce monsieur, mais disons que ce monsieur ouvre une voie.

Celui qui supporte la fonction de Nom-du-Père, c'est celui qui vous ouvre la voie du désir. Désir à entendre dans tous les sens : désir sexuel, mais aussi désir de devenir un écrivain, tout simplement, de devenir un philosophe qui marque son siècle, un homme engagé politiquement, toujours soucieux de ne pas être dans la tradition et l'héritage, puisqu'il prend le contre-pied de son milieu social dans la guerre d'Algérie, etc.

Donc, ce qui chez Freud était un petit drame familial, papa, maman, la bonne et moi, ça devient avec Lacan une question de signifiants et de logique. Mais Lacan insiste bien sur le fait que cette fonction doit être toujours incarnée : ce n'est pas un matricule, ce n'est pas *Big Brother*, qui fait la fonction du Nom-du-Père, ce n'est pas une abstraction, ce n'est pas un algorithme, ce n'est pas la société ; c'est quelqu'un qui l'incarne, qui la rend concrètement accessible... Quelqu'un de vivant à qui on se confronte, avec qui on se cogne, et qui est là pour marquer que l'on peut vivre. Il faut que ce soit incarné ; même si on peut voir, dans *L'éveil du Printemps* de Wedekind qui a influencé aussi bien Freud que Lacan, qu'il peut s'agir d'un homme masqué. Donc, si vous êtes clinicien, vous penserez à ça : Qui incarne, pour cet enfant, le fait que dans le monde il y a autre chose que la jouissance maternelle ?

J'ai fait tout ce détour, et je vais quand même être obligé de revenir au Nom-du-Père. Parce que je vous ai dit que, chez Lacan, il y a les signifiants, mais il y en a quelques-uns qui ont un statut particulier ; et le premier de ceux-ci, c'est le Nom-du-Père. Ce qu'il appelle le Nom-du-Père, c'est donc un signifiant – et pas une personne.

[10] Direction Départementale des Affaires Sanitaires et Sociales (jusqu'en 2010).
[11] Camus, A., *Le premier homme*, Éditions Gallimard, 1994.



C'est un signifiant qui fait que vous êtes là, comme petit enfant, à blablater, à dérouler votre chaîne. Quelqu'un va venir là, apportant le signifiant du Nom-du-Père (NP) et produisant, rétroactivement, une signification que Lacan appelle la « signification phallique » (ϕ).

Je suis obligé de m'expliquer sur ces termes. Le Nom-du-Père - on l'a assez reproché à Lacan - c'est emprunté à la religion et pas à n'importe laquelle : la religion catholique, dans laquelle il avait été élevé. C'est déjà une façon de dire que l'invention de la religion est un traitement de cette fonction-là. Le Nom-du-Père, ça ne veut pas dire le patronyme de ce monsieur-papa ; ça veut dire le signifiant qui représente le premier homme, celui qui vous permet de trouver votre chemin.

Alors, pourquoi appelle-t-il ce que ce signifiant produit : « signification phallique » ? Je ne vais pas développer, mais je pense devoir *a minima* expliquer ce terme. Il utilise ce terme parce qu'il l'emprunte à la pensée de Freud. Freud a l'idée que la libido de tout sujet – homme ou femme, tout sujet – est structurée par un terme qu'il appelle « le phallus ». Et que ce terme-là est crucial dans la constitution psychique, au sens où il entre dans la logique de ce qui fait qu'un enfant se repère, ou non, dans la différence des sexes. Et ce point, il faut le dire, c'est différent de Lacan ; c'est la thèse de Freud. Je vous ai parlé tout à l'heure, de la *Bejahung*, affirmation ou consentement ; pour Freud c'est de ça qu'il s'agit. Si vous prenez le cas de l'Homme aux loups[12] – que certains connaissent –, c'est un patient de Freud, patient adulte, qui raconte ce que Freud considère comme sa névrose infantile, c'est-à-dire les événements qui lui sont arrivés dans sa petite enfance. Dans sa petite enfance, il est très tôt confronté au fait qu'il voit qu'un certain nombre de partenaires de sa vie n'ont pas le même organe que lui, n'ont pas sur leur corps l'organe que lui possède. Il l'a et elles ne l'ont pas. C'est sa petite sœur, c'est sa nourrice et c'est aussi sa mère. Et donc, il entre dans une logique de construction de sa pensée et de son rapport aux êtres vivants – qui sont de ce fait des êtres sexués – en se posant la question : Qui l'a, qui ne l'a pas ? Freud développe, à partir de ce cas et d'autres (le cas du petit Hans par exemple), une logique : il faut que l'enfant reconnaisse la réalité ; qu'il croit et enregistre ce qui est. La réalité freudienne, c'est ce qui est. Il y a des gens qui l'ont et il y a des gens qui ne l'ont pas. Donc, l'enfant perçoit quelque chose ; ce qu'il a perçu, il faut qu'il y croie, il faut qu'il le symbolise, qu'il en ait une représentation et qu'il l'inscrive dans son psychisme. Et là, pour Freud, il y a trois solutions :

- Ou bien vous dites : "Oui, j'ai repéré la différence", et vous pouvez la refouler, c'est-à-dire faire en sorte de l'oublier, de faire comme si vous l'aviez oubliée. Est-ce que je mets les mots allemands ? Cette option-là, que Freud appelle la *Verdrängung*, c'est ce que l'on traduit par refoulement.

- Ou bien je ne vais pas affirmer la chose perçue, je ne vais pas consentir ; je vais rejeter le fait qui m'encombre, et le mot allemand qu'utilise Freud c'est : *Verwerfung*, qui veut dire en français rejet. Dans ce cas-là, si c'est rejeté, ça n'est pas symbolisé. Ce qui est rejeté est rejeté du symbolique.

- Freud décrit une position intermédiaire qui, en allemand, se dit *Verleugnung*. *Verleugnen*, c'est démentir, désavouer, ou dénier.

Pour Freud, la *Bejahung* définit la névrose : je dis oui à la réalité, la réalité de ce que Freud appelle la castration, la présence ou non du phallus. Ou bien je la rejette, c'est la *Verwerfung*, et je suis dans la

[12] Freud S., « Extrait d'une névrose infantile : L'homme aux loups » (1918), *Cinq psychanalyses*, Paris, PUF, pp. 325-420.

psychose ; je n'inscris pas au symbolique, au champ de mes représentations, la réalité des faits. La troisième position – démenti, désaveu, déni –, il la définit comme la position du pervers, que nous n'allons pas du tout développer maintenant, qui est une position entre deux. C'est : "Je sais bien, mais quand même". Là, si on partait dans cette voie, on parlerait de l'article de Freud sur le fétichisme[13], où il décrit la position de ces sujets masculins qui ont besoin qu'il y ait un objet fétiche, pour leur permettre de ne pas être confrontés au manque de l'organe chez la femme.

C'est donc parce que Lacan, dans les années 50, traduit Freud et s'inspire de lui, le transcrit dans ses signifiants à lui, qu'il utilise le terme de phallus et de signification phallique, qui veut dire tout aussi bien – je me permets de le traduire comme ça : la signification du désir. Ce que Lacan suivant Freud appelle Phallus, c'est le signifiant du désir. C'est à cette place qu'il inscrira plus tard son objet α. La signification phallique, c'est la signification du désir, c'est-à-dire ce qui vous porte vers les autres ; ce qui vous permet de ne pas être perdu dans le monde.

Vous voyez que la petite topologie du point de capiton, c'est ce que Lacan utilise pour rendre compte de ce qui devrait se passer si on disposait du Nom-du-Père, et qui ne se passe pas si vous vous êtes inscrit, dans un moment de votre enfance, du côté de la psychose. Ce terme de *Verwerfung*, Lacan le traduira par « forclusion ». Vous l'avez sans doute tous entendu, c'est un terme de droit : quelque chose qui est forclos, c'est quelque chose qui n'a pas eu lieu, et qui n'aura pas lieu. Vous voyez que là, il force les choses : il va plus loin que la logique de Freud. L'autre dimension dans laquelle il va plus loin que la logique de Freud, c'est la question de la différence des sexes : elle n'est pas essentiellement au cœur de ce que nous dit Lacan. Pour Aimée, comme pour tout ce qu'il développe dans son *Séminaire* sur les psychoses, ce n'est pas la question de la différence sexuelle qui est en jeu, mais la question : le sujet a-t-il ou non accepté une position de tiers, une position qui fait coupure d'avec la jouissance maternelle ? C'est beaucoup plus vaste et large, et c'est surtout beaucoup plus logique, au sens où ce n'est pas un drame personnel, c'est : le sujet a reçu ou n'a pas reçu ce signifiant-là. Ce qui chez Lacan est soit symbolisé et refoulé, soit dénié, soit forclos, c'est le Nom-du-Père. Ce signifiant particulier du Nom-du-Père fonctionne chez Lacan comme une clé : vous avez ou non cette clé, pour avoir accès au registre du signifiant et pour faire marcher convenablement le symbolique.

-6-

Tout le monde ici n'est pas clinicien ; je vais dire pour les non-cliniciens quelque chose que les autres connaissent et qui est très important : La psychose n'est pas un univers absolu. Sauf cas particulier de certaines schizophrénies, un sujet psychotique est quelqu'un chez qui on ne va pas noter tout le temps un trouble du langage et, à plus forte raison, un délire ou des hallucinations ; c'est quelqu'un qui peut être président de tribunal, comme l'était le président Schreber, président de la République – on en a vu, comme le président Wilson, qui était le grand ennemi de Freud et qui était certainement psychotique. Pour ne pas dire Hitler, évidemment ! Donc, la psychose n'est pas un univers global, et il est bien évident que la plupart des psychotiques – à plus forte raison ceux auxquels nous pouvons avoir affaire dans un cabinet de psychanalyste – ne sont pas des gens qui sont hors langage, ou n'ont pas accès au symbolique ; ils parlent comme vous et moi. Il y en a qui sont de grands mathématiciens, de grands

[13] Freud S., «Le fétichisme» (1927), *La vie sexuelle*.

chercheurs en mathématiques et qui sont des autistes ; pas nécessairement les plus grands, mais enfin un bon nombre, et en philosophie c'est pareil. La question est qu'il y a certaines circonstances dans lesquelles un sujet qui, dans son enfance, n'a pas consenti au Nom-du-Père et l'a rejeté, va se trouver dans une détresse totale, qui est une détresse de perte de la signification.
J'ai donné un exemple rapide l'autre jour de quelqu'un que j'avais vu en présentation de malade et qui m'avait raconté le déclenchement de sa psychose. Je vais prendre un petit exemple rapide que j'ai développé dans un livre qui s'appelle *Mères douloureuses*[14], où je rapporte quelque chose que me raconte une analysante. C'est une dame qui fait une analyse pour essayer de se dépatouiller des difficultés de sa vie, une vie qui est construite en marge de toute norme. Une femme qui pourtant a une vie sociale, elle est avocate. Elle n'est pas dans la norme, au sens où elle considère que sa vie est construite en dehors de la loi courante, en dehors de la loi que partagent nos frères humains, parce que dans toute son enfance et très tôt, elle a vécu une relation incestueuse avec son père. Et – je ne développe pas ça – ce qui l'affecte le plus, c'est qu'elle y était consentante ; l'enfant qu'elle était ne s'est pas opposée à quelque chose ; elle était amoureuse de ce père qui était pour elle L'Exception. Quand elle a commencé à lui poser des questions, il lui a dit : "Tu sais, nous ne sommes pas comme les autres ; nous, c'est comme les pharaons. Les pharaons, la reine était leur mère, leur fille ou leur sœur". C'est-à-dire que (ce que l'on a appelé tout à l'heure) le tabou de l'inceste, "ne vaut pas pour nous ; nous, nous sommes différents". Evidemment cette dame, dès qu'elle a un peu grandi, passée la puberté, a commencé à ébranler le discours du père, à se rendre compte que ça déconnait grave. C'est très vieux, donc je n'ai plus le cas en tête, je pense qu'elle a été longtemps placée ; à un moment de sa vie de jeune adulte, elle revoit son père et lui demande des comptes. Elle lui dit qu'elle va venir le chercher pour aller se promener et le retrouve pendu. C'est-à-dire que le seul moment où il prend conscience de ce qu'il a fait, c'est le moment où elle, adulte, est venue le trouver pour lui demander des comptes. Je vous raconte un petit peu ça, pour vous dire que cette dame avait l'idée que sa façon de se tenir dans le monde ne pouvait pas être la loi des autres, que la loi des autres ne lui a pas été apportée ; je pense que c'était une position lucide et courageuse. On sera d'accord pour dire que ce père n'est pas un père. Et voilà que cette dame fait son analyse parce qu'elle a beaucoup de difficultés avec les gens : elle ne supporte pas les hommes en général et surtout la moindre forme d'autorité. Tout de suite, toute autorité est arbitraire, toute autorité est une tyrannie. Ce qui ne facilite pas les choses. Ça rentre dans son métier, parce qu'elle se voue à défendre les enfants maltraités – en toute bonne logique. Mais cette dame a un fils qui, au moment où je la vois, doit avoir une vingtaine d'années – vingt-trois, vingt-quatre ans – un garçon qu'elle a eu avec un monsieur très gentil, avec qui elle a eu une courte relation, mais une relation vraiment comme il fallait pour elle ; c'est-à-dire qu'il n'est pas resté. Il est parti très loin – je ne sais plus où, de toute façon le cas est transformé dans le livre –, il ne s'est jamais manifesté, il ne s'est jamais occupé de l'enfant et c'était très bien ainsi. C'est ce qu'on voulait : que personne ne vienne "faire le père". Et donc, le fils a été élevé dans les idéaux de cette dame, qui sont des idéaux de fraternité. Pas de père, mais des pairs : tout doit fonctionner dans la parité, dans l'égalité, dans la justice ; le droit doit être redressé dans le sens de l'horizontalité absolue. Je note cette différence entre le père et les pairs, parce que vous savez sans doute que Lacan dit « Un-père » à l'occasion, lorsqu'il décrit le déclenchement de la psychose, et qu'il lui arrive aussi de l'écrire « impair ». Le tiers, c'est l'impair. Pair, c'est quand on est deux ; l'impair c'est quand on est 3, 5.

[14] De Georges Ph., *Mères douloureuses – L'enfant cristallise leurs tourments*, Navarin édition, Le champ freudien.

Ce jeune homme reçoit un jour une lettre de son père, qui lui dit : "je vais rentrer en France, j'aimerais bien te rencontrer et te connaître". Et immédiatement, ce pauvre garçon se trouve confronté à ce que Lacan a décrit comme vide de la signification : il n'a pas de signifiant dans son bagage pour faire face à cette éventualité. C'est un garçon intelligent, qui parle très bien, marginal, très marginal, mais il n'a pas de signifiant dans son bagage qui lui permette de traiter avec ce bonhomme qui n'est pas prévu du tout dans son tableau, qui est vraiment l'impair absolu. Et il déclenche un délire paranoïaque : il y a des micros partout, des micros et des caméras. On veut sa mort. Et donc, vous imaginez la grande détresse de cette sympathique analysante ; il lui paraît évident qu'elle a transmis quelque chose à son fils… ou plutôt qu'elle ne lui a pas transmis quelque chose. Ses idéaux sont des idéaux très respectables : la fraternité, mais cet idéal de fraternité universelle, "nous sommes tous des frères", ça ne marche pas entre générations : on n'est pas le frère de son fils ; sinon effectivement, c'est le drame d'Œdipe qui est à la fois le fils et le mari de Jocaste, etc. Ce qui est transgressé de fait, ce sont les lois de la langue et leur impératif de différence. Ce jeune homme se trouve alors dans cette situation de vide de la signification ; il n'a pas l'outil symbolique pour faire face à ce qui lui arrive. C'est ce qui produit la perplexité anxieuse. Je fais exprès d'employer les termes de Lacan pour vous familiariser avec eux. Lacan dit : ça plonge le sujet dans la perplexité anxieuse ; "je ne sais pas ce qui m'arrive, mais ce qui m'arrive et que je ne comprends pas, ça me concerne". S'il y a des micros dans la pièce, ils le concernent en propre, c'est contre lui. Et c'est ça le drame de la psychose : il y a une signification qui pour moi est ingérable, je ne peux pas la comprendre, mais elle me concerne, elle me vise. Et quand quelque chose vous vise, qu'est-ce qui vous vise ? La pente c'est : ce sont les souhaits de mort émanant de l'Autre. Lacan dit qu'on a tous une pente paranoïaque ; il y a quelque chose qui, en nous, est structurellement paranoïaque. Chaque fois que quelqu'un fait une drôle de tête on se demande : "Qu'est-ce qu'il me veut ?". Et à partir du moment où l'on se demande " Qu'est-ce qu'il me veut ?", on a quand même idée qu'il ne me veut pas du bien : "Il veut me baiser ; me prendre mes sous ; me convaincre ; m'endoctriner ; me faire la peau".

-7-

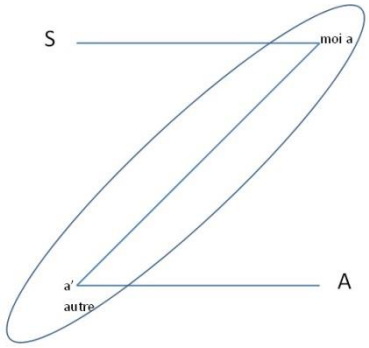
Je suis en train de vous décrire l'une des leçons que Lacan a tirées, à l'époque de son *Séminaire* « Les psychoses »[15] et de son *Ecrit* « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose »[16]. Il faut se poser cette question avant d'ouvrir la porte en disant : "Monsieur, vous êtes psychotique. Venez on va parler". Non ! Non, avant, il faut avoir traité cette question, qui est la question préliminaire. Lacan a cette théorie – qu'il a tirée de toute sa pratique de psychiatre et de sa pratique de psychanalyste –, qui est que le sujet psychotique est un sujet dont le drame se joue en deux temps.

Un temps qui peut passer totalement inaperçu, toute la vie de la personne, qui est le temps de la forclusion : vous n'avez pas dit oui au Nom-du-Père. On ne vous l'a pas donné, vous ne l'avez pas reçu ; vous l'avez rejeté, il était là mais vous l'avez rejeté. Lacan, en 1955, décrit quelques figures. Il dit : les grands réformateurs, les pères qui font la loi ; c'est dire que plus le père fait le père, plus il s'identifie massivement à ce rôle, plus il y a danger qu'il y ait forclusion. Donc, il y a un premier temps inaugural,

[15] Lacan J., *Le Séminaire*, Livre III, *Les psychoses*, *op. cit.*
[16] Lacan J., « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », *op. cit.*

dont Lacan dit qu'il relève d'une « insondable décision de l'être »[17]. Insondable, cela veut dire que vous pouvez toujours chercher : vous ne la trouverez pas. Le sujet ne va pas vous dire : " À l'âge de trois ans, j'ai décidé" ; j'ai décidé de quoi ? Lacan dit : c'est rejeter « l'imposture paternelle ». Pour ce sujet, le père est un imposteur. Il y a ce temps inaugural qui fait que vous manquez du Nom-du-Père.

Et puis il y a un deuxième temps, qui est le temps qu'il appelle : le déclenchement de la psychose.
Soyons clairs : il faut lire les grands auteurs de la psychiatrie d'avant Lacan, en gros Kretschmer, Kraepelin, et ceux que Lacan cite. Tous ces gens décrivaient des choses très proches de ce que Lacan décrit sous ce terme ; simplement, Lacan les radicalise et il en forge la logique. Les déclenchements, sous d'autres noms, vous les trouvez chez beaucoup de psychiatres allemands du début du XXème siècle. Il y a un moment dans la vie d'un sujet où, parce qu'il est forclos, qu'il n'a pas accès à cette clé du symbolique, il va se trouver comme ce jeune patient dont je viens de vous parler devant une énigme absolument indéchiffrable, où s'ouvre pour lui le vide de la signification qui est un gouffre. Pour ne pas vous faire rater ça, je prends quelques phrases de Lacan pour ceux que ça intéresse : dans les *Ecrits*, page 577. « Pour que la psychose se déclenche, il faut que le Nom-du-Père, *verworfen*, forclos, c'est-à-dire jamais venu à la place de l'Autre, y soit appelé en opposition symbolique au sujet »[18].



Ceux qui ne sont pas familiers de Lacan auront tout oublié demain, donc je peux vous demander un effort ; vous oublierez tout ce que je vous ai dit, ou vous irez le lire si ça vous donne envie. Lacan propose un petit schéma[19] dans l'écrit dont je vous parle, qui s'appelle le schéma £.
£, ça veut dire Lacan. Et, dans ce schéma, il dit que l'être humain – je ne sais plus quel terme il utilisait à l'époque, est-ce que c'est l'être humain, le sujet ? – est déchiré[20]. Le sujet, dans ce texte de 1955, il l'écrit avec un S, tout court. Après il mettra une barre, je vous l'expliquerai, mais pour l'instant il met un grand S. Le sujet, quand il est en relation avec autrui, est pris dans une dialectique entre le moi et l'autre ; et cette dialectique-là est celle qui régit le monde de l'analysante dont je vous parlais et de son

[17] Lacan J., « Propos sur la causalité psychique », *Écrits, op., cit.,* p. 177 - « Enfin je crois qu'à rejeter la causalité de la folie dans cette insondable décision de l'être où il comprend ou méconnaît sa libération, en ce piège du destin qui le trompe sur une liberté qu'il n'a point conquise, je ne formule rien d'autre que la loi de notre devenir, telle que l'exprime la formule antique : Γένοι', οἷος ἐσσὶ. », [Cf. : «Γένοι', οἷος ἐσσὶ (μαθών) » : « deviens ce que tu es, (en l'apprenant) », Pindare, *Pythiques* II, vers 72].
[18] Lacan J., « Du traitement possible de la psychose », *Ecrits*, *op. cit*., p. 577.
[19] Lacan J., « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », *op. cit.,* p. 548.
[20] *Ibid*., « Que la question de son existence baigne le sujet, le supporte, l'envahisse, voire le déchire de toutes parts, c'est ce dont les tensions, les suspens, les fantasmes que l'analyste rencontre, lui témoignent ; […] ».

fils : c'est la parité, c'est la relation que Lacan appelle en miroir, qu'il appelle aussi la relation imaginaire a---a'. C'est la relation entre semblables.

- « Frères humains, qui après nous vivez,
N'ayez les cœurs contre nous endurcis »[21].

Nous sommes des semblables, des frères ; je rencontre quelqu'un : c'est mon semblable. Mais il y a des situations où doit intervenir quelque chose d'autre, que Lacan écrit sur ce tableau grand A ; vous comprenez tout de suite ça. Là, j'ai mis l'autre avec un petit a, c'est mon semblable, c'est mon prochain. Mais l'autre A, c'est l'Autre qui est différent, c'est l'altérité en soi, l'Autre qui est l'objet de la haine raciste, xénophobe, homophobe, misogyne, tout ce que vous voulez : toutes les haines portent sur ce qui chez l'autre n'est pas semblable à moi. Et c'est sur ce rapport-là, de l'Autre au sujet, que se joue pour Lacan la possibilité d'échapper à la relation strictement imaginaire qui fait que nous sommes, vous et moi, toujours en miroir. C'est le drame de la parité, ce drame qui est que l'autre n'est que mon semblable.
J'évoquais tout à l'heure le cas Aimée, le cas de la patiente du jeune Lacan[22]. Il va soutenir que c'est justement parce qu'elle est prisonnière de cet axe, qu'elle est allée frapper une autre jeune femme, belle, séduisante, une jeune actrice qui, selon Lacan, représentait son idéal du moi, c'est-à-dire la forme aimable que chacun de nous aimerait avoir pour l'autre. C'est le discours de tous les jours : "Ah ! J'aimerais être comme cette personne. J'aimerais être comme cette petite starlette qui attire le regard des hommes". Lacan dit que, dans le passage à l'acte psychotique, ce que le paranoïaque vise dans l'autre c'est lui-même. C'est son propre idéal. Et donc, pour revenir au cas du jeune patient que j'évoquais tout à l'heure, le fils de mon analysante, on peut dire qu'il se trouve confronté à un vide quand le père vient. Il vient à cette place, le père, à la place où justement le fils n'a pas accès ; la place hors de toute parité, et il y a un trou. La forclusion c'est un trou de l'altérité.

- Ariane Fournier : Mais comment on représenterait le délire, là ?

Je ne sais pas si on le représente sur le schéma £, le délire ; mais on va se le représenter comme une tentative d'inventer un sens à ce truc qui vient d'ailleurs. Si vous dites : "Je serai la femme de Dieu", Dieu c'est vraiment la figure du grand Autre. Finalement : "ce n'est pas le professeur Flechsig qui veut jouir de moi, c'est Dieu qui veut faire de moi sa femme, pour régénérer l'humanité". Je pense qu'on peut dire, ce n'est pas appliqué sur ce schéma – il y a un autre schéma, mais qui est très compliqué, dans « Question préliminaire... » –, on va dire que le délire consiste à essayer d'inventer quelque chose pour combler, là où il y a un trou. Pour donner sens au trou. C'est pour cela qu'on parle du délire comme *néoformation,* ou qu'on va dire que c'est une tentative de reconstruction imaginaire du monde. Tous les malheurs qui m'arrivent c'est parce que les francs-maçons sont au-dessus, qu'ils ont mis des micros et qu'ils veulent mon poste. Ça peut être vrai ! Et Lacan, dans ce passage que je cite, page 578, donne trois exemples de déclenchement de la psychose ; trois exemples qui, bizarrement, je n'ai pas d'explication disponible, sont des exemples féminins. Il dit que cette conjoncture dramatique, où quelqu'un vient « en opposition au sujet », peut se rencontrer par exemple pour la femme qui vient d'enfanter, dans la figure de son époux.

[21] Villon F., *Ballade des pendus*.
[22] Philippe de Georges a commis en réalité un lapsus en disant « la patiente de Freud » et non de Lacan.

Ça c'est fondamental, parce que l'un des modes d'entrée le plus fréquent dans la psychose, le plus banal dirais-je, c'est la psychose puerpérale – mais je vais y revenir, si vous m'y faites penser je vais y revenir – « pour la femme qui vient d'enfanter, en la figure de son époux »[23], c'est-à-dire de l'impair, de celui à qui il faut dire : c'est ton enfant. C'est ton enfant ; on a là un drame qui vient bousculer les choses. Mais dans certaines situations, c'est impossible d'accéder à cette présence du tiers.

Deuxième exemple qu'il prend, mais là c'est très daté - ça date de 1955 - « pour la pénitente avouant sa faute, en la personne de son confesseur »[24]. On ne vient pas trop me parler en disant : "Je vais à confesse", mais ça doit toujours exister. La pénitente avouant sa faute… j'ai un exemple, où ça n'est pas vraiment une pénitente. J'étais interne en psychiatrie à Orsay et on m'appelle en urgence parce qu'une dame s'apprêtait à se suicider ou à tuer tout le monde. Il fallait que j'y aille de la seringue, que je fasse très vite un truc pour que les infirmiers lui sautent dessus et la calment. Elle voulait tuer son psychiatre essentiellement, mais enfin, elle aurait bien tué toute l'humanité. Et le problème c'est que cette dame était suivie par un psychiatre, – il a fait depuis une brillante carrière, mais pas dans notre École, il est célèbre aujourd'hui – ; il avait peut-être fait ce qu'il fallait, simplement la dame lui avait raconté un secret de sa vie : cette dame, qui était professeure de droit à la faculté, passait tous ses week-ends dans une maison close aux pratiques sadomasochistes. Donc, si vous voulez, il y avait un décalage, ce que Lacan appelle un conflit entre l'idéal et la réalité. Si vous êtes le troisième personnage de la papauté et que vous touchez les parties génitales des enfants de chœur, il y a un conflit entre l'idéal et la réalité. Si vous êtes professeure de droit et que votre jouissance sexuelle c'est de fouetter ou de vous faire fouetter, vous pouvez vous sentir en désaccord, on peut même dire « clivé ». Vous pouvez ou pas ; il y a des gens qui s'en aménagent. Un vrai pervers s'en aménage très bien, mais pas quelqu'un qui est psychotique. Et donc, cette dame venait de dire ça à son psychiatre, elle venait de faire l'aveu de ce qui lui était le plus intime et, après-coup, elle voulait tuer le salopard qui le lui avait fait dire. Moi, le jeune interne, j'ai noté ce qu'on m'avait dit, les infirmiers sont venus la calmer. Il n'y a pas eu de meurtre. Voyez, Lacan nous dit que ce déclenchement s'opère quand il y a un hiatus entre le sujet et son objet, donc la mère et son enfant, l'idéal et la réalité.

Il a un troisième cas de figure : « pour la jeune femme enamourée en la rencontre du "père du jeune homme" »[25]. L'objet et l'enfant ; un sujet et sa faute ; la relation amoureuse. Ce sont des occurrences de déclenchement de psychose très courantes.

Mais le temps est passé et je dois aller vers une conclusion. Je n'aurai pas encore traité ce que je veux dire, mais c'est très bien ! Il est bien entendu que ce que je vous dis, c'est du Lacan de 1955 et que, depuis 1955, il a coulé beaucoup d'eau sous les ponts ; les choses ont évolué. Par exemple, on a vu tout à l'heure que Lacan dit que cette fonction de tiers, de médiateur, peut être assumée par des personnes très différentes. Il ira même jusqu'à dire que c'est la fonction du langage elle-même – le fait que nous soyons pris dans les règles de la parole, la fonction de la parole et le champ du langage – qui a cet effet sur les humains de barrer, c'est-à-dire de limiter, de rayer, de supprimer, une part de notre jouissance primordiale, c'est-à-dire la jouissance de l'*infans*, la jouissance du bébé au sein. Il y a une part dont on se détache, dont on se détache quand on entre dans le champ du langage. Lacan ira jusque-là.

---

[23] Lacan J., « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », *op. cit.,* p. 578.
[24] *Ibid*.
[25] *Ibid*.

L'autre remarque que je ferais, c'est que l'enseignement de Lacan a beaucoup évolué sur toutes ces questions et que nous sommes très loin de cette construction de 1955, pour deux raisons que je vais dire.

La première est que Lacan avancera dans sa pratique. En 1955, il a déjà une très longue pratique, il a 50 ans, il a donc déjà de la bouteille mais enfin, il va enseigner jusqu'à sa mort en 1981, il va enseigner jusqu'au bout, donc il évoluera. En fonction de quoi ? En fonction des changements du monde, et en fonction des changements que sollicite sa pratique. Et nous, nous continuons à évoluer sur notre lancée, avec le mouvement qu'il nous a donné, parce que les patients d'aujourd'hui ne sont pas ceux de 1955. J'ai parlé des couples homoparentaux, j'ai parlé de toutes les situations qu'on n'avait pas prévues ; même si Lacan quelque part l'a évoqué, on n'avait pas évoqué les PMA, ne serait-ce que le fait du bébé éprouvette qui, lorsque ça s'est produit, a été un drame, je me souviens de gens qui disaient : que sera le père pour ces enfants qui sont nés dans une éprouvette ? La clinique a radicalement changé. Et Lacan a changé, en particulier sur quelque chose : tout ce que je suis en train de vous dire – ce sera ma conclusion d'aujourd'hui sur le signifiant et le symbolique–, est quelque chose dont l'importance se réduira dans l'enseignement de Lacan au profit d'un autre registre, que beaucoup d'entre vous connaissent, qui est celui du réel et de la jouissance.

Je ne vous le dirai jamais assez : on lit Freud, on lit Lacan ; mais si vous voulez voir comment ces problèmes que j'ai évoqués aujourd'hui sont pris différemment de nos jours, vous pouvez par exemple lire un volume qui s'appelle *La psychose ordinaire*[26]. Dans ce livre, qui fait trace d'un colloque que nous avons organisé ici, on parle des néo-déclenchements, on parle de néoformation, etc., on essaye de voir comment modifier les données en fonction de la clinique contemporaine. Par exemple il y a deux cas, l'un est de David Halfon, l'autre de moi, que nous avions triturés pour donner des exemples de déclenchement. Je parlais de psychose puerpérale. La seule présence de l'enfant pour une femme – de l'enfant, réel pour une femme –, peut être une cause de déclenchement. Et pas simplement la venue de son époux. Parce que l'enfant réel est un objet réel, qui n'est pas du tout la même chose que l'objet imaginaire qui a occupé jusque-là l'activité psychique de la mère. On a des cas, effectivement, où c'est l'altérité, ce grand Autre – si vous avez vu de près des femmes en train d'accoucher, vous vous rendez compte qu'il y a du grand Autre qui sort de leurs corps, c'est-à-dire de l'altérité radicale – qui peut très bien être objet de haine, ou objet de terreur, ou d'étrangeté, qu'on ne peut absolument pas identifier, marquer d'un signifiant. Dans ce travail de la *Convention d'Antibes*, est évoqué un cas qui était celui d'une de mes analysantes. Elle avait déclenché. Elle avait une vie de paradis, le meilleur ami de son frère était son fiancé, ils étaient promis l'un à l'autre, c'était le paradis, tout allait bien. Jusqu'au jour où ils couchent ensemble ; la psychose se déclenche lors du premier rapport sexuel, par l'impossibilité de symboliser l'intrusion dans son corps du corps de l'autre et de traiter la jouissance qui fait effraction dans son être. Ce que je suis en train de vous dire, c'est que le grand modèle canonique de 1955 est relativisé par la très grande diversité de la clinique.

[26] Collectif, sous la direction de Jacques-Alain Miller, *La psychose ordinaire – La Convention d'Antibes*, Navarin, collection Le paon.

Le sujet divisé $

La subversion du sujet, le moi freudien

Le sujet divisé

IPA, Ego-psychology

Le stade du miroir

Les produits et formations du sujet inconscient

L'objet comme doublure du sujet

Je vous rappelle le principe de ce que je vous propose cette année à titre d'introduction à la psychanalyse ou, plus précisément cette année, d'introduction à la lecture de Lacan. La piste était d'explorer des termes – je dis termes volontairement, en utilisant ce mot qui est flou – introduits par Lacan lui-même dans le champ de la psychanalyse. Ce qui veut dire qu'ils ne sont pas comme tels présents chez Freud.

Après le concept de signifiant, le deuxième que je me propose de commenter avec vous est le terme de sujet. Quand je dis qu'il n'est pas présent chez Freud, il est évident, j'imagine, qu'on trouve réparti dans son texte le mot sujet ; mais disons qu'on le trouvera avec ses significations les plus courantes mais pas avec la signification que Lacan lui donnera en l'introduisant au début de son enseignement. Pour ceux qui veulent aller plus loin sur ce que nous disons ici, ceux qui veulent rentrer dans la lecture de Lacan ou qui l'ont déjà abordé, je donnerai rapidement trois pistes. Tout simplement les deux premiers *Séminaires*, dont il faut bien dire qu'ils sont les plus faciles à lire.

Le premier : *Les écrits techniques de Freud*, *Séminaire*, Livre I.
Le deuxième : *Le moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse*, *Séminaire*, Livre II.

Ça, ce sont les deux premiers textes sur lesquels je vais m'appuyer ce soir. Le troisième est plus difficile à lire, car il fait partie de ce que l'on appelle les *Ecrits* de Lacan. Et vous savez de Lacan que l'on ne met pas au premier plan son rapport à l'écriture, tout simplement parce que son enseignement était oral. L'axe de son enseignement, c'est son cours. Chaque semaine, il s'affrontait à une question et il la traitait. Il la traitait oralement, avec un long travail préparatoire, mais pour l'essentiel, ce qu'il disait dans une soirée était improvisé. Et de temps en temps il produisait des écrits, pour les revues de son champ, ou pour des encyclopédies, pour des colloques où on l'invitait ; tout le monde en convient, ce que Lacan a écrit est plus difficile à aborder que les *Séminaires*. Plus difficile parce que c'est toujours beaucoup plus condensé. On peut dire que la plupart des textes qui sont réunis dans deux volumes, les *Ecrits* et les *Autres écrits*, sont des textes qu'il a rédigés après ses *Séminaires*. Il y avait une année de

Séminaire et puis il avait l'idée qu'il fallait, soit pour une communication, soit pour laisser trace, condenser sa pensée sous forme d'un écrit. Celui-ci a, du coup, ce caractère condensé ; ce caractère de massivité. Disons que c'est dans les *Ecrits* qu'on trouve le plus de néologismes ou de phrases très tordues et donc très souvent, pour les comprendre, il faut les déplier. Je suis en train de vous dire qu'il y a un texte, dans les *Ecrits*, qui est un texte majeur pour le sujet que je traite ce soir ; mais ça ne sera pas le plus facile à lire. Il s'appelle : « Subversion du sujet et dialectique du désir dans l'inconscient freudien »[27]. Rien que le titre, déjà, ne fait pas dans la facilité. Il ne fait pas dans la facilité parce qu'il *dit* très exactement de quoi il traite. C'est-à-dire qu'il utilise un terme, celui de sujet, et il le présente comme une subversion, ce que l'on peut entendre à beaucoup de degrés.

-1-

Le premier degré que je vous propose, c'est tout simplement qu'il emploie le mot sujet, subverti par rapport aux significations habituelles que nous lui donnons. Souvent, on entend des collègues qui disent : "J'ai reçu un sujet". On ne reçoit pas un sujet. On reçoit un individu, on reçoit une personne, on reçoit éventuellement un patient, un plaignant, un demandeur ; on reçoit un usager, un malade hospitalisé ; mais on ne reçoit pas un sujet au sens lacanien du terme. Il y a donc subversion dans ce premier sens-là : « Subversion du sujet dans la dialectique du désir », ça veut dire que le sujet dont Lacan va nous parler, c'est le sujet du désir. C'est celui qui en dessous, en dessous de notre vie quotidienne là où se dépose ce qui est refoulé ; le désir est donc le moteur de notre vie. Et ce désir, il le définit comme dialectique, « dialectique du désir ». Ça, vous comprenez bien ce que ça veut dire ; ça veut dire que le désir, si vous demandez ça à quelqu'un, il va être embarrassé, il ne sait pas très bien le définir. Et quand on parle de son désir, en réalité, il ne nous apparaît en général que par le biais de nos défenses. C'est-à-dire comment on se défend de son propre désir. Pour attraper le désir de quelqu'un, vous, moi, votre patient, l'analysant, il faut jongler et il faut suivre le mouvement dialectique par où le désir se dévoile. Il n'est jamais que le fil tissé de ce qui s'exprime sous la forme d'une demande. Il n'est donc pas visible en première intention. Le troisième terme du titre c'est « dans l'inconscient freudien ». Ce qui dit bien que :

1) la référence est Freud et son élaboration, 2) que ce sujet du désir est un sujet inconscient. D'un inconscient qui n'est pas n'importe lequel, pas celui dont les neurophysiologistes parlent aujourd'hui : "Ah ! Mais nous, on a très bien compris ce que Freud appelle l'inconscient, on l'a localisé : c'est dans les noyaux de la base du cerveau". Pour eux, c'est là que se trouve l'origine de nos comportements qui ne sont pas conscients. L'inconscient freudien, ça n'est pas ça. L'inconscient freudien, c'est ce qui fait que – je vais utiliser un terme tout de suite sur lequel je vais revenir toute la soirée – l'on trébuche ; c'est ce qui fait qu'on rate, c'est ce qui fait qu'on n'est pas entièrement dans ce qu'on dit, dans ce qu'on fait, dans ce qu'on agit, dans ce qu'on montre aux autres. Et donc voilà les trois textes sur lesquels vous pouvez, si vous voulez, suivre ce que je dis ce soir, le développer ; voilà quels sont les trois textes principaux.

D'entrée de jeu, j'ai mis au tableau ce petit signe : $. Certains le connaissent de longue date, d'autres pas et ça les familiarise. Quand Lacan nous parle du sujet, il l'écrit comme ça : un S barré. Et cette

[27] Lacan J., « Subversion du sujet et dialectique du désir », *Ecrits*, *op. cit.*, pp. 793-827.

barre, sur laquelle je reviendrai plusieurs fois, a, elle aussi, de multiples significations. La première, et on va dire que c'est la principale, c'est que le sujet, le sujet de l'inconscient, le sujet qui nous préoccupe dans la psychanalyse, est un sujet divisé. Lacan parle de la division du sujet. Et c'est là, tout de suite, qu'il faut qu'on s'interroge sur le rapport de Lacan à Freud quand il utilise ce mot de sujet. Pourquoi ? Pourquoi va-t-il chercher un terme dont Freud n'a pas fait un concept ? Freud n'a pas fait un concept du sujet parce que chez lui, il y a un concept que vous connaissez tous, c'est *das Ich*, qu'on traduit en français par le moi. Et donc tout de suite, l'idée qu'il faut avoir à l'esprit, c'est que quand Lacan va introduire son concept de sujet, c'est – je vais risquer une phrase – pour remplacer le terme de moi freudien. Pour corriger quelque chose qui, dans le moi freudien, est une source d'ambiguïté et de déni. En même temps, comme je vous l'ai dit pour le titre des *Ecrits*, Lacan ne cesse pas de dire que ce sujet, c'est chez Freud qu'il va le chercher. Freud n'en a pas fait un concept, mais c'est chez Freud qu'il va le chercher. Et c'est principalement, justement, parce qu'il y a chez Freud, d'un bout à l'autre de son œuvre – c'est-à-dire si vous voulez depuis la *Traumdeutung*[28], 1900, jusqu'à son dernier texte qui s'appelle « Le clivage du moi dans le processus de défense »[29], 1938 –, il y a ce terme de division. Evidemment, il est en allemand, mais je pense qu'il faut que vous connaissiez ce terme, c'est *die Spaltung ;* et ce terme de *Spaltung,* quand vous lisez des textes de Freud ou des textes de psychanalystes, vous le verrez traduit de deux façons : ou bien vous le verrez traduit par « division », ou bien vous le verrez traduit par « clivage ». Eh bien, je vous dis, c'est présent chez le premier Freud et c'est présent chez le dernier Freud. Freud n'a jamais perdu de vue cette idée que le psychisme, notre psychisme, c'est-à-dire l'appareil avec lequel nous organisons notre vie – en recevant des informations nous agissons sur le monde – est toujours et de façon irrémédiable, divisé, frappé de *Spaltung*. Et on peut avancer un terme sur lequel il faudra revenir : la division du sujet est un nom, est un effet, de ce que Freud, comme Lacan, appelle la castration. La castration, je vais vous en proposer une définition. C'est tout simplement que tout n'est pas possible. Retenons pour l'instant ces deux pistes : Freud utilise le terme de moi et pas le terme de sujet, mais il soutient qu'il y a toujours division.

-2-

Qu'est-ce que c'est que cette division, chez Freud, que Lacan va reprendre ? Eh bien, disons que dans les vingt premières années de la théorisation de Freud, la division dont il parle est celle qui oppose l'inconscient et le conscient. Et quand vous lisez, ce par quoi il faut commencer – là, je m'adresse à ceux qui n'ont pas du tout lu Freud –, il faut commencer par ses textes cliniques, par exemple les fameuses *Cinq psychanalyses*. Quand on lit les cas freudiens, on voit que les sujets sont divisés et que Freud met le doigt sur cette contradiction interne. Il va le pointer tout de suite, il va pointer que c'est la source de tous leurs problèmes, que c'est la clé du problème et que c'est quelque chose qui ne sera jamais réduit, qui ne disparaîtra jamais.

Pour ceux qui ont lu les *Cinq psychanalyses*, si vous pensez au petit Hans[30], il est divisé. Jusqu'à ce qu'il déclenche sa phobie, le monde n'allait pas mal. Dans ce monde imaginaire, il était aux prises avec les soins de sa mère, avec le sentiment d'un lien exclusif à sa mère, qui était tout amour pour lui et qui

[28] Freud S., *L'interprétation des rêves*, 1900, Paris, PUF.
[29] Freud S., « Le clivage du moi dans le processus de défense » (*Die Ichspaltung im Abwehrvorgang*), 1938, *Résultats, idées, problèmes II*, Paris, PUF, 1985, p. 283.
[30] Freud S., « Analyse d'une phobie d'un petit garçon de cinq ans : Le petit Hans », 1909, *Cinq psychanalyses, op., cit.*

était l'objet de tout son amour ; il y avait bien papa qui passait, mais c'était un papa extrêmement discret, distingué, civilisé, et donc pas pesant du tout. Et donc le petit Hans était dans le lit de maman. Au passage – parce que Freud le souligne et c'est rigolo si on veut –, quand Freud présente le cas du petit Hans il dit : c'est très intéressant parce que ça montre que, même quand les parents ont fait une psychanalyse, ça n'empêche pas l'enfant d'être névrosé. C'est le cas des deux parents, qui étaient des analysants de Freud. Et donc tout baigne ; et puis soudain il se passe des choses qui le divisent, selon le terme de Freud, il se met à avoir des érections. Il y a un petit bout de chair dont il ne comprend pas du tout pourquoi, de façon autonome, ça se met à s'agiter. Ça le tracasse. Et puis maman se met à avoir un autre bébé, dont elle va s'occuper et qui va prendre sa place. Il est donc divisé par deux objets réels : son pénis qui se manifeste par son excitation, et la présence d'une rivale qui le spolie de sa place d'objet du tout-amour de la mère.

Si vous prenez les autres cas, vous voyez que Dora[31] est divisée. Cette jeune femme vient voir Freud – ce n'est très pas volontaire, c'est son père qui la pousse parce qu'il est très embêté. Dans le manège érotique qui tourne autour de Dora et de son père, Dora met un peu "le Bronx". Elle exprime un désaccord, elle se met en conflit avec des gens qui sont très précieux pour son papa : M. K. et Mme K. On comprend que Mme K. est la maîtresse de papa et que M. K. fait la cour à Dora. Et tout ça divise Dora, elle est angoissée. Elle ne sait que faire des sollicitations de ce Monsieur. Elle est tellement angoissée par tout ça, qu'elle exprime qu'elle est plongée dans un monde de désordre. Lacan a un très joli commentaire sur ce cas. Dans le texte de Freud commentant Dora, le texte des séances psychanalytiques, on voit comment Freud, *grosso modo*, lui dit : "Tu te plains du désordre du monde, mais quelle place as-tu dans ce désordre ?". Lacan commentant cette manœuvre de Freud appellera ça « rectification subjective ». "Tu dis être à la place où l'on subit le désordre et tu t'en plains. Mais en tant que sujet de l'inconscient, tu as quelque chose à voir, dans ce désordre". Ça, c'est une clé pour la psychanalyse ; c'est une clé qui fait que, justement, j'avais envie d'appeler cette séance « Le sujet divisé », mais je voulais l'introduire par une phrase que je vous livre donc maintenant, que vous trouverez dans les *Ecrits* de Lacan ; cette phrase c'est : « De notre position de sujet, nous sommes toujours responsables »[32].

L'Homme aux rats est divisé parce qu'il ne sait pas comment faire avec ses pensées ; il se trouve partagé entre deux femmes, celle qu'il faudrait épouser et celle qu'il désire. Tout ça le renvoie à la faute de son père. C'est un charmant jeune homme, mais il souffre terriblement parce qu'il y a un capitaine – on l'appelle tous du coup "le capitaine cruel" – qui lui raconte un jour des sévices que font les chinois : ils introduisent un rat dans l'anus d'un prisonnier ; c'est vraiment horrible. Comme on a les textes des séances de Freud, on voit qu'à cette première séance Freud note qu'il lit sur le visage de cet homme : « l'horreur d'une jouissance à lui-même ignorée »[33]. Autrement dit, l'Homme aux rats vient se plaindre à Freud de ce qui lui est insupportable, c'est-à-dire le sadisme. Le sadisme de l'autre… Et Freud repère que ça le divise, c'est-à-dire que ce n'est pas simplement qu'il n'aime pas le sadisme – à part les sadiques, personne n'aime le sadisme – mais que justement, ça le travaille. Il y a chez lui quelque chose que le sadisme concerne. Il y est intéressé.

[31] Freud S., « Fragment d'une analyse d'hystérie : Dora », 1905, *Cinq psychanalyses, op. cit.*
[32] Lacan J., « La science et la vérité », *Écrits*, *op. cit.*, p. 858.
[33] Freud S., « Remarques sur un cas de névrose obsessionnelle : L'Homme aux rats », 1909, *Cinq psychanalyses, op. cit.*

Donc voilà, la division du sujet est d'emblée présente dans tous les textes de Freud sous cette forme que Freud va commenter de façon imagée en disant, si vous voulez, « il y a la scène du monde » – je suis là devant vous, je parle, c'est la scène du monde – et puis il y a ce qu'il appelle « *eine andere Schauplatz »*, il y a une autre scène et ça, la *Schauplatz,* c'est la scène au sens théâtral. Il y a une autre scène, qui est celle de l'inconscient, sur laquelle il se passe des choses différentes, qui en sont parfois le négatif. La jeune Dora n'a pas envie que M. K. l'embrasse mais, en même temps, Freud découvre qu'elle est plutôt intéressée par Mme K. Il y a une autre scène, c'est l'inconscient. Vous avez cette image de la division subjective qui est, si vous voulez, que l'âme humaine est double. Prenez les fables d'Esope reprises par La Fontaine. Vous connaissez l'histoire de La Besace[34]. On voit ce qu'on a dans le sac devant soi, mais on ne voit pas ce que l'on a dans le sac derrière. Le sac qui est derrière c'est l'inconscient et on ne sait pas – ou plutôt, on ne veut pas savoir – ce qui y est. Et quand je dis qu'on ne veut pas le savoir, c'est une définition de l'inconscient freudien. Lacan parlera de notre « je n'en veux rien savoir » ; les choses qui nous embarrassent, on les met derrière, on les met dans la partie de la besace qu'on ne voit pas ; on les refoule, dit Freud. Et on avance dans le monde en disant : "Oui, j'aime beaucoup mon prochain", mais derrière il y a les choses qui m'ennuient : je passe mon temps à écraser mon prochain, à être plus belle que la prochaine ou à être plus viril que le prochain, à prendre la place que le prochain a, etc., etc. Voilà la division du sujet telle que Freud la met en scène pendant vingt ans. Je dis vingt ans parce qu'au tournant des années 20, Freud va avoir une autre version des choses. Il ne va pas du tout quitter la division, mais il va présenter les choses différemment.

1923, vous le savez, c'est l'époque où il écrit un essai qui s'appelle « Le moi et le ça »[35] (« *Das Ich und das Es* »). *Das Es* que l'on traduit en français par le ça. Et, le moi et le ça, ça veut dire que Freud donne un nouveau sens à notre division. Il a l'idée – c'est ce qu'on appelle sa deuxième topique, pour ceux qui ont déjà un peu lu Freud – que chacun de nous, le psychisme de chacun de nous, est un lieu de conflit incessant qu'il appelle le conflit intrapsychique. Conflit, là encore irrémédiable, entre deux instances : le ça (*das Es*) et le surmoi (*Über-Ich*), terme qu'il invente à ce moment-là. S'il y a des germanophones, je m'excuse pour mon accent. J'ai étudié l'allemand il y a cinquante ans et donc ça devient un peu vague. Je me souviens d'un jour où je citais beaucoup de phrases de Freud et au bout d'un moment, comme je savais qu'il y avait une collègue allemande dans l'auditoire, je suis allé lui demander si ça allait bien ; elle m'a dit poliment : "c'est bien", ce qui voulait dire que c'était du charabia. Donc *Über-Ich*, le surmoi. Qu'est-ce que c'est que le surmoi ? Pour certains d'entre vous, je dis des choses qui sont archi-connues ; ça ne fait rien, c'est pour les autres.

Le surmoi, pour Freud, c'est tout simplement au départ la voix - je dis volontairement la voix - de l'instance parentale et de toutes ses extensions : les éducateurs, les enseignants, la société. C'est la grosse voix qui gronde. Cette instance est, pour Freud, l'instance de la conscience, l'instance du jugement, l'instance morale, l'instance de la référence à la loi, à la contrainte, aux conventions, aux codes sociaux ; c'est ce qui dit ce qu'il faut faire. Quand on entre dans le monde, petit à petit, on est contraint à ça. Il y a une voix qui dit : " Non ! Tu ne fais pas caca maintenant et pas sur les chaussettes de papy ; tu le fais à telle heure et dans le cabinet, quand maman te le dit". Ça commence comme ça pour Freud. Et cette voix – vous pourriez l'appeler la voix de la raison, la voix de l'éducation, la voix de

[34] La Fontaine J., « La Besace », *Recueil*, 7ème fable, Livre I. « Nous nous pardonnons tout, et rien aux autres hommes : / On se voit d'un autre œil qu'on ne voit son prochain. / Le Fabricateur souverain / Nous créa Besaciers tous de même manière, / Tant ceux du temps passé que du temps d'aujourd'hui : / Il fit pour nos défauts la poche de derrière, / Et celle de devant pour les défauts d'autrui ».
[35] Freud S., « Le moi et le ça », *Essais de psychanalyse*, 1921, Paris, Payot.

la *normativation*, la voix de la civilisation, la voix du conditionnement, du dressage, un terme plus ou moins positif ou péjoratif –, s'oppose à une autre instance qui vient là, s'affronter dans le psychisme : le ça, que Freud définit comme l'ensemble des pulsions et leur réservoir. L'ensemble des pulsions, c'est-à-dire quelque chose qui, pour Freud, est au joint du corps et du psychisme et qui est une exigence, dit-il, de satisfaction permanente. La pulsion veut toujours être satisfaite. C'est un impératif ; et elle l'est. Que vous ayez faim, que vous ayez envie de pisser, que vous ayez quoi que vous voulez, c'est une exigence permanente irréfragable. C'est toujours là, à venir vous pousser, et ça exige de vous des choses, mais c'est en conflit avec le surmoi. Un impératif contre un autre. Et ce conflit, à ce moment-là, eh bien ce conflit se règle au niveau du moi. Le moi de la personne, *das Ich*, est le lieu où ces deux forces contradictoires viennent s'affronter. Ainsi, comme je vous l'ai dit, pour Freud, le moi est toujours divisé.

Jusque-là, il n'y a à peu près rien à dire. Sauf qu'en 1910, Freud avait favorisé la création de l'*International Psychoanalytic Association*, l'IPA. Or, à l'époque de l'après-guerre, donc à l'époque où Lacan commence à enseigner, cette association va être dominée par un courant ; un courant qui est essentiellement représenté par trois noms – que je vais quand même vous donner, parce que vous allez certainement les retrouver dans vos recherches : Kris, Hartmann et Lœwenstein. Kris, Hartmann et Lœwenstein ont en commun d'avoir échappé à la destruction des juifs d'Europe en se réfugiant aux Etats-Unis. Ils sont à New York, dans un monde qui pour beaucoup de rescapés apparaît comme une terre promise, et c'est de là qu'ils vont diriger l'Association Internationale. Vous savez, pour la petite histoire, que les nazis s'étaient préoccupés de la question de la psychanalyse ; c'était pour eux une science juive, donc une science à éradiquer. Et ils l'avaient fait assez subtilement ; c'est-à-dire qu'avant de gazer tout le monde, ils avaient commencé par essayer de convaincre les psychanalystes de se "dé-judaïser", de devenir une communauté sans juifs, épurée, *judenfrei*… ce qui était difficile puisqu'il n'y avait pratiquement que des juifs. Ils avaient trouvé quelques alliés, dont Carl Gustav Jung, qui avait accepté d'aryaniser le milieu psychanalytique. Freud n'avait pas pu trop bouger. Et donc, les psychanalystes, ou bien se sont retrouvés dans les camps comme les autres juifs, ou bien ont fui aux Etats-Unis ou ailleurs ; c'est le cas de Kris, Hartmann et Lœwenstein.

-3-

L'idée de Lacan c'est que ses collègues, se retrouvant aux Etats-Unis, échappant à l'enfer de l'Europe, y trouvent un climat tout à fait propice à leurs idées. Ils y trouvent surtout une société dans laquelle ils ont très vite le sentiment que, peut-être, on peut surmonter les conflits qui ont miné la vieille Europe et qui ont poussé celle-ci au suicide à deux reprises. Ça, c'est un peu la thèse de Lacan, mais je la crois vraie. C'est-à-dire que, découvrant l'*American Way of Life*, ils ont eu l'idée que la psychanalyse pourrait très bien être un moyen mis au service des individus, pour s'intégrer harmonieusement à la société. Ils vont alors développer une théorie qui sera dominante dans la psychanalyse mondiale des années 45 à 55, qu'on appelle l'*Ego-psychology*, psychologie du moi. Qu'elle en sera la thèse ? Quelle sera cette nouvelle version de la psychanalyse ? Eh bien, leur version est toute simple. Quand Freud nous dit que le conflit entre les exigences pulsionnelles et le surmoi est indépassable, ils vont chercher la voie du compromis possible et de l'adaptation : on peut peut-être amadouer le surmoi ? Tous les pères ne sont pas des Pères Fouettards, tous les chefs d'Etat ne sont pas des tyrans ; on peut imaginer des

exigences sociales tempérées, cool, à l'américaine, démocratiques et libérales. Exit le Père Fouettard ! Quant aux pulsions : d'accord, elles veulent être satisfaites, mais bon ! Que la pulsion de vie soit satisfaite, ce n'est pas un problème. Est-ce qu'on ne peut pas aussi tempérer la pulsion, comme on peut tempérer le surmoi ? C'est-à-dire obtenir le fait que, quand on a besoin de manger on mange – on peut prendre du plaisir à manger –, quand on aime faire l'amour, on aime faire l'amour, mais on peut trouver des moyens que ça ne soit pas aussi subversif et antisocial que ce que pensait Freud. Freud avait l'idée qu'à partir du moment où un couple s'aime, il s'extrait de la société. Il y a quelque chose d'antisocial dans l'Éros pour Freud. C'est un mouton noir impossible à domestiquer. En même temps, il dit qu'une partie de l'Éros peut être utilisée dans le lien social, à faire société. Mais l'idée de Freud, c'est qu'il y a quelque chose qui est antisocial et qui le reste ; il utilise le terme notamment dans « Psychologie des foules et analyse du moi »[36] et dans *Malaise dans la civilisation*[37]. Freud est même allé jusqu'à dire que le danger de nos sociétés, le danger qui mine nos sociétés contemporaines, civilisées, développées – donc pour lui le top –, c'était la civilisation de l'empereur François-Joseph. C'est très beau, tout le monde va bien ; en 1910, il y a même un ministre juif qui est nommé, tout va s'arranger. L'idée de Freud, que l'on trouve dans des textes comme *Pourquoi la guerre ?*[38], c'est que ce qui va miner les sociétés de l'avenir, c'est qu'elles veulent être de plus en plus policées. Vous pouvez constater ça : on vous prescrit jusqu'à ce que vous devez manger ; je dépasse un peu la dose de trois verres par jour ? – il paraît que maintenant c'est deux, et encore pas vraiment. Vous voyez la pression normative, la pression hygiéniste ; le pouvoir médical remplace celui du curé ; la pression morale est de plus en plus présente dans nos sociétés, sous une forme laïcisée et technique. Freud disait que cette tendance civilisationnelle exacerbée courait un risque, qui est précisément de ne pas admettre que la pulsion a une part qui ne peut pas être réfrénée. Il disait que si l'on essaie de la réfréner trop – notamment la violence, l'agressivité –, eh bien le risque c'est qu'elle fasse retour sous les formes les plus extrêmes de la violence. Il disait ça avant la montée du nazisme ! C'est-à-dire que plus vous essayez d'être civilisés, plus vous obtenez de la barbarie. Je lisais tout à l'heure un article de Mona Ozouf, historienne de la Révolution française. On lui demande un commentaire sur les gilets jaunes ; elle parle de la violence dans les sociétés. Elle dit que si quelqu'un avait prédit, en 1910/1920, que l'Allemagne – qui était le pays le plus civilisé d'Europe, le pays qui avait les plus grands musiciens, les plus grands artistes, les plus grands poètes, les plus grands philosophes – serait le lieu de la barbarie totale, personne ne l'aurait cru. Voilà la thèse de Freud : c'est que la pulsion a ses exigences et que si ces exigences sont méprisées, elle revient sous des formes dévastatrices ; des formes de ce qu'il appelait la pulsion de mort ; ce qu'il appelle aussi par moments (sans en faire une entité) la destructivité.

Kris, Lœwenstein et Hartmann, baignant dans le bonheur américain – je caricature –, ont l'idée qu'on va pouvoir résoudre les conflits psychiques, qu'on va pouvoir tempérer ça. Leur idée c'est quoi ? C'est que le moi, qui s'appelle *ego* en anglais, – ils prennent le mot latin, vous savez qu'on le retrouve chez Joyce, on le retrouve dans la littérature anglaise –, eh bien le moi peut devenir autonome. C'est-à-dire se libérer des exigences du surmoi et, surtout, des exigences pulsionnelles. Il peut donc y avoir un moi adulte, épanoui, mûr. Un moi désexualisé et non conflictuel. Même si Freud a parlé des pulsions partielles, de l'oralité, de l'analité, et montré les pathologies qui pouvaient découler des pulsions

[36] Freud S., « Psychologie des foules et analyse du moi », *Essais de psychanalyse*, *op. cit.*
[37] Freud S., *Malaise dans la civilisation*, 1930, Paris, PUF.
[38] Freud S., Einstein A., *Pourquoi la guerre ?*, Correspondances, 1932.

partielles, un sujet adulte majeur ne peut pas sombrer dans ces excès-là ; il peut se libérer de ses pulsions partielles. Comment ? En arrivant à ce qu'ils appellent la génitalité. Ils tirent leur idée de Freud ; c'est vrai que Freud dit ça à un moment, que toutes les pulsions que vous avez, elles sont multiples, elles vont dans tous les sens, mais il dit qu'elles passent « sous le primat du phallus » - le terme est chez Freud, elles s'intègrent. Il parle à ce propos de la liaison pulsionnelle. Et donc, la liaison des pulsions, c'est cette idée que les pulsions qui tirent à hue et à dia peuvent s'organiser dans la vie génitale adulte, mûre, le coït normal et la monogamie. L'idée de Kris, Hartmann et Lœwenstein, c'est qu'une analyse bien menée doit permettre de vous guérir de votre homosexualité, de votre Donjuanisme, de votre séduction effrénée, de votre frigidité ou de votre impuissance, et vous permettre d'avoir des relations sexuelles normales, adultes, satisfaisantes, dans le bonheur. Là, évidemment, Lacan n'est pas sur cette ligne. Pas du tout…

- Une intervenante : Freud non plus ?

Freud non plus, vous avez raison de le dire. J'évoquais les derniers textes de Freud ; l'un des derniers textes qu'il a écrit s'appelle « Analyse avec fin et analyse sans fin »[39]. Il parle des cures qui ont été menées à leur terme et il dit que, quoi qu'on fasse, au terme de l'analyse, il reste un quantum d'énergie pulsionnelle qui est intraitable, qui est variable et qui dépend des personnes. Tout n'est pas analysable pour Freud. Et tout ne peut pas être résolu. Mais *l'Ego-psychology* a une vision qui, Mon Dieu, va faire l'alliance aux Etats-Unis entre les juifs libéraux et les protestants qui y trouvent leur compte, et donc l'Association américaine de psychanalyse se développe et devient ce qui a dominé jusqu'à récemment, c'est-à-dire une logique de mise aux normes. Ces analystes-là décrivent la cure sous le nom de *Two Body* : deux corps. C'est la rencontre de deux corps : celui de l'analysant et celui de l'analyste ; l'un est le corps d'un moi malade, l'autre le corps d'un moi sain. L'analyste va servir de modèle identificatoire – je vous vois sourire et vous avez raison – au moi malade de l'analysant. Et ainsi, la dialectique de ces deux personnes va permettre que le névrosé se libère de ses conflits névrotiques. Au passage, parce que j'aime bien les petites allusions marginales, Rudolf Lœwenstein est le psychanalyste de Lacan, et l'amant de Marie Bonaparte.

Voilà dans quoi Lacan va commencer son enseignement, par les deux *Séminaires* dont je vous ai parlé : *Les écrits techniques de Freud* et *Le moi dans la théorie de Freud*... Mais quand vous allez lire, dès cette nuit si vous ne l'avez pas déjà fait, vous allez voir comment Lacan traite tout ça. Il va s'attacher à reprendre à son compte - vous savez qu'il parlait du « retour à Freud » - à reprendre à son compte l'idée de la division ; mais il va dégonfler l'instance du moi, qui est en quelque sorte l'idole de nos psychanalystes normalisateurs. Quand vous lisez le *Séminaire* I, d'emblée vous comprenez deux choses : tout d'abord, il s'appelle *Les écrits techniques de Freud* ; Lacan va donc traiter de la technique de Freud ; mais son point de vue n'est évidemment pas technique : c'est un point de vue éthique, il pose des questions éthiques. Et qu'est-ce qu'il dit d'emblée ? Il dit qu'il se lance dans un programme de recherche sur ce qu'est une psychanalyse. C'est une façon sobre et efficace de dire qu'il ne considère pas ça comme acquis ; la psychanalyse a plus de 50 ans, on pourrait dire : c'est bon on sait ce que c'est. Non, il faut la définir. Qu'est-ce qu'une psychanalyse ? Pas l'institution, mais la psychanalyse de M. X. Et quelles sont ses *fins*, c'est-à-dire ses buts ? Il va, point par point, s'opposer à la logique dominante de l'institution en place. Et sa première cible, c'est le moi. Qu'est-ce qu'il va dire du moi ?

[39] Freud S., « Analyse avec fin et analyse sans fin », 1937, *Résultats, idées, problèmes*, PUF, 1985, pp. 231-268.

Je vous propose juste une citation : « Chacun sait que je suis entré dans la psychanalyse avec une balayette qui s'appelait le stade du miroir »[40]. Autrement dit, Lacan a fait le ménage. Il fait le ménage avec le stade du miroir. « Du balai ! ». C'est quoi le stade du miroir ? Certains l'ont lu, d'autres ne l'ont pas lu : c'est une théorie du moi. Mais ce n'est pas la théorie de Freud ; c'est une théorie du moi qui consiste à prendre à son compte des recherches – c'est ça qui est assez étonnant –, des recherches faites par quelqu'un qui n'a aucun rapport avec la psychanalyse, Henri Wallon. Henri Wallon, psychologue marxiste, a fait de l'expérimentation ; il a observé des enfants devant un miroir et il a vu qu'à un certain âge les enfants réagissent à leur image dans le miroir. Ils y réagissent, il peut y avoir une certaine angoisse, mais il y a surtout une espèce d'élation, de jubilation. Il se passe quelque chose qui fait que le bébé – il a huit mois – se met à s'exciter, surtout si maman lui parle : "Ah c'est toi mon petit chéri", etc. Avant huit mois, ça ne se passe pas ; et ça ne se passe pas dans certaines pathologies. La plupart des animaux, je crois, n'y réagissent pas ; quelques Chimpanzés, les Bonobos, réagissent au miroir, je ne sais pas très bien. Lacan prend donc appui sur cette observation clinique, cette observation expérimentale, et va inventer ce qu'il appelle « le stade du miroir ».

Ce n'est pas un moment chronologique, mais un moment logique. Contrairement à certains animaux, quand nous naissons, nous ne sommes pas autonomes, nous ne pouvons pas trouver notre nourriture par nous-mêmes, nous déplacer, nous protéger, etc. Mais il y a un moment où l'enfant, alors même que son corps est encore marqué par tous les défauts de la pré-maturation, par une incoordination motrice et qu'il n'a aucune maîtrise ni de son environnement ni de son propre organisme, l'enfant va percevoir dans l'image de son corps – il faut ici insister sur image – quelque chose qui lui donne l'idée d'une bonne forme ; une forme satisfaisante. L'image qu'il a en face de lui, contrairement à ce qu'il éprouve sans doute de son organisme, n'a pas l'air si désorganisée ; la tête est sur le tronc, les bras sont à leur place, les jambes aussi. Et Lacan soutient que ça se passe de la même façon quand un enfant est confronté à un autre enfant. On dit qu'il réagit davantage lorsqu'un enfant de son âge est autour de lui que quand c'est une grande personne dont il peut avoir peur parce qu'il ne la reconnait pas. Le corps propre et le corps du semblable sont les supports de ce qui se produit.

La théorie de Lacan, c'est que le moi c'est ça. Ce qu'on appelle le moi – c'est-à-dire "moi je", ma personne – se construit dans ce qu'il appelle l'*aliénation* à cette image du corps propre. Il va même plus loin, puisqu'il met en valeur le fait que ça peut être sa propre image ou simplement un semblable ; il va dire que le moi se constitue de cette rencontre, où l'*infans* va faire corps avec le corps de son semblable. Cette jubilation, que l'on peut observer chez l'enfant, est l'indice de ce que sera le moi pour toujours, c'est-à-dire l'illusion, le leurre. Illusion de l'unité, de l'accord et de l'harmonie. Lacan emploie un terme, le terme de « fallace », vous entendez bien le phallus, ça consonne avec phallus.

Pour ceux qui ont en tête ce que j'ai dit dans les dernières séances, ou qui ont lu Lacan, c'est bien sûr l'expérience de la psychose qui a amené Lacan à cette théorie du moi. Si vous vous souvenez un peu de ce qu'on a dit la dernière fois de la thèse de Lacan, du cas Aimée, c'est que le sujet paranoïaque se frappe lui-même dans l'autre. Quand Aimée va frapper une femme qui n'est « rien » pour elle, si ce n'est qu'elle est son idéal, c'est elle-même qu'elle frappe. Eh bien, l'idée de Lacan, c'est que le stade du

[40] Lacan J., « L'acte psychanalytique », *Le Séminaire*, Livre XV, leçon du 10 janvier 1968, inédit.

miroir rend compte de ça. Le moi, c'est ce qui est engagé dans chacun de nous et c'est ce qui est dominant dans la logique psychotique. C'est un lieu de l'illusion.

A la thèse de ses concurrents, ce que Lacan oppose, c'est une idée du moi qui est purement imaginaire. Le moi, c'est des images et de l'imagination. Autrement dit, c'est ce qu'on appelle le narcissisme, dont il faut bien comprendre que tout le monde y passe, que tout le monde doit y passer, et que c'est constitutif ; au point d'ailleurs qu'il arrive qu'on dise de quelqu'un : "Il a une carence narcissique", quand il semble ne pas du tout s'aimer. Le narcissisme c'est donc une base indispensable de la personnalité ; mais pour Lacan, c'est imaginaire et c'est un leurre. Vous voyez que ce point de vue va vraiment à l'encontre de la logique à laquelle il s'oppose. Et c'est pourquoi il a recours, dès le *Séminaire* I, puis aussi dans le *Séminaire* II et dans l'*Ecrit* dont je vous ai parlé, « Subversion du sujet et dialectique du désir… », il a recours à son concept de sujet.

Eh bien, vous pouvez dire que le sujet dans nous parle Lacan est un peu le négatif de tout ce qu'on vient de dire du moi :

1) Il n'est pas imaginaire, il n'a pas d'image.

2) Ce à quoi il est lié, c'est le symbolique, c'est le signifiant.

3) Lacan va nous dire que ce qui le caractérise toujours, c'est sa division. Et il va le soutenir tout le temps. Il va nous dire que vous ne voyez le sujet, vous n'êtes en droit de parler du sujet, que lorsque la division se manifeste. C'est ça, la clinique psychanalytique.

Quand les premières analysantes allaient voir Freud, c'était leur division qu'elles mettaient en avant. Quand quelqu'un parle à un analyste et qu'il essaye de cerner quelle est sa question, ou que l'analyste veut lui faire cerner la question qu'il va mettre au travail, c'est précisément de sa division dont il va s'agir. C'est-à-dire, – là il y a quelques termes qu'utilise Lacan qu'il faut avoir en tête-, c'est-à-dire des moments de *fading*. C'est un terme anglais, évidemment ; je crois que c'est un terme de Jones, je crois que c'est Jones qui le met en avant, qui évoque ça. Le *fading,* c'est le moment… c'est un truc qui n'existe plus aujourd'hui, les radios autrefois avaient le son qui mourait de temps en temps.

- Ariane Fournier : Et l'*aphanisis,* c'est pareil ?

L'*aphanisis* c'est pareil, mais l'*aphanisis* c'est le terme grec qui veut dire disparaître. *A-phanein. Phanein* c'est mettre en lumière, rendre visible, faire apparaître. Le phénomène est ce qui est repérable ; *aphanisis* c'est ce qui cesse d'apparaitre. Donc, effectivement, ce sont deux termes synonymes chez Jones, qui signifient l'évanouissement. Quand est-ce que vous voyez le sujet ? C'est quand il s'évanouit. C'est quand il quitte la scène.

-5-

Le sujet, nous dit Lacan, vous ne l'attrapez que lorsqu'il y a boiterie, que se font jour des béances. Là encore, Lacan a beau jeu de nous dire que c'est chez Freud. Comment en parle-t-il Freud ? Il dit que le sujet se manifeste par l'inhibition, ses symptômes et l'angoisse. L'inconscient, ça ne se voit pas, l'inconscient, ça n'a pas de lieu – contrairement à ce que voudraient les neurologues. Il n'y a pas de lieu

de l'inconscient, ça n'existe pas ; vous en voyez simplement ce qu'il appelle des surgeons, des rejets ; autrement dit, des formations : le rêve, le lapsus, l'acte manqué.

Le rêve : je rêve de ce dont je ne dois pas rêver, de ce que je ne dois pas vouloir ; ça se produit dans le rêve. Pour ce qui est du lapsus, c'est la langue qui fourche ou la plume qui trahit notre intention : " Je dis le contraire de ce que je dois dire », autre chose apparaît, qui est ce que je ne veux pas savoir et que je me cache, ou ce qui contrevient aux convenances. L'acte manqué c'est pareil. Je me souviens d'un jour où je travaillais dans un service de psychiatrie ; le patron avait été muté et j'étais très proche de lui ; il disparaît de la scène, un autre vient prendre sa place et je ne l'aime pas du tout. Puis, il m'invite au restaurant pour qu'on discute, on boit un coup, on est bien copain, on s'est trouvé des points communs ; et, au moment de me lever, j'arrache la nappe et tout tombe ! C'est un acte manqué, acte manqué dont Freud nous dit que c'est un acte réussi, c'est-à-dire que mon intention inconsciente se manifeste.

Vous voyez que dans tous ces exemples, c'est dans des trous que l'inconscient apparaît et que le sujet se manifeste ; c'est ça la division subjective. Lacan dira une phrase très importante dans un texte des *Ecrits* qui est, je crois, « Le savoir et la vérité », il dit que bien avant que la psychanalyse n'existe, on savait que la vérité du sujet apparaissait dans les trous du savoir. C'est-à-dire que le savoir médical – Charcot par exemple, dont je vous ai parlé déjà –, avait des idées sur l'origine des symptômes, mais que soudain il y avait un trou : là, pour cette patiente, on ne sait pas, on ne peut pas trouver la lésion, la tumeur, parce que sa paralysie est localisée à un endroit qui ne correspond à aucun trajet nerveux. La causalité est inconnue, non-identifiable : c'est un trou dans le savoir. Et c'est dans ce trou du savoir, nous dit Lacan, que se manifeste la vérité du sujet. Cette vérité du sujet, c'est le symptôme. Le symptôme – c'est-à-dire ce qui cloche, ce qui ne va pas comme le voudrait l'ordre du monde –, manifeste la vérité du sujet, en l'occurrence la vérité de la patiente hystérique dont Charcot ne savait que faire et, qu'éventuellement, on aurait pu analyser.

Il me vient à l'esprit une image de film. Une image d'acte manqué, c'est dans le film *L'aveu* : il s'agit de gens arrêtés en Tchécoslovaquie lors des procès staliniens des années 50. L'un des personnages n'a qu'une peur, c'est de ne pas arriver à être digne devant le juge pour pouvoir se défendre et prouver qu'il est un bon communiste – et pas du tout le traitre qu'on dit. Au moment où il se met à parler, son pantalon tombe et il est pris d'un fou rire incoercible. C'est un autre exemple d'acte manqué que le mien, celui dont je vous parlais tout à l'heure.

C'est donc par des trous que le sujet apparaît. Si vous vous en souvenez un peu, je vous ai déjà parlé la fois dernière ou la précédente, des signifiants maîtres. A la première séance, j'avais même parlé de la cure du petit Robert – patient de Rosine Lefort – qui, à un moment crucial d'une séance, arrive à être identifié au mot qu'il utilise. Eh bien voilà, ce que j'essaie de vous faire passer depuis tout à l'heure, Lacan le représente de temps en temps par des schémas. Alors, je le mets au tableau, vous pouvez l'oublier si vous n'allez pas plus loin dans votre lecture de Lacan mais, si vous voulez aller plus loin, c'est intéressant de passer par là, parce que vous avez sans doute entendu dire que Lacan de temps en temps essaye de trouver des formules d'allure mathématique ; il les appelle des « mathèmes », c'est-à-dire des petites subtilités mathématiques. Il essaye d'écrire des formules qui résument ce qu'il développe dans un Séminaire entier. Par exemple : le sujet est inconscient, il va le représenter comme ça :

$$\frac{S_1}{\$} \uparrow S_2$$

Le sujet reste toujours sous la barre. Il n'apparaît jamais dans la chaîne signifiante – représentée par **S_1** et **S_2**, les deux signifiants –, mais il apparaît dans la coupure de cette chaîne. Les trous dont j'ai parlé tout à l'heure, le moment où je m'évanouis, c'est un moment où la chaîne signifiante est coupée. Il y a trou.

La thèse de Lacan, qu'il soutient de son premier *Séminaire* jusqu'au *Séminaire* VI ou VII, c'est que le sujet est déterminé par le signifiant. Il a sa cause, il a son origine, dans l'Autre. Ça veut dire quoi ? Ça veut dire que le petit enfant dont je parlais tout à l'heure – à qui sa maman dit : "C'est toi mon petit chéri, c'est toi Hugo, regarde comme tu es beau" – s'identifie à ce signifiant-là, "Hugo le petit chouchou à maman", c'est un signifiant maître. Il peut s'identifier à un autre signifiant maître : "Le petit salopard qui pourrit ma vie" ; le signifiant maître c'est comme ça. Le signifiant maître, c'est ce qui nous représente au niveau du signifiant, pour un autre signifiant. Vous voyez là que le signifiant maître, S_1, est au-dessus de la barre. Vous vous souvenez de l'algorithme du signe linguistique, que je vous ai proposé au début de ce séminaire, inspiré de Saussure, articulant le signifiant et le signifié ? Eh bien, le signifiant maître a pour signifié le sujet ; il représente le sujet auprès d'un autre signifiant – maman ou l'Autre au sens très vaste. Ce petit schéma nous permet un peu de comprendre – là je dis les choses un peu vite, mais c'est parce que vous y reviendrez plus tard – pourquoi Lacan dira que « l'inconscient, c'est le discours de l'Autre »[41], ou que le désir, c'est le désir de l'Autre : **d = d(A)**.

L'Autre c'est ça ; l'Autre est à cette place. L'idée de Lacan c'est que le sujet apparaît au moment où il disparaît, dans son évanouissement, quand l'inconscient se constitue. Ce moment, c'est la constitution de l'inconscient. Le sujet de l'inconscient se forme aussitôt que je suis représenté dans une chaîne signifiante dont je suis absent. Et ce qui me détermine, ce qui me cause, c'est cet ensemble-là, c'est le grand Autre.
Mon inconscient c'est le discours de l'Autre, ça veut dire quoi ? Ça veut dire que tout ce que j'ai dans l'arrière de ma besace, pour reprendre l'image de tout à l'heure, c'est ce que l'Autre – mes parents par exemple – y a déposé.
Et dire que c'est le désir de l'Autre, ça veut dire quoi ? C'est dire que ce qui m'a déterminé, dans mon être, c'est le désir qu'on a eu pour moi à mon insu – ***Inc* = discours(A)** –, "à l'insu de mon plein gré", avant même que je ne naisse. Et là je mets le mot être, mais vous savez sans doute que Lacan dira qu'il n'y a pas beaucoup d'être, qu'en réalité c'est un « manque à être », terme qu'il décalque de Jean-Paul Sartre ; le « manque d'être » devient le « manque à être », c'est ça la division, c'est que je ne suis jamais ce que je voudrais être. Ce que je voudrais être, c'est mon Idéal du moi, soit quelque chose que je n'atteins pas.

-6-

Eh bien, au point où nous en sommes, si vous lisez l'*Ecrit* qui s'appelle donc « Subversion du sujet … », vous verrez que Lacan y dit quelque chose de très précieux. Lacan n'est pas dupe de ce qu'il dit ; vous comprenez que vous ne pouvez pas dire que ce qui nous touche ici, ce qu'il y a de plus important en nous, se réduit à quelque chose d'inconscient qui n'a pas de corps et qui est absent du champ de la parole. On a bien l'idée que nous avons un corps et que nos symptômes impliquent notre corps. Si par exemple, chaque fois que je dois parler, l'angoisse fait que je dis : "La voix me manque", c'est parce

[41] Lacan J., « Le Séminaire sur « La lettre volée » », *Ecrits*, *op. cit.*, p. 16.

que j'ai un corps. Et mon symptôme traduit quoi ? Vous pouvez dire : ce sujet se révèle par ce symptôme ; mais ce symptôme implique quoi ? Il implique une pulsion, qui est la voix ; il implique le rapport à l'objet voix et à cette force absolument irréfragable qui demande à être satisfaite impérieusement. C'est ce que Lacan appelle la « pulsion invocante », ce qui pousse à parler. Dès ce texte, qui date de 1957 et qui n'est publié qu'en 1960, « Subversion du sujet et dialectique du désir… », Lacan dit que le sujet a pour étoffe, ou pour doublure, son objet[42].

$$vérité\ (\$) = \Sigma$$

Je ne veux pas aller beaucoup plus loin ce soir. Tout à l'heure, je vous ai dit que Lacan nous disait que la vérité du sujet c'était son symptôme. Le symptôme, ce n'est pas simplement cette instance-là ; dans le symptôme, quel qu'il soit, il y a du corps et il y a ce que Freud appelle la pulsion. Si je suis boulimique et que j'ai des fringales irrépressibles, ou que l'angoisse est telle que je ne peux rien avaler ; si je suis pris de diarrhées, ou de constipation opiniâtre, chaque fois que je suis soumis à une contrainte de l'Autre ; si ma voix se dérobe ou si elle change ; si j'ai des troubles visuels quand je dois voir quelque chose qui a de l'importance, ce sont les pulsions qui sont convoquées dans mon symptôme. A la fin de ce texte, difficile mais essentiel, « Subversion du sujet … », vous avez cette idée de Lacan qui est que, partout où le sujet se manifeste, il se manifeste en même temps que sa doublure ou son étoffe qui est son objet.

Ceux d'entre vous qui lisent Lacan depuis des années sont immergés là-dedans : ils savent que plus Lacan va développer sa recherche, plus il va donner place à ce que Freud appelait la pulsion. Il lui donnera un autre nom pour finir, il l'appellera la « jouissance ». De plus en plus, c'est ce qui va prendre de la place ; au point que la vision de la psychanalyse qu'il donne, vers la fin de son enseignement, est centrée non plus du tout sur le signifiant, mais sur les rapports de chacun de nous à sa jouissance.

- Une intervenante : […] J'ai pour habitude d'opposer sujet et objet ; là, ça n'a rien à voir ou ça a quelque chose à voir ?

A priori, ça a toujours à voir. C'est-à-dire que, dans la langue courante, le sujet et l'objet sont deux termes qui sont liés, par exemple dans la structure des phrases. Une phrase se définit par un verbe avec un sujet, des compléments, à commencer par le complément d'objet. Dans la philosophie classique, les termes de sujet et d'objet étaient très employés, en particulier au XIXème siècle, avant Freud.

En vous écoutant, je me rends compte que je n'ai pas évoqué un point important de l'article de Lacan « Subversion du sujet… ». Quand il dit subversion c'est précisément parce que, quand il utilise le terme de sujet, ce n'est pas dans les sens courants du terme. Et quels sont les sens courants du terme ? Les sens courants c'est, par exemple, que chez Hegel on parle beaucoup du sujet : c'est le sujet de la conscience, c'est l'agent de l'action, c'est celui qui avance sur la scène du monde et qui décide ; et c'est ce sujet-là qui, pour Hegel, par la dialectique, devrait arriver à se connaître totalement et à être transparent à lui-même. Or, Lacan nous dit que cette transparence et le savoir absolu visés par Hegel sont impossibles. Il n'y a pas de transparence. La vérité du sujet reste opaque.

[42] Lacan J., « Subversion du sujet et dialectique du désir dans l'inconscient freudien », *op. cit.*, p.818 : « Un trait commun à ces objets dans notre élaboration : ils n'ont pas d'image spéculaire, autrement dit d'altérité. C'est ce qui leur permet d'être l'« étoffe », ou pour mieux dire la doublure, sans en être pour autant l'envers, du sujet même qu'on prend pour le sujet de la conscience ».

L'autre sens courant que l'on donne à ce sujet, c'est un terme de droit. Dans le droit c'est l'agent, c'est l'acteur. Les experts psychiatres seront convoqués, dans certains procès, pour évaluer l'état de conscience d'un criminel au moment de son acte, la possession qu'il a ou non de ses moyens. Le sujet de l'inconscient, ce n'est pas ça. C'est effectivement cette espèce de chose évanescente, fuyante et presque insaisissable. Dire que l'objet accompagne le sujet comme son ombre, ça renvoie par exemple – je crois que j'en ai parlé – au jeu de la bobine, ce jeu du petit-fils de Freud qui faisait disparaître un objet. Et Freud commente que cet objet représente sa propre disparition – disparition de sa mère et la sienne – et sa propre réapparition. Dans cet exemple-là, le sujet, qui est le petit garçon, est identifié à cet objet. Vous pouvez dire que l'objet qui disparait et réapparaît, l'objet que l'on peut perdre et symboliser, l'objet cessible est la doublure de ce sujet-là.

Si l'on reprend rapidement les exemples que j'ai évoqués des *Cinq psychanalyses* de Freud, à chaque fois je vous ai dit que ce qui se manifeste c'est la division du sujet. Mais à chaque fois qu'elle se manifeste, c'est avec un objet, avec un objet pulsionnel. Par exemple l'objet anal, que l'on va trouver chez l'Homme aux loups et chez l'Homme aux rats. L'Homme aux loups a des diarrhées incoercibles lorsqu'il a une émotion sexuelle. L'homme aux rats, croisant la fille de Freud et se disant : "Tiens ! Ça serait un beau parti pour moi", pense, en rêve, qu'elle a du caca dans les yeux. C'est ça la logique de l'objet. Je ne fais que l'aborder aujourd'hui, car ça sera mon thème de la fois prochaine. Mais si vous voulez, dans les exemples qu'on vient d'évoquer, on voit que l'objet accompagne le sujet, que c'est – pourrait-on presque dire – la part la plus perceptible. Je tâtonne là, devant vous.

- Une intervenante : Mais du coup, l'objet qui accompagne le sujet, c'est toujours le même objet ou bien ça en passe par un autre ? Parce que là, on parle bien des objets pulsionnels de Lacan : voix, regard, phallus, objet oral, anal. Du coup, pour le sujet, ça passe toujours par le même objet ou bien ça peut passer par un objet différent ?

Vous anticipez, mais c'est très bien. La clinique analytique montre que les sujets ont des objets privilégiés. Par exemple, si vous voulez, quand Freud parle de la pulsion, il va dire que tel type de pathologie réfère à la prédominance d'un champ pulsionnel.

Par exemple, il va dire que ce qui domine dans l'hystérie, c'est l'objet oral. L'oralité est dominée par la demande que le sujet adresse à l'Autre : **D** → **A**. C'est pour ça qu'il appelle Bertha Pappenheim, Anna O. O comme l'objet oral.

Dans la névrose obsessionnelle, ce qui domine, c'est l'objet anal. Ça veut dire quoi ? Ça veut dire que quand Freud avance cette idée-là – je dis objet, je devrais dire pulsion, pulsion orale, pulsion anale –, quand Freud avance cette idée-là, il a l'idée que ce qui domine le champ symptomatique d'un sujet hystérique, c'est son oralité ; et que ce qui domine le champ clinique d'un sujet obsessionnel, c'est son analité. Il développe ça, en montrant par exemple comment les sujets de tendance obsessionnelle ont un caractère qu'il appelle le caractère anal. Ici, ce qui est majeur, c'est le rapport du sujet à la demande qui lui vient de l'Autre, et qui a pour lui valeur de contrainte, d'exigence : **D** ← **A**.

Il le fait à la suite de l'un de ses élèves, qui s'appelle Karl Abraham. Alors, comme vous venez de le dire très justement, chez Freud, il semblerait au départ que les deux objets principaux soient ces deux-là. Quand Lacan va reprendre la théorie des pulsions, il va ajouter d'autres objets, dont on voit qu'ils sont quand même d'une nature très différente : la voix, le regard, qui sont des objets pris dans la dynamique

du désir, mais pas directement dans le cycle de la demande ; et puis il va emprunter aussi à Freud le phallus. A un certain moment, il ajoutera l'objet « rien ». Et donc, on peut dire que dans les pathologies manifestes, un objet domine.

En même temps, quand un individu fait une cure analytique, il va manifester toutes les formes de l'objet. Lacan – on y reviendra la fois prochaine –, a l'idée que tous ces objets sont substituables les uns aux autres ; qu'en réalité l'analysant parle des « cinq formes de l'objet petit a » : c'est le même objet qui se décline sous des formes différentes. Et dans une cure, il y a des moments où vous développez des thématiques orales, ou des thématiques anales, ou bien c'est l'objet voix, ou bien c'est l'objet regard qui va venir au premier plan, ou bien vous allez les trouver couplés par deux : le regard et l'objet anal ; l'oral et la voix.

- Une intervenante : il y a la demande, mais il y a le désir aussi.

Oui : la demande c'est ce par quoi le désir s'exprime. Un désir si vous voulez, en soi, c'est un peu abstrait. C'est une potentialité, et le mot freudien de *Wunsch*, qui signifie en premier « souhait », et pas désir, a ce caractère virtuel de l'intention pure. Le désir, ça passe par une demande : "Je te demande de me nourrir ; je te demande de t'occuper de moi ; je te demande de m'aimer". Ou "Tu me demandes trop, tu exiges de moi…". C'est une demande qui est adressée, qui connecte le sujet à l'Autre et qui peut avoir la forme de l'oralité directe, c'est-à-dire de la compulsion. Et Lacan dira que la demande anale, c'est la demande qui vient de l'Autre. Dans les deux cas, vous voyez que vous pouvez dire demande de l'Autre. Quand vous dites en français "demande de l'autre", ça peut vouloir dire que vous demandez de l'Autre : "Je te demande quelque chose qui vienne de toi", c'est l'oralité, c'est la demande adressée à l'Autre. Ou bien ça peut être que vous demandez, que vous subissez, la demande de l'Autre qui vous dit : "Tu ne fais pas caca à telle heure", ou bien "Tu dois être méticuleux, scrupuleux, raisonnable", et là c'est la logique de l'éducation.

- Ariane Fournier : j'avais retenu que la division subjective c'était une marque différentielle pour justement orienter le diagnostic de structure. Là, du coup, je suis un peu…

Quand Lacan a créé la Section clinique de Paris, c'est une question qui lui a été posée et il répond que le sujet psychotique est divisé aussi, que les petites lettres qu'il utilise, S barré, α, etc., sont d'un usage trans-structurel. Je n'ai pas voulu m'engager là-dedans, mais nous devrons y revenir.

…/…Je vous ai dit par exemple que, dans son premier *Séminaire*, Lacan dit que c'est un programme de recherche qui commence. Il définit ce qu'est la psychanalyse, il dit : c'est la subjectivation du sujet, dans sa singularité. Et donc, si vous voulez, quand vous avez une pratique analytique, vous recevez des personnes, vous faites accueil de leur subjectivité. La question du diagnostic, qu'on appelle rapidement diagnostic de structure – ce qui n'est pas un terme chez Lacan, je ne crois pas –, on le fait dans les entretiens préliminaires ; c'est-à-dire qu'on a besoin de savoir à quoi on a affaire et s'il y a un risque qu'on fasse décompenser le sujet ou pas. Vous vous demandez donc si ça ne serait pas potentiellement un psychotique, plutôt que de savoir s'il est déjà psychotique. Et une fois que vous vous lancez dans l'analyse, ces catégories-là ne sont plus opérantes puisque vous vous intéressez à la singularité ; la singularité c'est lui, et ça ne rentre pas dans une catégorie, ça ne rentre pas dans une classe, c'est la singularité. C'est pour ça que Lacan martèle à partir d'un certain moment que le désir du psychanalyste c'est la différence absolue. C'est ce qui fait que M. Machin ce n'est pas M. Truc, ce n'est

pas Mme Chose... C'est la singularité. Et la singularité, donc, ne rentre pas dans des classes. Elle relève du nom propre, de l'étant singulier, elle relève du démonstratif, comme quand vous dites : c'est ça.

Quand vous lisez l'œuvre de Lacan se déroulant, il va parler du "cas" de Joyce, par exemple. On comprend bien, il s'agit de voir comment ce sujet, qui aurait pu être beaucoup plus fou encore que ce qu'il n'a été – il y a quand même de ça –, est arrivé par son œuvre à tenir. Mais ce qu'on dit de Joyce n'est pas extrapolable à son voisin de palier, Samuel Beckett, ou à quelqu'un d'autre. Et donc, c'est cette singularité. Ariane nous a aiguillés là-dessus tout à l'heure, parce qu'effectivement on peut très bien dire que le sujet névrosé est divisé et que le sujet psychotique – puisqu'on parle de sujet dans la psychose – n'est pas divisé. Mais alors il est quoi ? Il est quand même produit par le signifiant ; et la production par le signifiant, c'est quelque chose qui vous frappe, qui s'imprime. Vous direz qu'il n'est pas divisé parce qu'il a une certitude, par exemple. Le sujet névrosé n'a pas de certitude, il est dans le doute s'il est obsessionnel, il est dans l'inhibition et la difficulté d'être s'il est hystérique. Donc, dans ce sens, on peut dire qu'il y a division du côté de la névrose et qu'il n'y en a pas du côté de la psychose.

Mais on a quand même l'idée que la psychanalyse est une logique dé-ségrégative, on n'est pas là pour faire entrer des gens dans des classes. Qu'on le fasse quand on est à l'hôpital, ça, c'est autre chose. Vous êtes psychiatre à l'hôpital, vous n'êtes pas psychanalyste à l'hôpital ; vous vous servez de vos outils psychanalytiques pour éclairer votre démarche psychiatrique, mais c'est une démarche psychiatrique. Vous faites une présentation de malade, vous utilisez la logique d'un entretien de psychanalyse, mais ça n'est pas un entretien de psychanalyse : vous n'êtes pas seul avec votre patient et il n'a pas fait de demande ; c'est le service qui l'a choisi, on le lui a proposé, il s'y est intéressé. Il faut savoir repérer un petit peu les choses, ce sont des questions éthiques, c'est pour ça que j'ai mis l'accent là-dessus. L'apport de Lacan dès le début, dans *Les écrits techniques de Freud*, c'est une démarche éthique. Et l'éthique de la psychanalyse, c'est le sujet dans sa singularité. Chaque sujet est un. Il n'est pas le membre d'une classe. On va peut-être arrêter là.

Division et clivage

(Note écrite dans l'après-coup de la séance et adressée aux participants)

« L'inconscient vient donc au jour dans le dire, alors que dans le dit,

la vérité du sujet se perd pour n'apparaître que sous le masque du sujet de l'énoncé

où elle n'a donc pas d'autre issue, pour se faire entendre, qu'à s'y mi-dire ».

Jacques Lacan, « Position de l'inconscient », *Ecrits*

J'ai mis l'accent, lors de la dernière séance, sur la division du sujet et la barre, S barré, par laquelle Lacan la représente : $. Une question est venue dans notre conversation sur le lien entre division subjective et névrose et, *a contrario*, sur ce qu'il en est dans la psychose. Ma réponse elle-même a été… divisée. D'une part, j'ai fait référence à une discussion entre Lacan et Jacques-Alain Miller, à l'occasion de l'ouverture de la Section clinique de Paris. À cette occasion en effet, Miller, demandant à Lacan si les termes de Sujet barré, S_1-S_2 et objet α, avaient leur usage dans la psychose, s'est vu répondre que oui, bien sûr, mais qu'il n'avait pas le temps de le démontrer sur le champ[43]. D'autre part, j'ai souligné que cette barre ayant rapport avec ce que Freud a appelé la castration, son usage dans la psychose posait nécessairement problème. La castration frappe tout le monde, mais certains pensent pouvoir s'en abstraire par ce que Freud appelle le rejet dans la psychose, et le démenti (ou déni) dans la perversion. Je souffre, comme certains, de ce qu'on appelle "l'esprit de l'escalier", c'est-à-dire que la réponse qu'il aurait fallu faire ne m'est venue qu'après coup. Lacan appelle ça « le temps de comprendre », et Freud parlait à ce propos de « perlaboration »[44] (*Durcharbeitung*).

Après-coup, donc, j'ai relu le texte de Freud que j'avais mentionné et qui s'intitule « Le clivage du moi dans le processus de défense »[45]. Ce court écrit de 1938 est en effet la référence de Lacan pour ce qu'il a appelé *division*.

Le mot allemand est *Spaltung*. *Spalt*, c'est la fente, et Lacan parle à plusieurs reprises de la « refente du sujet ». *Spaltung* se traduit de diverses façons, couramment par "scission", mais le terme de "clivage" est en effet celui qui est généralement admis dans ce que traite Freud. On peut dire intuitivement, en première intention, que le clivage est plus qu'une division. La division témoigne, avec les affects qui l'accompagnent, du décalage toujours là entre le sujet de l'énoncé (sujet de ce qui est dit, sujet grammatical de la phrase) et le sujet de l'énonciation (du dire, de l'inconscient). Il y a le personnage sur scène, son rôle ; et il y a « l'autre scène », celle de l'inconscient freudien. L'énoncé d'un côté et l'énonciation de l'autre ; le dit et le dire. Chaque fois que nous disons, peut-être hâtivement, que le sujet se manifeste, que nous enregistrons sa présence dans la faille du discours, c'est que celui qui nous parle témoigne de la présence de son désir, de l'objet de son désir, et de ce qu'il éprouve – qui peut être à l'opposé de son désir. Pas de désir sans défense. Telle jeune femme parle du dégoût qu'elle

[43] On trouve sur Internet le discours de Lacan à l'occasion de l'ouverture de la Section clinique de Paris et la discussion qui a suivi.
[44] Freud S., « Remémoration, répétition et perlaboration », 1914, *De la technique psychanalytique,* PUF.
[45] Freud S., « Le clivage du moi dans le processus de défense », *op. cit*.

éprouve, alors que son désir est concerné – ou celui qu'elle suscite – et que la pulsion (orale dans ce cas) est convoquée en arrière-plan pour elle. L'homme aux rats exprime son effroi au récit de torture complaisamment raconté par le "capitaine cruel", mais cet effroi est à la hauteur du trouble qui implique son fantasme inconscient, et qui suscite ce que Freud décèle comme signe d'une « jouissance ignorée de lui ».

La division suppose donc ce qu'il définit, dans « Le clivage du moi […] », comme conflit[46], tension entre la conscience et ce qui est refoulé. Dans ce texte, le clivage ne porte pas entre deux instances (ça et surmoi), mais affecte et déchire[47] une instance seule, ici le moi. C'est donc autre chose que le conflit intrapsychique. Il est de ce fait important de noter que si l'*Ichspaltung* inspire à Lacan sa division, les deux notions diffèrent. D'une part parce qu'il est question chez l'un du moi et chez l'autre du sujet – dont nous avons vu l'autre fois la profonde distinction –, mais aussi parce que division et clivage sont elles-mêmes deux notions différentes.

Pour Freud, dans « Le clivage du moi […] », deux affirmations contradictoires coexistent et s'ignorent l'une l'autre. Le fossé a lieu entre l'exigence pulsionnelle d'une part et la perception de la réalité de l'autre. L'exemple que prend Freud est à cet égard explicite, puisqu'il concerne la genèse du fétichisme. À l'origine du clivage du moi comme processus de défense se trouve, explicitement, « un traumatisme psychique »[48]. Freud parle « d'instante pression »[49] (*Bedrängnis*). Ce traumatisme concerne la perception – qui a bien lieu pour le sujet – de la différence sexuelle et de l'absence de pénis sur le corps de l'autre féminin. Vient la menace de castration par le père, promise au petit garçon en sanction de sa faute. Le clivage du moi va lui permettre de satisfaire l'exigence pulsionnelle de jouissance – sa satisfaction habituelle (masturbatoire) – tout en maintenant la réalité de ce qui a été perçu. En niant la réalité, le sujet peut se satisfaire et, en reconnaissant le danger, il produit un symptôme. Freud utilise à cette occasion une formule souvent reprise depuis : « seule la mort est pour rien »[50]. La façon dont ce petit sujet résout son conflit a, en effet, un prix lourd : une déchirure du moi, dont Freud dit qu'elle est inguérissable et toujours grandissante. Ce qui permet au sujet le maintien de ces deux exigences contradictoires et inconciliables en logique, c'est la croyance au fétiche, c'est-à-dire l'investissement libidinal d'un objet qui se substitue au pénis – féminin – qu'il n'y a pas. *Je sais bien, mais quand même* : telle est la formule couramment prêtée au fétichiste, conciliant deux croyances antagonistes.

Freud souligne la différence entre ce processus de défense et ce qui se passerait dans la psychose. C'est, dit-il, une faible différence, mais « qui n'est pas sans importance ». Il n'y a pas, en effet, hallucination d'un pénis féminin contredisant la réalité perçue. « Le petit garçon – dit Freud –, […] a procédé à un déplacement de valeur, transféré la signification du pénis à une autre partie du corps. […] Ce déplacement n'a concerné que le corps de la femme ; pour son propre pénis, rien n'a changé »[51] .

En ce sens, le clivage spécifie chez Freud la perversion et son mécanisme de défense à l'égard de la réalité de la castration : *Verleugnung* (démenti, désaveu ou déni), distinct du mécanisme à l'œuvre dans la névrose : *Verdrängung* (refoulement) et dans la psychose : *Verwerfung* (rejet, forclusion).

---

[46] *Ibid*., p. 284 : « C'est donc un conflit entre la revendication de la pulsion et l'objection faite par la réalité ».
[47] *Ibid*., p. 284 : « Le succès a été atteint au prix d'une déchirure dans le moi, déchirure qui ne guérira jamais plus, mais grandira avec le temps ».
[48] *Ibid*., p. 283.
[49] *Ibid*.
[50] *Ibid*., p. 284, « *Nur der Tod ist umsonst* » (NdT : locution proverbiale en allemand).
[51] *Ibid*., p. 286.

Dans un article fondamental où se trouve condensé tout ce que nous sommes en train de dire, « Position de l'inconscient », Lacan fait équivaloir l'*Ichspaltung* freudienne à ce qu'il appelle quant à lui l'opération de « séparation »[52]. C'est un point essentiel, qu'il me semble difficile de commenter ici.

Autre élément de réponse : si rien n'indique dans le graphe du désir – et dans l'ensemble des travaux de Lacan qui font état de l'écriture S barré, pour sujet de l'inconscient comme sujet divisé – que ces formules se rapportent à la névrose et ne valent que pour celle-ci, il est clair en relisant ses textes (*Ecrits* et *Séminaires*) où il en est question, que ce sont les cas freudiens de névrose qu'il commente et qui le conduisent à cette élaboration. Par ailleurs, ces graphes et mathèmes concernent, sinon exclusivement du moins en première intention, l'expérience de ce qu'on appelle la psychanalyse pure, qui est essentiellement une cure de sujets *supposés* névrosés.

[52] Lacan J., « Position de l'inconscient », *Ecrits*, Éditions du Seuil, 1966, page 842.

Cet obscur objet du désir

Le désir, désir et discours de l'Autre

Le signifiant représente le sujet, les mathèmes

Le signifiant maître, division du sujet

L'objet α, $ ◊ α, le fantasme

La pulsion, la jouissance

Je vais continuer sur mon élan de la fois précédente et reprendre le fil à partir du sujet. Je crois que l'autre jour j'avais dit que je traiterai aujourd'hui de l'objet ; je vais le faire, mais je vais le faire en partant du sujet que j'ai laissé en plan la fois dernière.

-1-

Pour introduire mon propos, j'ai extrait de mes notes une citation de Spinoza que j'aime beaucoup parce qu'il me semble qu'elle condense beaucoup de choses de nos questions. On dit souvent que Spinoza est le premier à avoir défini le désir comme étant l'essence de l'homme. C'est un petit peu plus compliqué parce que, quand on lit le texte en latin, on voit qu'il y a trois termes différents sous la plume de Spinoza, que l'on traduit tous trois par le mot désir. Il y a le mot "appétit", le mot "libido", et Spinoza évoque aussi celui de *desiderio* qui est l'étymologie du mot désir en français ; comme vous le savez sans doute, *desiderio* veut dire "je manque". Ce qui veut dire que dans le génie de la langue, ce que nous appelons le désir est clairement articulé avec le fait que quelque chose nous manque : c'est bien parce que ça nous manque que nous y aspirons. Cette phrase de Spinoza est la suivante : « Toute notre félicité et notre misère dépendent de la seule qualité de l'objet auquel nous sommes attachés par l'amour »[53]. C'est une phrase qui dit bien en quoi ce personnage très étonnant qu'est Spinoza – que vous connaissez sans doute, contemporain de Descartes, puisque ses premiers textes sont des commentaires de Descartes – a repéré quelque chose qui va faire toute la modernité : le désir comme essence de l'homme ; ce qu'il y a de plus important pour nous tient à un objet, à un objet dont dépend notre félicité comme notre misère.

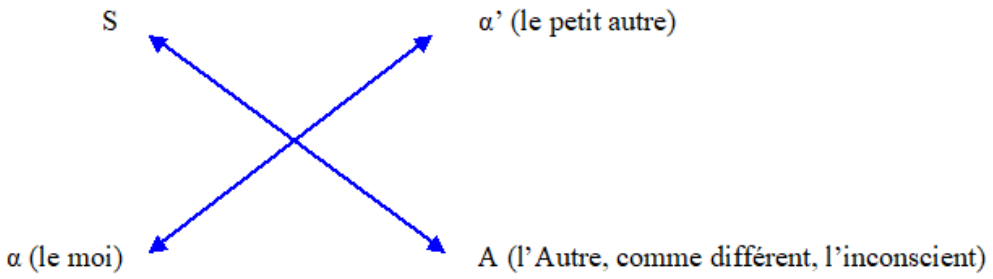
Pour commencer, j'ai marqué une fois de plus au tableau le petit dessin, $, ce petit signe par lequel Lacan représente le sujet : un S avec une barre. C'est de ce signe-là que je vais partir, parce que ce

[53] Spinoza B., *Traité de la Réforme de l'Entendement*.

signe illustre bien ce que Lacan a voulu promouvoir dans le champ de la psychanalyse, dès son premier *Séminaire*. Ce sujet dont il dit, je vous le rappelle, qu'il le déduit de sa lecture de Freud, bien que nous sachions que le terme lui-même n'est pas présent chez Freud, sinon en filigrane, puisqu'il s'agit du sujet de l'inconscient.

Ce signe a deux composantes :

- La première c'est la lettre S. Au début de son enseignement, je crois qu'on l'a déjà évoqué, c'est par la lettre S que Lacan écrit le sujet, il écrit : S. C'est dire qu'il désigne le sujet par son initiale, par exemple dans son schéma £ (£ comme Lacan), où il croise deux axes, deux axes dont il dit qu'ils structurent le fonctionnement psychique de l'homme, deux axes qu'il appelle à l'époque, l'axe imaginaire et l'axe symbolique.



À l'époque où il fait ce schéma, Lacan écrit simplement la lettre S. Vous avez donc d'une part l'axe imaginaire α ↔ α' qui met en tension, qui confronte, une petite lettre α – qui à l'époque représente le moi – et une autre petite lettre qui est α', qui représente le semblable du moi, son alter ego : l'autre en tant qu'il est le même que moi. Vous vous souvenez, je l'ai déjà évoqué, que l'importance de cet axe, c'est qu'au début de son enseignement, Lacan considère que c'est dans ce registre-là que se développent les relations du sujet psychotique à autrui. D'autre part, le deuxième axe S ↔ A, qu'il appelle l'axe symbolique, vient couper l'axe imaginaire ; d'un côté, il écrit la lettre A, dont vous savez que pour lui ça signifie l'Autre comme vraiment différent ; quand il écrit A sur ce graphe-là, ça veut dire aussi l'inconscient. C'est l'inconscient comme Autre ou l'Autre comme inconscient. Faisant face à ce A, il écrit le S du sujet. Ainsi, sur ce schéma, Lacan nous dit que le sujet a un lien direct à l'inconscient – ce qu'il appellera donc le sujet de l'inconscient – et que le sujet est un effet, un produit, un résultat ; il est causé, il est déterminé, par ce grand Autre, qui est l'Autre du langage.

Ce schéma de Lacan vise à illustrer le déchirement de l'homme ; son déchirement entre deux registres : le registre imaginaire, où le corps est particulièrement impliqué, et l'axe symbolique où domine le signifiant. Ce schéma montre bien – c'est ce que j'ai développé le mois dernier – que pour Lacan, à l'époque, ce qu'on appelle le sujet est déterminé par le signifiant. L'inconscient est sa source ; mais cet inconscient-là est fait de mots et de discours déposés en nous par l'Autre, dès avant notre naissance. Je crois que vous êtes familier avec cette idée que tout ce qu'on dit là n'est qu'une traduction par Lacan de choses qui sont contenues chez Freud. Puisque chez Freud, ce qui leste, ce qui fait le poids, la

densité de la personne humaine, ce sont des choses qui sont déposées en lui dès avant sa naissance ; c'est-à-dire dans le discours et le désir que les autres ont eu de lui.

Dans ce schéma se trouve figurée une phrase, que vous avez certainement tous entendue, et qui peut parfois paraître énigmatique : « L'inconscient est structuré comme un langage »[54]. Il a, comme le langage, une structure de chaîne. Là, le langage c'est le grand Autre. Une autre formule vient dire que « l'inconscient, c'est le discours de l'Autre »[55]. C'est dire que ce qui s'est déposé en nous, qui continue à faire poids dans notre existence, nous vient de ce discours des autres, de ce qu'ils ont dit de nous. Vous avez là, résumée par ce schéma, une idée qu'on a parfois du mal à entendre, qui est que *le désir, c'est le désir de l'Autre*. C'est ça que ça veut dire. Ça veut dire que notre désir – celui dont parlait Spinoza tout à l'heure –, notre désir est constitué à partir des messages que nous avons reçus de l'Autre, et précisément de ces messages concernant le désir.

Ceux d'entre vous qui sont cliniciens y sont confrontés tous les jours. Un sujet vous dira toujours que c'est le rapport que sa mère avait avec les hommes qui détermine sa propre relation aux hommes, parce que sa mère lui a dit "ils sont tous pareils… ne crois pas que…". Je me souviens de l'une de mes premières analysantes ; j'avais été un peu peiné pour elle car elle m'avait dit que sa mère lui disait toujours : "ils ne veulent que t'enviander". Il se trouve que ça n'avait pas eu pour cette femme de valeur traumatique, comme cela aurait été possible, pour d'autres qu'elle ; ça avait simplement constitué l'idée qu'elle se ferait tout le long de sa vie des hommes : ils veulent avoir un rapport charnel et, finalement, tout le reste n'est que le décorum qui permet qu'on vive en société. Cet énoncé dans sa crudité avait eu comme réponse de sa part un certain cynisme quant au rapport avec la jouissance sexuelle et son rapport aux partenaires, dont elle s'aménageait très bien. Ceci montre au passage que chaque sujet fait avec ce qui lui est dit, et se fait avec ça, mais que chacun s'en empare à sa manière. Un autre analysant se sera entendu dire que son père était un lâche et, toute sa vie, sera hanté par l'idée d'être lâche comme le père. C'est un peu un lieu commun des dames de dire que les hommes sont lâches, qu'ils manquent de courage – et c'est d'ailleurs sans doute vrai –, mais est-ce que je suis nécessairement lâche comme mon père ou est-ce que toute ma vie doit tendre à échapper à ce destin ?

Voilà deux petits exemples, tout à fait banals, de ce que peut être le poids du discours de l'Autre. Il faut quand même noter, comme une pierre d'attente, c'est-à-dire quelque chose sur quoi on reviendra et qui prendra sens peut-être plus tard, que ce petit schéma de Lacan, le schéma £, n'est qu'une trace temporaire de son élaboration. D'ailleurs, je lisais tout à l'heure dans un texte de Jacques-Alain Miller que je travaillais, que Lacan n'a jamais voulu dans ses cours et ses *Séminaires* que l'on reprenne ses schémas. Il avait l'idée que c'était quelque chose qu'il mettait au tableau et qui n'avait pas vocation nécessairement à être isolé, à prendre du poids ; et chaque fois qu'il écrivait une formule, quand il mettait l'une de ces formules au tableau, il disait toujours que ça n'avait de sens que parce qu'on les commentait. Ce n'est pas comme un théorème que vous avez appris à l'école, un théorème mathématique dont vous pouvez dire : la formule est là, elle fonctionne toujours. Les mathèmes de Lacan n'ont pas d'autre valeur que d'écrire, en résumé, un raisonnement un peu long et à fixer quelque

---

[54] Lacan dit cela de façon différente à plusieurs reprises, par exemple :
Lacan J., *Les structures freudiennes des psychoses*, le 16 novembre 1955, (inédit) : « Nous traduisons Freud et nous disons : cet inconscient c'est un langage ».
Lacan J., *Le Séminaire*, Livre XX, *Encore* : « Mon dire que l'inconscient est structuré comme un langage n'est pas du champ de la linguistique », p. 20.
[55] Lacan J., « Le séminaire sur « la Lettre volée » », *Ecrits*, Paris, Seuil, p.16.

chose pour notre attention. Donc ce schéma ne va être qu'une étape de toute une progression et, en particulier, du fait que très vite il écrira le sujet comme je l'ai marqué tout à l'heure : $. Je rappellerai, puisque je l'ai déjà dit l'autre jour, pourquoi. Ce que vous notez tout de suite, et ça je le dis peut-être pour ceux qui sont les plus avancés dans la lecture de Lacan, c'est que vous voyez sur ce schéma : axe imaginaire et axe symbolique, qu'est-ce qui manque ?

- La salle : Le réel.

-2-

Voilà, *le réel* « manque ». Ce qui veut dire qu'à cette première étape, dans la conception de Lacan, vous avez le symbolique, vous avez l'imaginaire, mais le réel qui va être si important dans son œuvre et qui est si important pour nous, le réel est absent. Je reviens au schéma et à cette petite écriture, $: il y a le S, et il y a la barre. Je n'ai pas relu la transcription de la séance précédente, mais je ne me souviens plus très bien jusqu'à quel point j'ai développé ce que représente cette barre.

La première chose que ça veut dire, cette barre, c'est que si le sujet est un effet du signifiant, si pour Lacan dans les années 50-60, il y a du sujet parce qu'il y a du signifiant, le sujet n'*est* pas un signifiant. On peut même dire que le sujet, c'est le signifiant qui manque. Pourquoi je dis ça ? Là encore je fais appel à ceux d'entre vous qui ont une clinique, c'est le signifiant qui manque parce que chacun de nous, quand il veut essayer de saisir ce qu'il est comme sujet, ne trouve pas ; on ne trouve que des signifiants, des signifiants dont Lacan dit qu'ils *représentent* le sujet, mais qui ne sont pas le sujet : mon patronyme, mon prénom, ma fonction sociale, mes pseudonymes si j'en ai, les petits noms qu'on peut me donner dans mon existence : c'est un essaim de termes qui me représentent auprès de l'Autre, mais ce n'*est* pas moi. En tout cas, ce n'est pas le sujet que je suis. Lacan ira jusqu'à dire que Napoléon lui-même n'est pas Napoléon, mais qu'il est représenté par le signifiant Napoléon ; il n'y a vraiment qu'à Sainte-Hélène – quand il devient fou – qu'il s'identifie vraiment à lui-même et qu'il croit qu'il est Napoléon. Parce que quand on croit qu'on est le signifiant qui nous représente, c'est une forme de folie. L'exemple que je prends souvent, c'est celui des pères qui croient être *le père* et qui, dans la clinique, sont toujours des paranoïaques particulièrement écrasants et dévastateurs. Être père, c'est une fonction ; on n'y arrive pas plus qu'à être femme, ou à être tout ce que les gens voudraient que nous soyons. On court après, on tente de, on assume cette tâche. On est père pour les gens qui nous appellent "papa" et qui ne cessent de se plaindre du père que l'on est ; on n'est pas le père qu'ils attendraient, qu'ils désireraient, qu'il faudrait, le père qui mériterait son nom…

Alors, que le sujet ne soit pas un signifiant, c'est tout de suite marqué par ce petit mathème que je vous ai déjà écrit :

$\frac{S_1}{\$}$ C'est une métaphore, c'est-à-dire qu'il y a un signifiant – le signifiant 1, S_1, que Lacan appelle le signifiant maître –, qui vient au-dessus de la barre se substituer, représenter le sujet qui, lui, est *out*, en-dessous, supposé : il est dans l'inconscient.

J'ai utilisé le mot mathème. Chaque fois que vous entendez des lacaniens qui parlent, ce terme de mathème revient. C'est un mot qui vient du grec *mathema* ; *μαθών* c'est apprendre. Et un mathème, c'est une formule pour apprendre ; c'est la racine de la mathématique. C'est une tentative de comprendre les choses et d'apprendre le monde. C'est la devise – je vous égare peut-être un peu – du philosophe Pindare : *Γένοι' οἷος ἐσσὶ μαθών*, « Deviens ce que tu es, en l'apprenant »[56]. Cette formule a été reprise par Nietzsche, qui en a fait, en l'abrégeant, sa devise personnelle : « Deviens ce que tu es »[57]. On peut dire que la psychanalyse est un travail pour devenir ce que l'on est.

Ce qu'on appelle les mathèmes chez Lacan, ce sont de petites formules qui ont une allure mathématique ; mais il ne faut pas prendre ça trop au sérieux. N'allez pas vous dire que c'est de l'algèbre, que c'est de la science. Ce n'est pas de la science, car la psychanalyse n'est pas une science. Beaucoup je le regrette ; mais en tout cas c'est un fait et c'est la conclusion de Lacan à la fin de sa vie. Mathème consonne avec *mythème*. À l'époque où Lacan commence son enseignement, je vous en ai déjà parlé, il flirte beaucoup avec la pensée de Claude Lévi-Strauss qui essaye de dégager des mythèmes, c'est-à-dire des petites unités constituantes des mythes, des petites particules élémentaires des grands mythes fondateurs de l'histoire. On trouve dans la philosophie un autre terme qui ressemble : le *pathème*, c'est-à-dire ce qui a trait au pathétique, à la passion, à la souffrance.

Voici donc un petit mathème de Lacan. Eh bien, j'ai tout de suite marqué en dessous un autre mathème, qui est beaucoup plus compliqué et que certains d'entre vous connaissent déjà, que d'autres découvriront un jour s'ils en ont envie. Il est écrit par Lacan en 1969, au lendemain des événements de 68, à un moment où la société a vacillé sur ses fondements et où les gens qui suivaient Lacan dans son Séminaire attendaient que le psychanalyste qu'il était s'intéresse aux événements politiques, s'interroge sur ces événements, voire apporte des réponses. Et sa réponse n'est pas du tout de l'ordre d'un engagement politique ou d'une considération sur l'histoire ; elle est de réfléchir au lien social. Elle est de réfléchir à ce qui fait que l'homme est un animal politique ; c'est-à-dire qu'il vit en groupe ; sauf exception dans l'autisme ou dans des formes très particulières d'existence, on vit dans le commerce de nos contemporains.

-3-

C'est à ce moment-là, en 1969, au moment de ce *Séminaire* qui s'appelle *L'envers de la psychanalyse*, que Lacan écrit des formules que l'on appellera ses *quatre discours.* Il y en a un qu'il appelle : discours du maître ; il dit aussi *discours de l'inconscient*.

$$\frac{S_1}{\$} \rightarrow \frac{S_2}{a}$$

Dans ce schéma, vous voyez le sujet représenté par un signifiant maître auprès d'un autre signifiant. Lacan indiquera que l'effet de ce discours, l'effet de ce mécanisme, l'effet du fait qu'on a un inconscient, c'est que ça produit un objet α.

Vous voyez que j'y arrive, j'y arrive petit à petit ! J'y arrive par petites touches, à l'objet α. Quand le sujet se prend dans le discours, qu'il s'*aliène* à la chaîne signifiante, qu'il se met à parler – pensez au petit

[56] Pindare., *Pythiques II*, vers 72.
[57] Nietzsche, F., « Pourquoi je suis si sagace », *Ecce homo*, 1888.

bébé que vous avez connu – il se prend dans le lien social. Et ça a un effet, qui est l'apparition de ce que Lacan appelle l'objet α. Cet objet est le produit de la mise en place de ce discours de l'inconscient.

On avance à petits pas, mais vous le voyez, là, apparaître. Le signifiant maître représente le sujet, c'est à prendre vraiment au sens premier de "représenter", comme quand vous dites : ce représentant de commerce représente la maison Dior, ou les saucissons Cochonou. C'est le représentant de Cochonou. Le signifiant maître représente le sujet exactement comme vous avez la carte des saucissons Cochonou, ou exactement comme votre député vous représente. En ce moment, il faut remarquer que la représentation, c'est un sujet qui fait problème.

- François de Maigret : Le député représente la nation.

En effet : les députés représentent la nation et, représentant la nation, ils représentent le peuple souverain, qu'ils ne sont pas. C'est-à-dire que contrairement à la constitution orale de l'Angleterre, en France, le parlement n'est pas l'organe souverain, l'organe souverain, c'est le peuple ; on dit « le peuple souverain ». Mais on a décrété, à tort ou à raison, qu'on ne pouvait pas réunir les quelques dizaines de millions de citoyens qu'il y avait en 1789, et les soixante et quelques millions que nous sommes aujourd'hui, donc il fallait des représentants. Aujourd'hui, il y a des gens qui disent : "ils ne nous représentent pas". C'est ça le problème ; c'est que le représentant, ce n'est pas vous, par définition, c'est quelqu'un à qui vous donnez mandat. À l'armée, on appelle ça un *lieutenant* : le capitaine n'est pas là, mais le lieutenant remplace le capitaine, il tient lieu. Le lieu-tenant, c'est celui qui tient lieu. Le représentant du sujet tient lieu de sujet, là où celui-ci n'est pas : dans le champ des signifiants, puisque le sujet n'est pas un signifiant.

Nous avons déjà parlé de ce signifiant maître, marqué S_1. Pourquoi est-ce qu'il est dit *maître* ? Il est dit maître en raison de sa fonction essentielle. Au départ, c'est n'importe quel signifiant : il est *quelconque*. Si vous appelez votre enfant *mon petit Bidou*, on va dire que c'est un de ses signifiants maîtres, *mon petit Bidou*. Qu'est-ce que ça représente : son petit bidon, son estomac, on ne sait pas, c'est pris au hasard, c'est quelconque. Mais ce signifiant est *élu*. Il prend une place élective. À partir du moment où l'autre vous désigne par ce signifiant, il prend une valeur qui le fait différer radicalement de tous les autres.

Je dis *élu*, je parle de *représentants*, évidemment j'ai en tête un petit truc. Au moment où on a vu arriver en politique l'actuel président de la République, on ne savait pas trop qui il était ; donc on cherchait un peu des éléments biographiques. On nous dit *Emmanuel* ; *Emmanuel,* c'est celui qui est aimé de Dieu. Quand vous donnez à votre enfant ce nom-là, ça peut-être une tradition familiale ; par exemple si vous êtes juif, ou si le grand-père porte ce nom, ou que vous êtes particulièrement attaché au Christ – qui est appelé l'Emmanuel par un de ses évangélistes –, mais ça indique quand même une position hors du commun. Ou bien vous prenez un prénom parce qu'il vous plaît, c'est très fréquent, parce qu'on a un grand-oncle qui portait celui-là, une star de télé qui s'appelle comme ça – c'est pour ça qu'il y a des Kevin, c'était le prénom le plus fréquent à un moment, des Jason et des Kevin, c'est en train de passer. Quand vous appelez votre enfant Emmanuel, il y a quand même l'idée qu'il y a une certaine élection de Dieu. Et puis on nous dit tout de suite qu'il était surtout choyé et entouré par sa grand-mère, qui l'appelait l'*élu*. C'est génial ! Freud revient souvent là-dessus : Freud dit que notre narcissisme, c'est-à-dire la confiance que nous avons en nous-mêmes, l'estime que nous avons de nous-mêmes, l'idée que nous nous faisons de nous, tient à ce qu'on nous a dit, à la place que nous avons eue dans le désir et le

discours de l'Autre. Il y a un très beau texte là-dessus, où c'est l'enfance de Goethe qui lui sert de prétexte et de démonstration de l'origine de notre narcissisme. Ce n'est pas pareil si on vous dit "fous l'camp, sale petite crotte, tu me déranges, va garder les cochons", ou si on vous dit "tu es l'élu" ; ça donne une certaine tonalité à votre narcissisme qui peut, éventuellement, vous soutenir pour accomplir votre destin.

Le signifiant par lequel vous êtes représenté devient du coup unique. C'est pour ça que c'est S_1, privilégié ; il fait "Un". Ça veut dire que quand vous vous présentez en disant : "Je suis Emmanuel", ou "Je suis l'élu", vous n'êtes pas dans la dissociation schizophrénique, ou dans cet état de déréliction qui fait que certaines personnes ne peuvent pas dire, ne peuvent pas se nommer, ne savent plus qui elles sont, ou tâtonnent, ou cherchent, ou disent : "Le nom de mon père, c'est ça, mais qu'est-ce que je suis moi-même ?".

Évidemment, pour Lacan, la forme la plus simple du signifiant maître, c'est le *nom propre*. C'est pour ça que j'ai pris l'exemple de Napoléon, qui n'était vraiment fou que quand il se prenait pour Napoléon. Signifiant maître : bien sûr, *maître* ce n'est pas n'importe quel mot. Lacan ne dit pas signifiant *élu*, il dit signifiant *maître*, et il faut l'entendre avec toute la puissance que l'on condense dans ce terme de maître. C'est ce qui fait que Lacan parlera du *discours du maître*, c'est-à-dire de celui qui ordonne. C'est le signifiant dans son ensemble, le signifiant absolu, celui qui marque le sujet. Et je dis qui marque, comme quand vous avez un troupeau de bétail – j'ai chez moi un fer qui servait à l'un de mes arrière-grands-pères pour marquer son bétail, il y a ses initiales, on chauffait et on marquait le bétail au fer rouge. Eh bien, l'idée de Lacan, c'est qu'on a été marqué comme ça par le maître : dans la chair. Lacan souligne au passage que dans l'écriture hiéroglyphique égyptienne, le signe qui représente le maître c'est quoi ? C'est un fouet. On représente le maître par un fouet. Dans notre tradition, le roi c'est le sceptre, c'est-à-dire quelque chose qui marque le Un, en même temps que la puissance et l'autorité. C'est un classique des royautés, un peu partout dans le monde, qu'un bâton, une verge, un fouet, un outil de ce genre, même si ce n'est pas une épée magnifique – d'ailleurs je crois avoir vu que l'empereur du Japon, qui vient d'abdiquer, c'est un sabre de cuivre, donc sans doute un sabre qui ne devait pas servir à se battre, j'imagine. Je ne suis pas allé voir. Disons que c'est plus *symbolique* qu'autre chose.

- Une intervenante : Et pour les immortels ? Ceux de l'Académie…

Ils ont une épée, oui. C'est sur le modèle des uniformes militaires. Il est très beau d'ailleurs ; il est ridicule, mais il est très beau. On raconte qu'un jour, dans un repas mondain, dans les années 50, se trouve dans un salon parisien un ensemble de gens ; une belle américaine – il faut qu'elle soit belle pour que ce soit intéressant – passe son temps à regarder les gens autour d'elle. Elle voit des messieurs en uniformes, d'autres en civil ; et puis il y a un monsieur qui a un uniforme avec des parements verts et un bicorne qu'il a posé à côté de lui ; ce monsieur, c'est Jean Cocteau. Elle se demande ce que c'est et, à la fin, elle va le voir et lui dit : "Maître, pouvez-vous me dire ce que c'est que votre uniforme ? C'est l'artillerie, la cavalerie ?" Il répond : "Non, c'est le génie !". Pourquoi est-ce qu'ils ont une épée, je ne sais pas. L'Académie française est créée par Louis XIII – je pense –, Richelieu, on vérifiera[58], je ne sais pas pourquoi l'épée, mais effectivement, c'est une marque de puissance. Vous

[58] L'Académie française, fondée en 1634, est officialisée en 1635 par le cardinal de Richelieu.

avez une épée, tout le monde n'avait pas le droit d'avoir une épée sous l'ancien régime : c'était réservé aux aristocrates, au moins aux chevaliers. C'est donc une marque de puissance et de distinction.

Pour Lacan, le Lacan des années 50-60, le symbolique fouette le corps du sujet et le marque dans sa chair en prenant prise sur lui ; c'est une sujétion, une emprise, une *contrainte par corps*. Et ça, c'est d'autant plus important à comprendre que, bien évidemment, c'est ce qui fait défaut dans certaines pathologies. Dans la schizophrénie par exemple, où on va voir des sujets qui nous frappent par la dissociation de leur fonctionnement, non seulement psychique mais aussi corporel : l'unité de leur organisme ne leur apparait pas, il leur manque quelque chose qui fait ce Un du signifiant maître. Il y a alors pulvérulence du discours et morcellement du corps. Ce Un manque, qui permet de localiser la jouissance dans le corps.

La langue de l'Autre laisse sur la chair vivante des marques indélébiles qui feront trace tout au long de la vie, ce qui se répète en termes de jouissance. Si vous entendez des personnes raconter leurs analyses menées jusqu'au bout, vous verrez comment cette idée est importante : les traces laissées sur le corps par la langue maternelle. Et je dis *la langue maternelle*, comme tout à l'heure j'ai dit l'Autre, l'Autre du langage : à la fin de sa vie, Lacan, qui a pris beaucoup de distance avec ce que je suis en train de vous raconter, dira que finalement, le langage n'est qu'une élucubration de savoir ; c'est-à-dire que ce sont les linguistes qui ont inventé qu'il y avait un langage. En réalité, il y a *lalangue ;* vous savez qu'il l'écrit en seul mot, « lalangue » tout attaché, qui est la langue maternelle et qui est la langue des premiers mots du bébé ; et il dit que c'est ça, finalement, qui compte.

(*Fin des questions de la salle*)

Je suis toujours sur la barre du sujet, si on peut dire, cette barre qui figure la *division* irréductible du sujet. Il y a quelques jours, je vous ai envoyé par mail une note, dans laquelle je dis que j'ai *l'esprit d'escalier*. L'esprit d'escalier, je ne sais plus si c'est Voltaire ou quelqu'un d'autre qui utilise cette image. Je crois que c'est Voltaire. Il était dans un salon et un aristocrate lui dit une vacherie énorme, un truc humiliant ; il s'en va, quitte le salon et dans l'escalier lui vient la réplique qu'il aurait dû avoir. Souvent dans votre vie, peut-être pas pour vous mais moi c'est comme ça, c'est après-coup que je me dis : "mais mon Dieu, j'aurais dû dire ça !". Comme il m'est venu quelques idées, je vous ai envoyé des pistes sur la division du sujet et la différence entre la névrose, la psychose et la perversion. La division, c'est finalement la forme élargie de ce qu'on appelle la castration, du fait que *tout n'est pas possible*. Et ça, je peux bien le rejeter. Si j'ai un délire mégalomaniaque, si je me prends pour Napoléon, je peux bien rejeter l'idée que tout n'est pas possible ; je peux dire que tout est possible, comme le disait à peu près Napoléon, d'ailleurs : « Impossible n'est pas français ». Mais, même si je le rejette, il n'empêche que tout n'est pas possible. Il y a de l'*impossible*, il y a des limites. Je ne peux pas décréter que je vais être immortel – on peut toujours essayer d'être académicien, mais en tout cas on ne sera jamais immortel au sens d'échapper à la mort : ça existe de toute façon, même si je ne le désire pas.

Tout être parlant est un sujet en puissance, même l'autiste. Donc ce signe, S barré, vaut pour tous, quelle que soit ce qu'on appelle sa structure ; pour tout être parlant, vivant et incarné, et je vous renvoie à ma note. Je vous ai envoyé aussi, il y a quelque temps, un petit mot de François de Maigret qui, à propos de la division, disait : c'est la division entre le sujet de l'énoncé et le sujet de l'énonciation. Ça, c'est une notion très importante, elle est strictement linguistique. Elle n'est pas psychanalytique. L'énoncé, vous comprenez ce que c'est, c'est le contenu de la parole, le message. Je vous dis "j'ai

soif", le *j* apostrophe dans ma phrase, c'est le sujet de l'énoncé. Mais qui parle ? Qui parle quand je dis ça ? Pourquoi je parle ? Qu'est-ce qui me meut au fond ? Et pourquoi est-ce que je vous fais état de ma soif, qu'est-ce que je veux vous communiquer ? Qu'est-ce que j'exprime de moi-même et en quoi y suis-je engagé ? Il y a là tout un registre qui renvoie à ce qu'on appelle le *sujet de l'énonciation*, qui n'est donc pas ce qui est dit, le sujet de ce qui est dit, mais qui est le sujet qui dit, c'est-à-dire le sujet du dire. Pour le faire vite, l'énoncé se distingue de l'énonciation comme le *dit* se distingue du *dire*.

Je vais prendre un petit exemple dont je ne sais plus d'où je le tire – si c'est important pour vous, j'irai chercher –, je ne sais plus chez quel auteur épistémologue j'avais trouvé ça, un exemple linguistique. L'exemple est le suivant ; soit un énoncé, une phrase : *Ego nominor Leo*, c'est en latin. Si vous êtes en train de suivre un cours de latin et qu'on vous demande de traduire, vous traduisez que cette formule étrange veut dire : « je m'appelle lion ». Mais enfin, jusqu'à plus ample informé, les lions ne parlent pas. Et donc il n'y a aucun lion qui va vous dire : je m'appelle lion. L'épistémologue dit donc : dans cette phrase, le sujet de l'énoncé c'est *ego, qui représente Leo,* le lion ; mais le sujet de l'énonciation… c'est le grammairien ! C'est le grammairien qui explique – je ne vais pas vous faire un cours de latin dans lequel je m'empêtrerais, mais ce n'est pas la forme normale du latin ce *nominor*, mais il y a une règle de grammaire qui dit que c'est comme ça que ça doit se formuler. Donc celui qui parle, le sujet de l'énonciation, c'est un grammairien, ou même on peut dire que c'est la grammaire, que le sujet de l'énonciation, c'est la grammaire : *Ego nominor Leo* veut dire : « *Je* suis une règle de grammaire ».

Il faut que j'avance : mais de quoi ce sujet est-il le sujet ? On a une réponse que je vous ai donnée déjà plusieurs fois : c'est le sujet de l'inconscient freudien. C'est une définition nécessaire, mais elle n'est pas suffisante. Elle est nécessaire car, déjà, ça veut dire que le sujet, ce n'est pas l'acteur qui est sur la scène du monde ; ce n'est pas mon moi, ce n'est pas ce que les latins appelaient *la persona*, ce n'est pas non plus l'agent de mes actions. Ni l'agent de mes intentions. Ma division est là. Je vous en donne une petite illustration, j'espère que je ne l'ai pas déjà donnée. C'était une enquête que j'avais lue il y a longtemps, à l'époque où je lisais le *Nouvel Obs*. C'était une enquête où on avait demandé à des tas de gens : que vous évoque tel mot ? Et le mot c'était par exemple le mot "jeune fille". Alors, 20 % des gens disaient, c'est la jeunesse, 10 % la puberté, 12 % la gaieté, la joie de vivre, la grâce, le charme, etc., les gens disaient toutes les associations libres possibles, sur le signifiant "jeune fille". Puis, le journal avait demandé à des personnalités de commenter ce sondage ; et j'avais été frappé par le commentaire d'un écrivain que j'aime bien, il est mort, il était un peu une canaille, un peu pervers, c'est Alain Robbe-Grillet. Il disait : « Les gens vous disent ça : "c'est la grâce", mais on voit passer dans leurs yeux le fantôme du viol et de la défloration ». Voilà ! Alain Robbe-Grillet, écrivain, un peu tordu mais génial, pointait que quand quelqu'un dit une banalité, on peut capter qu'il y a quelque chose en arrière-plan, une *arrière-pensée* comme on dit.

C'est ça l'inconscient : vos arrière-pensées. "Chère petite madame, bonjour !", mais il y a une arrière-pensée. La division est là. C'est une façon de pointer l'inconscient qui est l'Autre, avec un grand A, de chacun de nous. C'est ce que Lacan a appelé d'un mot qu'il a inventé, le mot *extime*. C'est un jeu de mots : on dit que quelque chose est intime ; lui il invente l'*extime*, pour dire qu'il y a quelque chose qui est en nous, qui est à la fois le plus intime, le plus personnel, le plus proche, mais qui nous est en même temps le plus étranger. Nous ne voulons pas nous reconnaitre dans ce petit bout de notre inconscient qui apparait derrière notre discours ; et c'est bien parce que nous ne voulons pas nous y reconnaitre que nous l'avons refoulé. Quelqu'un qui m'est très proche, alors qu'on discutait à table il y a

quelques mois, à l'époque du *#balancetonporc*, se penche vers d'autres personnes et elle dit : « Qu'est-ce que vous pensez de ce site-là, de ce terme qu'on entend… comment dit-on déjà ? "Touche pas à mon porc" ? ». Là, si vous voulez bien l'entendre, c'est son inconscient qui parle. Cette femme avoue entre les lignes qu'elle préfère préserver son porc, qui est aussi son « pote » ; la consigne bien-pensante et moralisatrice ne colle pas pour elle, parce qu'elle a de la tendresse pour son porc. Évidemment, ce message-là est censuré. C'est ça l'inconscient. Nous avons du mal, comme le dit Lacan, à le *signer,* c'est-à-dire à l'assumer, à le prendre sur nous. Et il porte toujours, ce fragment de discours censuré, sur le sexe et sur la mort, c'est-à-dire sur les points de jouissance opaque ; nous avons du mal à le prendre à notre compte, en première personne. Freud avait fait de tout ce registre de l'inconscient l'origine de l'inhibition, du symptôme et de l'angoisse, et de toutes les formations de l'inconscient : les lapsus, les rêves, les actes manqués ; on le chasse et on ne veut pas le signer, mais de temps en temps, il fait "Coucou ! Nous revoilou !". Il apparait et, quand il apparait, c'est un problème éthique que ça soulève, car selon Lacan : « De notre position de sujet, nous sommes toujours responsables »[59]. Si vous allez en justice et qu'on vous dit : "vous avez dit une saloperie à cette personne", évidemment vous avez intérêt à le nier, sauf si vous êtes kantien, auquel cas vous ne voulez pas mentir ; mais enfin bon, si vous êtes "normal", vous allez nier. Mais pour vous-même, il faut que vous sachiez que ce qui vous a échappé est plus votre vérité que ce que vous voulez montrer, qui est de l'ordre de la façade, des semblants.

-4-

Ce sujet qui est vide, qui est divisé, barré, lorsqu'il surgit, surgit toujours avec une part de jouissance. Une part de jouissance, c'est-à-dire quelque chose qui a trait au sexe ou à la mort. L'autre jour, à la fin de mon exposé, je vous ai dit que Lacan a été amené à dire – dans ce texte qui s'appelle « Subversion du sujet et dialectique du désir dans l'inconscient freudien » –, que le sujet a une doublure, une étoffe, qui est l'objet. L'objet est la doublure du sujet. À partir du moment où Lacan dit ça, il va accumuler une série de formules, de raisonnements, d'idées, où il essaye de montrer comment s'articulent le sujet et cet *obscur objet du désir*, qui est l'objet α. Je vous ai parlé l'autre fois du graphe du désir, je vous ai dit que ça paraissait dans le *Séminaire* V, le *Séminaire* VI et dans l'article « Subversion du sujet et dialectique du désir dans l'inconscient freudien ». Dans son graphe du désir, Lacan va écrire cette formule :

$ ◊ **α** (à prononcer : « S barré poinçon α »). Ben voilà ! On a notre sujet avec son objet.

Je vais commenter cette formule, dont Lacan nous dit alors que c'est celle du fantasme. Le graphe du désir est un tableau très compliqué dans lequel je me suis toujours perdu, j'ai des copains qui font ça haut la main ; moi je me trompe toujours et puis surtout ça ne m'a jamais aidé ; j'ai quelques idées sur comment on le monte, comment on le démonte, mais disons que je n'en ai pas un grand usage. Par contre, ce que je peux vous dire, c'est que dans ce graphe Lacan va écrire cette formule du fantasme, juste au-dessous du mot *jouissance*. Pour l'instant, je vous ai parlé du sujet et du signifiant ; là, apparait la jouissance. Elle apparait, cette jouissance, dans une formule qu'on appelle du fantasme. Alors pour ceux qui veulent aller voir, Lacan nomme le graphe du désir ainsi le 18 juin 1958, c'est dans le

[59] Lacan, J., « La science et la vérité », *Ecrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 858.

Séminaire V, page 469. Puis il le reprend quelques mois plus tard, en serrant les choses, dans le recueil des *Ecrits*, page 817. J'isole pour nous : $ ◊ α.

C'est la formule du fantasme, nous dit Lacan. C'est quoi le fantasme ? Les lecteurs de Freud sont familiers avec ce terme. Ils se souviennent que Freud a d'abord conçu la névrose comme le résultat d'une rencontre traumatique avec la chose sexuelle. Et puis, à un moment, il met en valeur un autre terme qui va prendre une place considérable dans son œuvre et qui est celui de fantasme. Le terme fait partie de la langue courante. En allemand c'est *die Phantasie.* Étymologiquement, ça a des liens avec fantôme ; ce sont en effet des choses qui nous hantent. Mais le fantasme auquel s'intéresse Freud, et auquel Lacan va revenir, c'est un fantasme unique. Chacun des deux a un peu l'illusion – en tout cas pendant un moment – que dans notre inconscient, il y a un fantasme qui a une valeur telle que Lacan l'appellera *le fantasme fondamental*. Freud le décrit de la façon suivante – il dit ça bien avant 1900, dans les lettres à Fliess –, je vous le rappelle : il dit que c'est une construction inconsciente faite par l'appareil psychique à partir de choses vues, par le truchement du regard, de choses entendues, par le biais de l'ouïe, de choses vécues et de perceptions diverses. Donc les perceptions sont un ensemble d'éléments sensoriels autres que scopiques ou auditifs ; mais aussi, ajoute-t-il, de choses transmises. Là, on retrouve l'idée selon laquelle on a reçu des choses des gens qui nous ont précédés, des choses transmises ; pour Freud, c'est notre préhistoire, c'est dans les générations qui nous précèdent, une ou deux générations au-dessus de nous, voire plus. L'idée de Freud c'est, qu'inconsciemment, nous avons bricolé avec ces éléments, comme un oiseau fait son nid avec les brindilles qu'il récolte ici et là, un petit ensemble qu'il appelle le fantasme ; à partir de ces choses éparses et fragmentaires, nous avons élaboré une fiction qui va avoir pour nous une valeur déterminante dans l'organisation de notre libido et dans nos rapports à autrui. Quand Lacan en parle, il se moque un peu de Freud – vous savez qu'il a toujours un peu ce côté ironique ; il dit que Freud a été intarissable sur la structure grammaticale du scénario fantasmatique qui implique le sujet de l'inconscient.

Ce scénario se résume en une phrase, en effet. Quand vous entendez *phrase*, ça veut dire signifiant, ça veut dire que la formule fantasmatique a une structure symbolique. Mais cette phrase décrit une situation, une action, une scène ; c'est comme une phrase dans le script d'un film, dans le scénario d'un film. Il y a une scène qu'on peut visualiser ; il y a donc aussi, vous l'entendez, une composante imaginaire. Et ce scénario a trait à une question sexuelle ; c'est-à-dire qu'elle traite du réel de la jouissance. Vous pouvez entendre, évidemment, que je suis en train de dire que le fantasme est en quelque sorte un nouage RSI. Le fantasme est un nouage entre Réel, Symbolique et Imaginaire : il y a les trois composantes qui y sont concernées.

J'en donne un exemple, on y reviendra après : c'est l'un des premiers fantasmes que Freud va développer et auquel il donne une valeur fondamentale. C'est le fantasme qui s'appelle « un enfant est battu » : « *Ein Kind wird geschlagen* »[60]. Voilà, c'est une phrase, c'est un énoncé. Cet énoncé a un sujet : un enfant. "Enfant" est le sujet d'un verbe passif. Ce qui manque, c'est évidemment l'agent : celui qui bat. Quand Freud écrit ce texte – je n'ai plus en tête la date, il a déjà une bonne expérience de la psychanalyse –, il nous dit que ce qui l'a frappé, c'est que ce fantasme-là est énoncé dans la cure par un nombre important de patients qu'il a eus : hommes ou femmes, névrosés, psychotiques ou pervers, avec pour ces différents sujets des valeurs différentes. Il ajoute que ces patients-là ont eu du mal à

[60] Freud S., *Un enfant est battu*, 1919, Petite biblio Payot Classiques.

l'avouer parce qu'un fantasme, à moins d'être pervers, on a du mal à l'avouer. La gêne vient en effet de ce qu'il a en lui de pervers, justement : il parle d'une jouissance trouble, déplacée. Mais ça a été avoué comme quelque chose qui avait pour ces sujets une valeur cruciale ; quelle valeur ? Eh bien : cette phrase leur était nécessaire pour *se faire jouir*. C'est dire que c'est essentiellement un fantasme masturbatoire, mais que des personnes peuvent l'avoir à l'esprit dans une relation sexuelle avec un partenaire, hétérosexuel ou homosexuel, comme condition nécessaire à leur jouissance.

Dans cet article extraordinaire, Freud décrit un fantasme trans-structurel et trans-genre. On sait après coup que l'un des sujets qui lui a énoncé ce fantasme – et ça l'a particulièrement titillé –, c'est sa fille Anna, dont vous savez qu'il a été l'analyste. Anna, qui était homosexuelle, a pu lui dire qu'effectivement c'était pour elle une condition de jouissance que de penser qu'un enfant est battu.

Et donc Freud, dans cet article, développe – développe quoi ? Ce que Lacan appelle ironiquement la structure grammaticale de ce scénario. Parce que « un enfant est battu », c'est la forme la plus élémentaire, mais le sujet va pouvoir dire au bout d'un moment : « l'enfant que je hais est battu par le père ». Comme Freud ne devait pas filer des roustes trop fréquemment à ses enfants, évidemment ça a dû le titiller particulièrement. Le sujet nous dit que ce qui l'excite sexuellement, c'est de penser à une scène dans laquelle l'enfant que je hais, c'est-à-dire mon frère, est battu, et pas par n'importe qui, par le père.

Je dis que le verbe est *passif*, ça veut dire quoi ? Ça veut dire que le sujet de cette phrase, le sujet de cet énoncé, est en réalité l'objet de l'action ; quand vous êtes battu, vous êtes l'objet de l'action de battre. Le sujet, non pas grammatical, mais en tant qu'agent, est à ce moment-là le père, qui est absent de l'énoncé initial. Et Freud dira – je vous la fais courte, vous le lirez, c'est un chef-d'œuvre – que dans le déploiement de la cure, ce scénario change. Il dit qu'une version reste inconsciente, c'est-à-dire que le sujet ne la verbalise pas, elle est seulement logiquement déduite ; c'est l'idée suivante : « je suis sexuellement possédé(e) par le père ». Pourquoi je vous raconte tout ça ? Eh bien, je vous raconte tout ça parce que les traficotages grammairiens de Freud reviennent à nous dire que, dans le fantasme, toutes les places et tous les personnages changent. Il y a permutation des places, renversement des actions, substitution d'une action à une autre. Un enfant, qui est un terme générique abstrait, va être mon frère, mon rival ; et puis ça va être moi-même ; et puis l'action de battre peut se substituer à être battu ou peut être remplacée par "être possédé sexuellement". Pour Freud, au-delà de la dimension sadique ou masochiste de ce fantasme, l'enjeu c'est évidemment quelque chose qui est un désir incestueux. Pourquoi je dis sadique ou masochiste ? Parce que dans les exemples que prend Freud, certains sujets jouissent de s'imaginer battus, d'autres jouissent de l'idée de la douleur imposée à l'autre ; le sujet peut donc se situer à des places différentes dans ce scénario fantasmatique. Les places changent, les rôles s'échangent, les actions se déclinent sous diverses variantes qui restent inconsciemment équivalentes. C'est bien l'occasion de parler ici de « dialectique de l'inconscient freudien ».

Quel rapport ça a avec cette formule : $ ◊ α ? Eh bien là, le sujet de l'inconscient, c'est le sujet qu'on retrouve là, à la fin. Et dans la scène où un enfant est battu : "l'enfant que je hais est battu par mon père", il est où le sujet ? Il n'est pas nommé. Il n'y a pas de *Je*, dans la formule. Il est dans le regard : c'est l'enfant qui voit la scène. Le sujet est réduit au point aveugle de son regard. C'est censé renvoyer à des souvenirs d'enfance : "j'ai vu une fois mon père battre mon frère" donc, puisque mon père battait

mon frère, moi j'étais celui qui voyait. J'étais spectateur, ce qui inclut la pulsion scopique. Le sujet de l'inconscient peut être réduit à celui qui, en position de spectateur de la scène de son fantasme, se réduit à l'œil et à la pulsion qui s'exerce ; mais il peut aussi être celui qui, en réalité, est animé par le désir d'être aimé par le père. Eh bien, dans ce schéma – on développera ça par la suite –, vous pouvez dire que l'objet α, là, c'est aussi bien l'enfant qui est battu, l'objet de la jouissance du père, que l'objet scopique de celui qui est en position de voyeur.

Quant à ce petit gri-gri que j'ai fait là, ce signe qui sépare et relie le sujet et l'objet, c'est un losange. Quand Lacan utilise ce losange pour son mathème du fantasme, il lui donne un joli nom, le nom de *poinçon*. C'est dans ce signe typographique que se condense toute la dialectique du fantasme. Les allées et venues, les changements. Alors pourquoi il l'appelle *poinçon* ? Là, il faudrait aller vérifier, je ne sais pas très bien, il y a deux raisons que je connais. La première c'est que je vous ai dit tout à l'heure que le signifiant marquait le corps ; or, le poinçon c'est quelque chose qui marque, c'est un stylet, c'est quelque chose qui pique, qui poinçonne. Mais c'est aussi le nom d'un caractère typographique qui a cette forme de losange.

$ ◊ α, si vous voyez bien mon petit schéma, eh bien ce sont deux flèches. Une flèche qui va dans un sens, du sujet à l'objet, et une flèche qui va de l'objet au sujet. Le poinçon, c'est la marque d'une relation dialectique, c'est-à-dire d'une relation où il y a une séparation, une distance, et qui peut être renversée en son contraire, modifiée, qui peut être l'objet d'une substitution. Ceux qui connaissent Freud savent qu'il y a un autre exemple de cette grammaire freudienne (que je ne vais pas développer aujourd'hui). Freud rassemble et met en série un certain nombre de modalités de délires paranoïaques et érotomanes – l'érotomanie étant une forme de paranoïa – autour d'une phrase qui est : "ce n'est pas moi qui l'aime, c'est lui qui m'aime". "Ce n'est pas moi qui l'aime, je le hais", etc., etc. Freud considère qu'il y a un fantasme homosexuel inconscient au cœur de la paranoïa. Toute une série de phrases donc, où il montre qu'à partir de ce qu'il considère comme étant le fantasme de base, "je l'aime" – qui est la forme qui ne peut que rester inconsciente, car strictement inavouable et inassumable par le sujet –, les différentes formes de paranoïa sont des variations grammaticales de cette phrase. On change l'action : aimer devient haïr ; on change les places : ce n'est pas moi, c'est lui. Comme ça, par des jeux de permutations, on arrive à une fragmentation de la logique de base.

-5-

Ce qu'on peut déjà dire aujourd'hui, c'est que dans cette formule-là : **$ ◊ α**, la lettre α a comme première valeur, a vraiment rapport avec l'objet pulsionnel freudien, pulsion orale, pulsion anale. Mais en même temps, dans le texte de référence que j'ai cité « Subversion du sujet et dialectique du désir dans l'inconscient freudien », Lacan met tout de suite en évidence une autre chose : dans la construction freudienne de la pulsion, il y a l'objet de la pulsion, mais il y a aussi la zone érogène, c'est-à-dire la zone d'où s'origine l'exigence de satisfaction pulsionnelle. Cette zone érogène résulte, dit Lacan, d'une coupure. D'une coupure sur ce qu'il appelle : « trait anatomique d'une marge ou d'un bord »[61]. Ces mots sont vraiment très précieux parce qu'ils sont déjà présents chez Freud, dans l'idée

[61] Lacan J., « Subversion du sujet et dialectique du désir », *op. cit*., p. 817 : « La délimitation même de la « zone érogène » que la pulsion isole du métabolisme de la fonction […] est le fait d'une coupure qui trouve faveur du trait anatomique d'une marge ou d'un bord : lèvres, « enclos des dents », marge de l'anus, sillon pénien, vagin, fente palpébrale, voire cornet de l'oreille ».

de Freud : l'idée que la pulsion s'inscrit dans le corps vivant, mais qu'elle s'inscrit dans des zones précises, qui sont des zones corporelles d'échanges entre le sujet et l'extérieur ; entre le sujet et son monde, l'autre, les objets. Et ces échanges nécessitent une découpe, une coupure, un trou, une ouverture, un lieu de passage entre le dedans et le dehors. C'est sur ces zones que se circonscrit et se condense ce que Freud appelait, dès avant 1900, la jouissance, *Befriedigung*, et son effet : un *Lustgewinn,* un plus de plaisir. C'est le gain de jouissance que Lacan appellera aussi « plus-de-jouir ». Vous vous souvenez que Freud décrivait ainsi, par exemple, la jouissance que l'on observe chez le nourrisson qui vient de téter et qui se détache du mamelon dans un moment de satisfaction ; il est repu, il est coloré, il est rose. Freud dit qu'il y a là le paradigme de toutes les jouissances que le sujet va rechercher toute sa vie, dans une relation à un objet primordial qui est le sein.

Pour Freud, les lèvres et l'acte de succion sont aussi importants que le sein. Vous vous souvenez qu'il dira que l'enfant qui tête son pouce, ou tout simplement mâchonne ses lèvres, peut avoir l'hallucination de la satisfaction – comme si l'objet était là – équivalente en valeur de jouissance. C'est tellement le paradigme d'une satisfaction intense, que Freud dira que la quintessence de cette jouissance, ce serait « une bouche qui s'embrasserait elle-même ». J'insiste là-dessus parce que vous voyez que, du coup, l'objet perd de son importance ; il prend la valeur que Freud lui donnait, c'est-à-dire une valeur *contingente*.

Lacan, pour sa part, insistera beaucoup sur la coupure. Rappelons au passage que le mot sexe vient de séparer, c'est-à-dire de couper ; la racine sanscrite est *sek*, section, séparation, coupure ; sexe, c'est du même tonneau : ça suppose une coupure. Dans la Bible, on appelle ça la circoncision : circoncision du prépuce, circoncision de l'oreille, circoncision des yeux, des lèvres ; ce sont des thèmes qu'on voit dans la Bible où sont énumérés les objets pulsionnels. Lacan précise ces zones de coupure, je le cite : « lèvres, enclos des dents, marge de l'anus, sillon pénien, vagin, fente palpébrale, cornet de l'oreille ». Il poursuit son énumération en disant que cette coupure porte aussi sur l'objet. Ça, c'est tout à fait essentiel. Il souligne que les objets pulsionnels freudiens sont des objets partiels ; il dira plus tard qu'ils sont *cessibles*, c'est-à-dire qu'ils peuvent être cédés ou détachés du corps. Et là, il énumère des objets : « mamelon, scybale », ce mot si joli pour dire l'objet anal, « phallus (objet imaginaire), flot urinaire », à quoi il ajoute « le phonème, le regard, la voix, – le rien »[62].

Je vais m'arrêter là-dessus pour aujourd'hui. Pour ceux qui sont familiers des questions concernant névroses et psychoses, il y a une évidence clinique. Dans la psychose, le détachement de l'objet semble ne pas avoir opéré. Lacan dira que tel sujet a « l'objet α dans sa poche »[63] ; on dira qu'il n'y a pas d'*extraction* de l'objet. On disait à une époque parmi les cliniciens : "c'est un couple fusionnel, cette mère et cet enfant", c'est-à-dire qu'ils ne sont pas séparés ; il y a une opération de séparation qui n'est pas faite. Et, en même temps, il faut qu'il y ait cette extraction, il faut que cette séparation soit faite, qu'il y ait un écart, que le sujet ne soit pas complètement avalé, absorbé ni réduit *par* son objet et *à* son objet.

---

[62] *Ibid.*

[63] Lacan, J., « Petit discours aux psychiatres de Sainte Anne », *Conférence sur la psychanalyse et la formation du psychiatre*, 10 novembre 1967, inédit : « Et ce pourquoi vous êtes en sa présence à juste titre angoissés c'est parce que le fou c'est l'homme libre. Il ne tient pas au lieu de l'Autre, du grand Autre, par l'objet α, le α il l'a à sa disposition. Le fou est véritablement l'être libre. […] lui, disons qu'il a sa cause dans sa poche, c'est pour ça qu'il est un fou ».

On notera classiquement, dans la clinique de la perversion, que la pathologie perverse se repère au fait qu'une modalité de jouissance est fixée, c'est-à-dire qu'elle n'est pas dialectique, qu'il n'y a pas de possibilité de variation.

Je vous propose qu'on arrête là ; on se donne quelques minutes encore pour discuter. Après, j'aurais encore beaucoup de choses à vous dire, ce qui donnera la matière de la suite. Par exemple, pourquoi Lacan parle de l'objet *cause de désir* ; pourquoi il dit que cet objet α est « son invention ». Pourquoi il parlera d'objets *condensateurs de jouissance*, de *plus-de-jouir* ; pourquoi il dira que cet objet α a un côté qu'il appelle *agalmatique* – c'est-à-dire phallicisé, auréolé, objet de désir – et un autre côté qu'il appelle *palea*, c'est-à-dire objet déchet, mauvais objet. On essaiera de progresser dans tout ça la fois prochaine.

- Une participante : Et cet objet "rien" ?

Dès la première fois – il me semble que c'est la première fois, il faudrait vérifier –, mais dès la première fois où il essaye de dégager un peu son objet α, son invention, dans la série, il mentionne le « rien ». On peut en dire déjà deux mots, pour faire vite. La première chose c'est que, si vous avez une clinique de l'anorexie, vous savez ce que c'est que l'objet rien ! Mais ce n'est pas tout. Vous pouvez entendre aussi que "rien", c'est l'amorce de l'idée qu'a Lacan que ces objets ne sont pas que des objets concrets, matériels ; ils ne sont pas réductibles aux objets du besoin ; que certains sont des objets non pas du besoin, mais du désir, et que ça peut être les objets d'une pure fonction logique. Voilà, on va dire ça comme ça aujourd'hui.

On voit aussi dans la mélancolie – la pathologie mélancolique est marquée par une forme de sur-identification à l'objet déchet – que le sujet n'a aucun espace entre lui-même et cet objet déchet auquel il s'identifie. Il peut tirer la chasse ou se jeter dans le néant du monde ; le mélancolique peut donner une autre version de l'objet rien, auquel il tend, c'est-à-dire la néantification de son être, pour rejoindre le néant. Alors, il n'est pas impossible qu'il y ait un petit accent existentialiste « L'être et le néant ». Qui prend la balle au bond ?... Vous êtes fatigués ?

- Une intervenante : Vous dites que Lacan écrit sa formule du fantasme au-dessous du mot jouissance dans le graphe du désir, est-ce que vous pouvez un peu préciser l'articulation ?

Ce qu'on peut en dire déjà, c'est que Lacan, en 1957, a quelques bonnes années de pratique analytique derrière lui. Il sait bien que ce qui fait la vie d'un sujet, ce n'est pas simplement son rapport à la parole et au langage ; que c'est la vie sexuelle, la vie amoureuse et les choses qui ont été abordées par Freud en termes de pulsion, en termes de libido. C'est tellement vrai qu'il soutiendra que le signifiant ne reconduit qu'à ça. Et le mot de jouissance, il l'utilise déjà là. Comme je vous l'ai dit, c'est un mot qu'on trouve chez Freud ; il est chez Freud dès l'« Esquisse… »[64], c'est-à-dire dès 1895. Freud parle de la jouissance du nouveau-né et il explique que c'est ce qui la détermine. Et donc, quand Lacan construit son graphe, ce qui le travaille, c'est le rapport du sujet à la jouissance. On a beaucoup parlé du signifiant ; mais Lacan est bien conscient que l'inconscient, au-delà de la question du signifiant, c'est une question du rapport de chacun de nous à son être de jouissance. Il y a un moment assez tardif – je n'ai plus la date en tête –, où Lacan dira qu'il y a « une double polarité du sujet » ; une polarité sujet du

[64] Freud S., « Esquisse d'une psychologie scientifique », *La naissance de la psychanalyse*, 1895.

signifiant et une polarité vers la jouissance. Le fantasme freudien tel que je viens de vous l'écrire : « un enfant est battu » – qu'on traduit souvent à tort par "on bat un enfant", le texte freudien c'est *Ein Kind wird geschlagen* –, vous voyez bien que c'est une question de jouissance. Ce scénario fantasmatique, c'est le petit scénario que le sujet convoque pour obtenir la jouissance sexuelle. Ce fantasme, ce scénario, met en scène une action qui est de jouissance : "je jouis de voir battre l'enfant que je hais" ; ou "je jouis d'imaginer que je pourrais être moi-même cet enfant" ; ou "que je puisse battre un enfant, comme mon père le faisait" ; ou qu'en réalité : "je vise à être aimé par lui". Sous une forme ou une autre, on voit que c'est la jouissance qui est l'enjeu. Et donc si vous voulez, en 1957, on voit Lacan ouvrir ce chemin de la jouissance avec son objet α, avec le mathème du fantasme, qui va être ce vers quoi il va de plus en plus aller dans son enseignement, jusqu'à sa mort en 1981. À la fin, on pourra dire que ce qui l'intéresse, ce sont des phrases comme "il a été imprudent d'appeler ça le sujet", parce qu'il n'y a pas tellement de sujet dans l'affaire ; mais que ce qui compte c'est le *parlêtre*, ce qu'il appellera le *parlêtre*, c'est-à-dire un être de parole qui a un corps vivant. Et il dira que la jouissance, c'est la vie, c'est le réel du corps vivant. Il n'est pas sûr qu'il n'y ait pas une jouissance dans la mort mais, en tout cas, on peut dire que toute vie est pétrie de jouissance.

- François de Maigret : Juste une parenthèse. Tu citais *Cet obscur objet du désir*, qui est le titre d'un film de Buñuel extraordinaire, mais je trouve que pour la jouissance ce serait plutôt *Belle de jour*. Alors c'est peut-être parce que je l'ai revu hier soir.

Belle de jour, oui, et tous les films de Buñuel ; c'est le lieu de jeunesse de Lacan : Buñuel, Dali, Aragon, Eluard, Picasso et la bande… *Cet obscur objet du désir*, d'abord il y a ce titre, mais il y a aussi le fait que l'objet y est divisé, puisque je crois me souvenir que ce sont deux actrices différentes qui jouent le même rôle, selon la face que le personnage donne à voir.

- François de Maigret : Il y a deux comédiennes, Carole Bouquet et une autre comédienne espagnole (Angela Molina). Beaucoup de gens ont cru qu'il n'y en avait qu'une.

Mais au départ, il ne devait y en avoir qu'une ; il se trouve que Buñuel n'a pas trouvé une actrice qui puisse jouer Docteur Jekyll et M. Hyde, qui pouvait jouer cette dissociation entre la vierge et la putain ; ce sont des thèmes récurrents des fantasmes masculins. Le fantasme masculin, ça tourne toujours autour du masochisme des femmes et de la division entre la maman et la putain ; ou la vierge, la sainte, et la dévergondée, la traitresse.

On s'arrête là, et on continuera sur l'objet α la fois prochaine.

L'objet α dans tous ses états

Corps et esprit : pulsion et symptôme

Cas cliniques freudiens

L'angoisse et l'inquiétante étrangeté

Les coupures

L'objet cause du désir

Vignettes cliniques

Je crois que j'ai annoncé la séance sous le titre de "L'objet α dans tous ses états". J'avais l'idée de décliner des versions différentes de l'objet tel que Lacan en parle. Mais en lisant ce titre, j'ai en tête tout de suite deux choses, dont une évoquée la fois dernière : c'est le fait que Lacan dise « **l**'objet α » et qu'en même temps il dise que cet objet se décline sous différentes formes. Il y a même un chapitre du *Séminaire* qui s'appelle « Les cinq formes de l'objet petit α »[65]. La deuxième possibilité d'entendre "l'objet dans tous ses états", c'est qu'il y a un pôle dont Lacan dit que c'est « l'objet déchet » – c'est-à-dire l'objet qui choit, l'objet perdu de Freud, un objet qu'il lui arrive d'appeler l'objet *Palea* – et un autre pôle, qu'il appelle d'un nom emprunté à la Grèce antique, celui de l'*Agalma*. Ce sont les deux pôles opposés : d'un côté le déchet, de l'autre ce qui attire la grâce des dieux.

L'*Agalma*, c'était le nom qu'on donnait dans l'antiquité grecque à certaines statues qui représentaient des dieux et qui, par quelques artifices, étaient supposées capter quelque chose de la présence divine, de l'aura de la divinité. Quand on met en opposition ces deux termes, on a l'idée que pour Lacan le même objet peut être sur une face ce qu'il y a de plus rejeté, de plus *ab-ject*, comme il lui arrivera d'appeler l'objet et, de l'autre côté, quelque chose qui est auréolé de puissance phallique et qui capte le désir. Ce sont les deux faces du même objet. Voici donc une façon d'entrer un peu dans ce qu'exprime le titre, "L'objet α dans tous ses états", mais ce n'est pas la piste que je vais emprunter tout de suite.

Je commencerai en effet par une petite citation, comme j'aime le faire. C'est une citation de Lacan qui dit quelque chose que nous avons déjà approché la fois dernière, quand je vous ai proposé d'aborder l'objet dans son lien avec le sujet. Je crois vous avoir dit, à une ou deux reprises, que l'objet lui-même était une part du sujet, et j'ai repris à Lacan une formule sur laquelle on reviendra peut-être, qui est de dire que l'objet est *l'étoffe* du sujet ou son *envers.* La phrase que je vous propose aujourd'hui, qui va dans ce fil-là, est la suivante : « […] la vérité du sujet […] n'est pas en lui-même […] mais, comme l'analyse le démontre, dans un objet, de nature voilé »[66]. Voilé au masculin ; ce n'est pas la nature qui est voilée, c'est l'objet. C'est une phrase du *Séminaire* XI*, Les quatre concepts fondamentaux de la*

[65] Lacan J., *Le Séminaire*, Livre X, *L'angoisse*, (1962-1963), Paris, Seuil, 2004, p. 245.
[66] Lacan J., *Le Séminaire*, livre XI, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1973, p. 10.

psychanalyse, et c'est page 10, pour ceux qui veulent se référer aux sources. Cette phrase va nous guider pour une partie de mon intervention d'aujourd'hui, parce qu'elle insiste sur cette dimension-là, qui est de ne pas opposer le sujet et l'objet mais de les lier très intimement l'un à l'autre.

-1-

(Ici, deux vignettes cliniques sont développées, qui ont trait aux objets dans la psychose).

Je reviendrai après sur d'autres vignettes cliniques, mais je n'ai pas résisté en préparant mon exposé de ce soir à la tentation de faire, comme souvent ici, un lien entre Freud et Lacan. La dialectique du sujet et de l'objet dont nous parle Lacan, se fonde sur le matériau apporté par Freud dès le début de son œuvre ; dès qu'il invente la psychanalyse, ou même avant, Freud prend une position qui n'est pas la position dominante dans l'opinion. La vision que Freud a de l'homme – « Qu'est-ce qu'un homme ? » –, n'est pas la plus courante à son époque. Pour Freud, il n'y a pas de séparation étanche et d'antinomie entre le corps et l'esprit ; entre ce qu'il appelle *psyché* et *soma*, ou entre ce que les philosophes des Lumières appelaient l'*entendement* et les *passions*. Si vous lisez Kant, dont l'œuvre est formidable, même si Lacan lui taille des croupières, il y a cette idée qu'il faut à tout prix que notre entendement – c'est-à-dire quand je fais fonctionner mon ciboulot – soit dégagé des passions, de ce qu'il appelle le pathologique (de *pathos*, radical d'où vient "passion") ; c'est-à-dire dégagé de ce qu'on éprouve dans le corps. Il le dira très fermement. La maxime morale, qu'il faut que chacun définisse et qui devrait pouvoir être portée à l'universel, doit être dégagée des nécessités du corps. Pour Freud, ce n'est pas du tout ça, c'est même exactement le contraire.

En ce sens, Freud rompt avec une tradition ancienne et établie, et c'est d'ailleurs l'une des raisons pour lesquelles il sera attaqué tout de suite. Une tradition qui est fondatrice de notre culture ; fondatrice parce qu'elle nous vient de la philosophie grecque où, justement, vous trouvez cette opposition de la *psyché* et du *soma*. Par exemple, l'inépuisable Platon peut dire dans son *Cratyle* que « Le corps est le tombeau de l'âme ». Il le fait au moyen d'un jeu de mots, entre *Soma*, le corps, et *Sêma*, le tombeau. Ici prend sa source une veine qui a bien des échos dans toutes les morales et les disciplines des sages, qui soutiennent qu'il faut se détacher du corps, que tout ce que vous pouvez vouloir comme aspiration élevée passera par un détachement du corps. Il y a le haut et il y a le bas. Le corps est pesanteur et l'âme est de l'ordre de la grâce… Vous retrouvez ça même chez quelqu'un qui m'est cher : Simone Weil[67]. De la même façon, la pensée biblique, juive à sa source, puis chrétienne, maintient une séparation très forte entre l'âme d'un côté et le corps de l'autre ; cette dualité est un vaste problème. On peut dire qu'elle est la source de très grandes pensées mais, pour les individus que nous sommes, dans notre chair et notre pensée, cette dualité est un problème ; elle fait que sans cesse il y a conflit et tension entre ces deux instances. Conflit, pour ne pas dire déchirement et incompatibilité. Singulièrement, Grèce et Bible convergent, puisque notre civilisation nait de ces deux origines. Il y a des domaines où Jérusalem et Athènes s'opposent, mais pas là-dessus. On a coutume de dire – Freud le dit, Lacan le dit, beaucoup d'épistémologues le disent : Canguilhem, Koyré –, on a coutume de dire que la science moderne s'institue avec le mouvement qui va de Copernic et Kepler à Descartes ; et chez Descartes, qui est l'un des fondateurs de notre pensée actuelle, il y a cette dualité conflictuelle du

[67] Weil S., *La pesanteur et la grâce*, Éditions Plon, 1947.

corps et de l'esprit, à laquelle il donne une forme compatible avec les temps nouveaux et qui ne cesse pas de nous influencer.

Freud postule, au contraire, sinon une unité du corps et de l'esprit, du moins l'articulation des deux. Je le soutiens avec deux mots clés de la psychanalyse, qui en témoignent. Comment Freud a-t-il inventé la psychanalyse ? On le répète toujours : avec le symptôme hystérique. On dit toujours que c'est en voyant Charcot séparer les patients qui ont une atteinte organique de ceux qui n'en ont pas. Et justement, ce qui intéresse Freud, ce sont ces patientes dites hystériques qui présentent des symptômes dont la manifestation est corporelle : c'est une paralysie, c'est un torticolis, c'est une migraine, c'est un évanouissement, c'est une athétose, c'est une aphasie… C'est dans le corps que le symptôme se traduit, qu'apparaît un phénomène observable. Mais il a tout de suite l'idée que ce qui se voit, s'articule à quelque chose que nous nous appelons un signifiant et qu'il appelle une représentation refoulée. Quand Freud invente sa théorie du symptôme hystérique, ce qu'il l'appelle *hystérie de conversion*, il postule une unité du corps et de l'esprit ; il définit de fait une jonction, à l'intérieur du symptôme, du corps et de l'esprit. Il y a bien deux faces à l'intérieur du symptôme. Ces deux faces sont : d'une part quelque chose qui se voit et qui concerne le corps, de l'autre quelque chose que l'on peut entendre, qui relève de l'entendement mais qui est refoulé, qu'il va falloir rechercher, qui est de nature signifiante et psychique. Le symptôme, c'est l'un des premiers termes que vous trouvez dans les lettres de Freud à son ami Fliess.

Mais le deuxième terme que vous trouvez, dès 1895, c'est celui de *pulsion* (*Trieb*). Vous savez qu'une des grandes colères de Lacan c'est que les élèves de Freud, en introduisant la psychanalyse en France, aient traduit *Trieb* par instinct, alors qu'instinct, en allemand, c'est *Instinkt*. *Trieb*, c'est la pulsion ; c'est-à-dire quelque chose qui pousse. La pulsion freudienne, on la trouve dès 1895. C'est l'un des termes qu'il utilise dans son texte, qu'il n'a jamais publié de son vivant, « Esquisse d'une psychologie scientifique », qui est un joyau. Il y dit que la pulsion est une puissance et une volonté : *ein Wille* et *eine Macht* (vous entendez l'écho, énigmatique ici, de la *volonté de puissance,* qui est l'un des termes de Nietzsche), qui est au joint du corps et de la psyché. Freud dit que c'est un mixte des deux. C'est une formation hybride, une espèce de monstre à deux espèces.

Et ces deux termes – le symptôme et la pulsion –, ont en commun deux choses qui concernent la relation la plus intime et la plus primordiale, la plus primaire, du « petit d'homme », comme dit Freud, avec la vie et la mort ; et avec, c'est ce qui va venir tout de suite, le sexe. L'invention de Freud est là, dans un lien métaphorique qu'il invente entre un signe corporel qui est un éprouvé (« j'ai mal, je n'arrive pas à marcher, ma jambe se dérobe »), et un signifiant. Le coup de génie de Freud est là, parce que vous voyez tout de suite que deux pistes s'ouvrent, avec cette théorie du symptôme. Si le signe corporel est la transcription, la traduction déguisée, le masque d'un signifiant refoulé, il faut le chercher. Il faut le chercher parce qu'il a été refoulé, parce qu'il est censuré. Et si on le libère, si on arrive à mettre le doigt dessus, à le déchiffrer, quelque chose doit se produire : Freud espérait une libération totale du symptôme. Le symptôme biface a, pour Freud, cette dimension qu'il appelle dans sa langue très rigoureuse : le sens, *der Sinn*. Le symptôme a un sens. Il a le sens d'un signifiant refoulé, qui est un fragment de discours libidinal, que le sujet ne peut pas accepter de porter à la conscience parce que ça heurte ses exigences surmoïques. J'en ai donné quelques exemples les fois précédentes. C'est dans les *Nouvelles conférences* de Freud, que vous en trouvez une qui traite du *Sinn*, du sens du symptôme.

Mais Freud nous dit que le symptôme a une autre valeur, qu'il appelle dans sa conférence XXIII, *die Bedeutung. La Bedeutung* c'est le référent, c'est la dénotation, c'est ce à quoi ça renvoie. Que nous dit Freud de cette *Bedeutung*, de cette dénotation du symptôme ? Il nous dit que c'est un *Lustgewinn*, que c'est un gain de jouissance. Prenons l'exemple employé par Freud dans « La perte de la réalité dans la névrose et dans la psychose »[68]. C'est l'exemple d'une jeune femme dont la sœur meurt. Pendant tout le temps de l'agonie de sa sœur, elle s'est dévouée corps et âme à ses soins. Cependant, elle a été très touchée émotionnellement par son beau-frère. La sœur meurt et le beau-frère est donc "libre". Elle va refouler son attrait sexuel ou amoureux pour ce jeune homme qui est enfin libre, par fidélité à sa sœur. Elle va le refouler si elle est névrosée ; mais, nous dit Freud, si elle est psychotique son refus d'admettre ce qu'elle éprouve prendra la forme d'une hallucination : "Ma sœur n'est pas morte", par exemple. Mon beau-frère est libre, mais ce que j'éprouve pour lui est inacceptable. Alors je peux être malade comme ma sœur, si je suis névrosée, ou bien je peux halluciner : "j'ai vu ma sœur, elle n'est pas morte, elle est là, on me la cache". Il y a, d'un côté, refoulement des représentations inacceptables pour le sujet, de l'autre « rejet », *forclusion*, des mêmes pensées coupables. Ce qui est en jeu, c'est la *Bedeutung* du symptôme : il y a une satisfaction là-dedans.

Freud, très tôt, même dans ses *Études sur l'hystérie*, met l'accent sur la satisfaction qu'éprouve inconsciemment le sujet au lieu même où il souffre du symptôme. C'est ce qu'on retrouve dans le journal de l'analyse de l'Homme aux rats où, en bas de page du compte-rendu d'une des premières séances, Freud dit qu'il note sur son visage « l'horreur d'une jouissance à lui-même ignorée ». D'où le fait que nous cherchions la conjonction, les connexions entre le signifiant et la jouissance, les endroits où ça se noue.

Ça, c'est pour le symptôme. Pour la pulsion, je crois l'avoir déjà dit, quand Lacan reprend à son compte en le subvertissant ce terme qu'il trouve dans la philosophie des Lumières, qu'il reprend au débat philosophique allemand le terme de pulsion et qu'il lui donne le sens qui est le sien à lui, il en fait quoi de la pulsion ? Eh bien, il en fait le résultat des expériences précoces du petit d'homme. Expérience, en allemand, c'est *Erlebnis*, expérience ou vécu. *Schmertzerlebnis*, expérience de souffrance ; *Lusterlebnis,* expérience de plaisir. Ce sont les expériences premières que l'enfant fait de sa satisfaction ou de sa souffrance qui conditionnent la pulsion, qui toute sa vie va l'accompagner et exiger une satisfaction permanente. Quoi que vous fassiez, que vous soyez le plus débauché ou le plus vertueux, votre pulsion se satisfait. C'est son exigence. Et dans ce texte de *l'Esquisse*, Freud dit que les principes moraux futurs de l'homme trouvent leur origine dans ses expériences de souffrance et de satisfaction. Pourquoi ? Parce que l'idée de Freud est que je vais aimer l'autre qui m'apporte ce dont j'ai besoin, l'autre chez qui je trouve les objets. Et je vais haïr l'autre, le même, quand il me les refuse ou qu'il me manque. Mon rapport aux autres, toute ma vie, va être réglé par cette tension de mes affects avec l'autre, en sachant que pour Freud, la hantise de tout sujet, c'est de perdre l'amour de l'autre. Pourquoi, pourquoi j'ai peur de perdre l'amour de l'autre ? Parce que, nourrisson, je dépends vitalement de lui.

Eh bien vous voyez que je suis en train de vous parler d'une dialectique entre le sujet – ou ce qui le précède, car le nourrisson n'est pas encore un sujet – et l'objet, ou les objets du monde. Une

[68] Freud S., « La perte de la réalité dans la névrose et dans la psychose », *op. cit*.

dialectique où s'origine ce que Lacan appelle « la dialectique du désir » – « Subversion du sujet et dialectique du désir dans l'inconscient freudien ».

-2-

Si certains d'entre vous n'ont pas lu les cas cliniques de Freud, c'est par ça qu'il faut commencer : *Études sur l'hystérie*, 1895. Ou par les *Cinq psychanalyses* : 1905 pour Dora, 1918 pour L'Homme aux loups. Ces cas cliniques de Freud montrent exactement ce que je suis en train de vous dire ; ils mettent à chaque fois en évidence la division du sujet dont on a parlé la fois dernière, sa division dans cette tension entre un fragment du discours qui porte sur la libido et un phénomène corporel où se localise une jouissance substitutive. Cette tension, entre fragment de discours et fragment de corps, se fait autour d'un objet pulsionnel prévalent. C'est très net chez Freud. Si vous lisez *L'Homme aux rats*, il parle de l'objet anal, de l'objet anal dans une forme de personnalité qui est sadique anale. Il l'appelle *l'Homme aux rats*, parce que cet homme ne cesse de parler d'histoires de rats – le supplice des rats que les chinois imposeraient à leurs victimes.

Freud va nous montrer quelque chose qui fera les délices de Lacan, il va nous montrer que le signifiant "rat", la représentation "rat", se décline : elle a une valeur substitutive et, sous le même nom, sous le même objet, se trouve mise en série une suite d'équivalents qui font la personnalité de cet homme. Par exemple, comme beaucoup d'obsessionnels, sa fixation sur la valeur de l'argent. Est-ce que j'ai payé le facteur qui a apporté mes lunettes ? Et finalement, est-ce que j'ai payé ma dette ? Pourrai-je jamais régler la dette, qui me vient de la faute impayée du père ? Si vous lisez des cas de psychanalyse, pas seulement ceux de Freud, vous verrez que nous sommes tous hantés par l'idée de la dette que nous avons à payer à l'Autre. C'est une question de l'humanité : on a inventé le sacrifice pour ça : On doit à Dame nature, à la Divinité ou aux Dieux, d'être sur terre. Donc nous leur faisons des sacrifices, humains, animaux ou autres ; pour les calmer et parce que nous avons envers eux une dette. Cette thématique de la dette est essentielle dans la névrose obsessionnelle. Et Freud, dans *l'Homme aux rats*, nous montre comment ce jeune homme, qui va aller se faire tuer sur le front, est hanté par une dette… celle de son père.

Freud nous dit qu'il s'agit de choses qui se passent sur plusieurs générations. Chacun de nous est hanté par la faute du père, la faute de la mère ; pour lui, c'est la faute du père. Le père était fiancé à une jeune fille, mais il l'a abandonnée pour épouser une femme riche ; il a donc trahi la femme aimée, *la femme pauvre*. Le jeune obsessionnel veut inconsciemment payer cette dette du père, impossible à solder. Freud nous montre que les rats peuvent être remplacés par des pièces de monnaie, et surtout il va nous montrer que c'est en réalité l'objet anal, qui est derrière. Il nous montre comment la logique sadique anale est là : c'est la pulsion anale qui est désignée ici, dans ses avatars, comme fondement de la névrose obsessionnelle. Il le fait entre autres avec une petite vignette clinique : l'Homme aux rats raconte un rêve, un peu gêné d'en faire le récit parce qu'il a croisé dans l'escalier la fille de Freud et qu'il a dû penser que Freud voudrait qu'il l'épouse. Il fait donc un rêve où la fille de Freud a du caca dans les yeux. Vous voyez là deux objets qui se trouvent réunis : le regard, sous les espèces du regard de la fille de Freud et de ses yeux, et le caca qui indique là-dedans la valeur monétaire.

Il y a toujours un objet pulsionnel prévalant dans les cas cliniques de Freud et, si vous prenez les cas des hystériques, vous voyez que l'enjeu, pour Freud, est essentiellement oral ; Lacan traiterait ça autrement. C'est vrai par exemple dans *Études sur l'hystérie*, avec le cas d'Anna O. ; mais c'est vrai surtout du cas Dora dans les *Cinq psychanalyses*. Dora, dont Freud dit qu'on pourrait la surnommer la *suçoteuse*. On voit qu'il y a toute une thématique que déploie Freud, où la jouissance qui est en cause a trait à l'objet oral qui s'exprime par la succion. D'ailleurs elle a un fantasme, qu'elle livre très vite à Freud – vous connaissez Dora ? Cette jeune fille vient se plaindre en expliquant que son père a une maîtresse et que le mari de la maîtresse de son père la drague. Elle dit à un moment que son père est un vieux monsieur – je ne sais pas quel âge il a, il doit avoir mon âge – c'est un vieux monsieur ! Donc, il n'y a sans doute pas de coït entre Mme K. et lui. Dora suppose que Mme K. le satisfait de façon « orogénitale ». L'oralité va se nicher précisément dans une théorie sexuelle – comme on parle des théories sexuelles infantiles – qui veut que les relations sexuelles qu'a le père mettent en jeu la bouche de la dame. Chez Dora, pour Freud, l'objet prévalant est l'objet oral.

-3-

Il faut quand même que j'en vienne à l'objet α, puisque c'est à ça que nous sommes conduits ! Lorsque Lacan précise un peu finement ce qu'il appelle son objet α, il nous dira – c'est très important, pour les cliniciens – que chaque fois qu'il entre en jeu, il est accompagné d'un signal qui nous indique sa présence voilée. Je rappelle de mémoire la citation que je n'ai plus sous les yeux : « la vérité du sujet n'est pas en lui-même, mais dans un objet, de nature voilé »[69]. Quand l'objet est là, il est signalé par quelque chose qui doit nous dire, à nous cliniciens : l'objet est là. Et ce signe, c'est l'angoisse. Lacan nous dit que le signe représente quelque chose pour quelqu'un. Le signe de l'angoisse représente l'objet pour le sujet… et pour le clinicien qui l'écoute. Je vous ai dit l'autre jour que chaque fois que l'objet est là, le sujet est divisé. Sa division se manifeste à lui par l'angoisse. C'est ce qui fait que Lacan pourra dire : *l'angoisse est le seul affect qui ne trompe pas*[70]. Si vous dites : "j'aime bien machin", peut-être qu'en réalité vous le détestez ; si vous dites "je n'aime pas cette fille", peut-être qu'en réalité elle vous plait, mais que vous pensez qu'elle va vous snober ; si vous dites "cet aliment – ou cette odeur – me dégoute", il y a des chances pour qu'en réalité il soit désirable pour vous, etc. Tous les affects trompent pour Lacan – le *senti-ment* – ce que vous sentez ment ; sauf l'angoisse. Quand l'angoisse est là vous ne savez pas ce qu'elle vous dit, mais elle vous dit votre vérité d'objet. L'objet est là.

- Ariane Fournier : Dans la psychose aussi ?

Dans la psychose aussi, oui. Oui, là il n'y a certainement pas de différence, simplement l'angoisse dans la psychose est en général beaucoup plus massive et elle peut pousser, par exemple, au passage à l'acte ou à la tentative d'extraire l'objet : les mutilations. La différence de la psychose réside dans ce que Freud appelle une « identification massive », et les phénoménologues, une « suridentification », à l'objet. En tout cas une identification non-dialectique, qui fera dire à Lacan que dans la psychose infantile « l'enfant réalise l'objet » du fantasme maternel.

[69] Lacan J., *Le Séminaire*, livre XI, *Les quatre concepts…*, *op. cit.*, p. 10.
[70] Lacan J., *Le Séminaire*, Livre X, *L'angoisse*, *op. cit.,* Chapitre VI : « Ce qui ne trompe pas », pp. 85-97.

L'angoisse ne ment pas, et elle fait signe que l'objet est là. Chaque fois que la libido est en jeu dans la relation entre le corps propre, le mien, et l'objet. Pour ceux qui connaissent un peu Lacan, c'est chaque fois que vous êtes dans cette logique-là : i(α) passe à i'(α). L'angoisse permet de repérer que l'objet α est impliqué, avec son effet sur le sujet qui est précisément qu'il tend à s'évanouir. Le sujet tend au *fading*, terme que Lacan reprend de la terminologie de Jones – traduction d'*aphanisis,* que Lacan utilise aussi et qui signifie disparition. L'objet est là et se manifeste dans la faille et la béance éprouvée. Lacan précise que cette petite lettre algébrique α, qu'il promeut à cette occasion, a pour fonction de reconnaitre l'identité de l'objet – il est identique à lui-même – sous les diverses incidences où il nous apparait. Les formes de l'objet et ses modes d'apparition varient, mais elles ne font que décliner les différentes formes du même objet α. Ce petit α est le signe algébrique d'une fonction constante.

Si vous repensez à l'Homme aux rats : qu'on lui parle de supplices où il y a des rats, qu'il voit de la crotte dans les yeux de la fille de Freud, qu'il ait des problèmes de dette, qu'il ne sache pas s'il a payé quelque chose, etc., c'est le même objet α sous des formes différentes. Quelles que soient les manifestations concrètes, vivantes, de l'objet, c'est le même. Lacan utilise donc cette astuce mathématique : comme on dit la variable x, il appelle ça la variable α.

Dans le *Séminaire, L'angoisse*, page 102, ce que Lacan précise aussitôt, c'est que son objet α n'est pas de la même nature que les objets d'échange. Les objets d'échange c'est quoi ? C'est que face à mon miroir, il y a mon image. Mon image spéculaire ou l'image de mon semblable, n'importe lequel d'entre vous que je regarde en face. Aussitôt que nous sommes deux, il peut y avoir des objets qu'on se dispute : "Tu as le dernier iPhone, le mien n'est pas le dernier. Ce que tu as m'intéresse" ; ta femme, ta maison, ton pays… ça, c'est un objet d'échange. Ce n'est pas un objet α, c'est l'objet du marché capitaliste si vous voulez. C'est l'objet de la relation sociale. Et Lacan appelle ça très logiquement les « objets communs ». Par *commun*, vous entendez d'abord qu'ils sont dans l'échange ; on peut les marchander, ils sont marchandisables, ils ont une cote. L'objet α, quant à lui, n'a aucune valeur d'échange. Mais *commun*, ça s'oppose à l'objet *propre*, c'est-à-dire qui ne concerne que moi, qui est mon petit objet intime, interne, secret, et dont on a dit qu'il était voilé, voilé pour moi-même.

L'objet α n'est pas commun ; c'est un objet *élu*, c'est un objet *distingué,* au sens où distingué est le contraire de commun. Les objets α sont de cette nature-là, comme le phallus. Comme le dit Brassens, c'est un « monolithe »[71], ça ne se partage pas : ainsi en est-il de l'objet anal et du mamelon, auxquels Lacan ajoute la voix, le regard et le rien.

Ce sont des objets de perte. Ce sont des objets perdus, ce sont des objets chus, détachables du corps et ils sont détachés. Ce sont eux que signale l'angoisse ; eux que signale ce que Freud appelait très joliment *l'inquiétante étrangeté*. Vous connaissez ce très beau texte. Freud nous raconte qu'il est dans un train, il y a une secousse, la porte s'ouvre et il se dit : "Quel est ce vieux monsieur indigne qui se promène en tenue négligée, alors qu'il n'est pas présentable ?" Puis il se rend compte que c'est lui, ce vieil homme, surpris dans un miroir. L'inquiétante étrangeté, c'est tout un champ qui s'ouvre à Freud, un champ dans lequel Lacan va situer son objet α. Freud prend une piste que Lacan reprendra, celle du *Horla*, ce très beau texte de Maupassant. Maupassant, atteint de syphilis dans sa forme neurologique,

[71] Brassens G., *Le pluriel*, « L'obélisque est-il monolithe, oui ou non ? / Le pluriel ne vaut rien à l'homme et sitôt qu'on / Est plus de quatre on est une bande de cons. / Bande à part, sacrebleu ! C'est ma règle et j'y tiens. / Au faisceau des phallus on n'verra pas le mien ».

le tabès, décrit sa propre déchéance et la perte de la familiarité de son image ; il se met à se voir monstrueux et étranger. Ce qui apparaît, c'est ce dans quoi vous ne voulez pas vous reconnaitre.

Le terme allemand, c'est *Unheimlich* : *Un* c'est privatif, *Heim* c'est le pays, *Heimlich* c'est l'adjectif qui désigne le familier. *Unheimlich,* c'est ce qui nous est étranger, ce qui n'est pas de chez nous. C'est ce qui fait qu'un petit enfant – un enfant de plus de huit mois – va hurler s'il voit une tête qui n'est pas la tête de quelqu'un qu'il a l'habitude de voir ; à plus forte raison si c'est la tête d'*Alien* ou tout simplement de quelqu'un qui a une couleur de peau tout à fait inhabituelle. C'est cet étranger qui, toute notre vie, nous hante et cause notre angoisse. C'est cet étranger, ces objets de l'angoisse, que l'on retrouve quand on est enfant, ou plus tard, dès qu'on éteint la lumière. Vous éteignez la lumière et le petit enfant vous dit : "Il y a un crocodile sous le lit". Vous rallumez la lumière, il n'y a plus de crocodile. C'est ça *Unheimlich* : c'est ça la présence de l'objet dans sa nature d'Autre.

C'est ce que Freud, dès son *Esquisse*, désignait comme le non-reconnu, *Unerkannt*, le non-reconnaissable ; et donc rejeté. Les objets α de Lacan sont donc produits par ces coupures, dont il nous dit que Freud n'a pas cessé de nous parler, et qui scandent son œuvre. En effet, si vous voulez comprendre ce que c'est que l'angoisse vous avez deux textes : *Inhibition, symptôme, angoisse*, qui est le texte majeur de Freud où il décrit ça ; et puis, de façon extraordinaire, *Le Séminaire* X de Lacan*, L'angoisse*. Quand vous lisez *Inhibition, symptôme, angoisse*, Freud y décrit cette question de l'angoisse en disant qu'elle est en débat avec ses élèves. Il fait place à ce que dit l'un d'entre eux, qui s'appelle Otto Rank. Puis, immédiatement, il prend le contrepied de la thèse de Rank. La question est de savoir ce que sont ces coupures qui rythment la vie. Pour Rank, la coupure majeure, c'est la naissance : l'enfant tombe dans le monde, il choit du corps maternel ; c'est le traumatisme primordial, le paradigme de tout ce qui aura lieu après, en termes de coupure et de séparation. Ce thème de la chute est biblique : c'est celle d'Adam, et vous la retrouvez chez Camus, parmi les modernes. Ce à quoi Freud va rajouter, très logiquement, qu'on ne sait pas du tout ce qu'éprouve l'enfant ; on sait qu'il hurle, mais de là à dire qu'il est angoissé, c'est une autre paire de manches. Et penser qu'il a un rudiment d'*idée* d'une coupure, l'idée de sa chute et du détachement, nous ne pouvons le faire que parce que nous nous projetons dans le bébé. C'est important parce que c'est un thème de la philosophie ; il y a tout un versant de la philosophie existentielle qui considère effectivement que la naissance, c'est la chute primordiale, par essence, de l'être humain ; son lâcher dans le monde. C'est la chute au sein du *Dasein*.

-4-

Freud reprend à son compte l'idée que dans la vie d'un petit d'homme, il y a des scansions : naissance, sevrage (où l'on détache l'enfant du mamelon), apprentissage de la propreté, Œdipe et castration. La question est de savoir comment s'articulent entre elles ces coupures ; quelle est la logique qui les lie ; qu'est-ce qui fait qu'elles ont une certaine unité ?

Lacan reviendra là-dessus en disant qu'on ne peut pas soutenir l'hypothèse du traumatisme originel de la naissance, mais que l'idée de Freud – selon laquelle la résolution de l'Œdipe réinterprète toutes les coupures précédentes – est une lecture optimiste et *finaliste*. Mais enfin, on voit bien que la vie des sujets est marquée par des événements de coupure dont nous ne cessons de parler. Cliniciens, psys,

pédiatres, sages-femmes ou aides-soignants, vous vous intéressez aux conditions du sevrage et ça devient aujourd'hui une question. Il y a quelques années j'avais découvert, dans mon entourage, que plusieurs jeunes femmes n'arrivaient pas à sevrer leurs bébés ; elles disaient, comme une découverte pénible : "ça n'est pas naturel". Elles pensaient qu'il y avait un moment où l'enfant ne veut plus téter. L'une d'entre elles disait : "Tant qu'il demande, je lui donne", et donc, à trois ans, l'enfant était encore au sein. "Je vais contre la nature si je le frustre"… Voyez cette logique, qui fait partie des débats de l'époque sur la frustration. Donc, que fait-on fait avec les coupures ?

Lacan nous dit que les coupures sont structurantes ; il le dit dans son premier écrit majeur, de 1938, qui s'appelle *Les complexes familiaux*. Il essaye d'organiser les pathologies : schizophrénie, paranoïa, névrose, en fonction de ces grands moments de séparation. Il laissera un petit peu tomber ça, mais sa logique de l'objet α est une logique qui consiste à dire qu'effectivement, les objets α de notre existence se constituent au fur et à mesure des séparations qui s'opèrent entre nous et le corps de l'autre, entre nous et notre objet. À chaque fois, il y a quelque chose qui choit, et à chaque fois il y a quelque chose qui est symbolisé. La série est longue, sans omettre enfin l'éducation de l'enfant à la propreté, la séparation de l'objet anal, avec tout le drame que ça représente. Si vous avez un enfant de trois ans : est-ce qu'il fait caca, est-ce qu'il ne fait pas caca dans le pot ; est-ce qu'il a encore la couche, est-ce qu'on le met sur le pot ; est-ce que je lui fous deux baffes quand il a pissé à côté du W.C. ? Etc. Tous ces drames de la vie quotidienne sont là pour témoigner de la tension qui se crée autour des orifices du corps, de ce qui en sort et qui est objet d'échange entre l'enfant et l'autre. Eh bien, vous comprenez que l'objet α de Lacan se déduit de la lecture qu'il fait de Freud, et vous comprenez que c'est en lisant les travaux de Freud sur la pulsion qu'il va définir les caractères de son objet α.

Un caractère évident, on l'a vu, c'est ce lien dialectique dans le fantasme entre le sujet et l'objet. On voit que, l'objet, c'est ce que le sujet cherche pour sa satisfaction. Quand on dispose d'un fantasme, on a à sa portée un petit théorème qui vous permet de croire qu'il existe vraiment un objet qui satisferait à votre jouissance, si vous en disposiez. Ce qu'on cherche ainsi, c'est l'objet *de* son désir. Cet objet redouble la division du sujet, et vous pouvez dire qu'il se caractérise par le fait qu'il satisfait la jouissance. Mais en même temps – comme dirait le Président : "en même temps", c'est la formule même de la dialectique, ça veut dire que ce n'est pas "ou bien-ou bien" mais "et-et" – il y a le sujet et puis il y a son objet, qui est son étoffe et sa doublure.

D'emblée, Lacan pointe une deuxième caractéristique de son objet α, qui est l'opacité qui constitue sa vérité intime et ultime. Le sujet que nous accueillons en psychanalyse, a donc ce que Lacan appellera une *double polarité* : il est à la fois le sujet du signifiant et le sujet de la jouissance.

La troisième caractéristique, c'est que l'objet α est caractérisé par sa coupure ; vous retrouvez ce que je vous ai dit lors des dernières séances, qu'*il n'y a de désir que du manque*. J'ai évoqué chez Spinoza le terme de *desiderio* qui veut dire "je manque". C'est en effet parce qu'il y a un manque, pour moi, que je cherche ailleurs qu'en moi-même ma satisfaction. C'est tout à fait ce que nous a démontré Freud dans *L'Esquisse*. Il montrait cet enfant, ce nouveau-né appendu à l'autre dont il dépend, de façon vitale, parce qu'il n'a pas en lui ce qui pourrait permettre sa satisfaction. D'où ce que Freud appelle « l'urgence de la vie »[72], *die Not des Lebens*, qui est la source de la pulsion. Cette coupure de l'objet α, sa

[72] Lacan traduit l'expression freudienne « die Not des Lebens » par : « L'urgence de la vie » [Cf. Lacan J., *Le Séminaire,* Livre VII, *L'éthique de la psychanalyse*, Paris, Seuil, p. 58, et Freud S., *Esquisse d'une psychologie scientifique*, *op. cit.*]

séparation d'avec le corps, Lacan nous dit que c'est une double coupure. L'objet est séparé du corps de l'autre et séparé du corps de l'enfant lui-même. Lacan souligne que cette coupure se fait sur les *bords* des trous du corps : fente palpébrale, enclos des dents, bordure des lèvres, marge anale, trou de l'oreille, sillon pénien, vagin ; et il évoquait aussi le nombril. L'invention de Lacan consiste ici à allonger la série des objets en ajoutant, comme nous l'avons vu, la voix, le regard et le rien.

-5-

Deux dimensions de la pulsion apparaissent dans la quête de satisfaction dont Lacan nous dit qu'elle est permanente et inépuisable.

L'objet *de* la pulsion, c'est d'une part l'objet que la pulsion vise – par exemple, la pulsion orale cherche un objet qui vienne dans la bouche –, c'est l'objet qu'elle vise et par lequel elle recherche à se satisfaire. En ce sens, l'objet est défini par le seul fait qu'il procure la satisfaction.

Mais Lacan met tout de suite l'accent sur une autre dimension de l'objet α : ce qu'il appelle l'*objet cause* du désir. Ce n'est plus l'objet comparable aux fraises dont rêve la fille de Freud ; les fraises, c'est un objet oral. Mais ce n'est pas ça qui nous intéresse, ce ne sont pas les fraises – vous pouvez aimer le caviar, le saumon, le jambon ou tout autre chose ; la tétine, ou votre pouce. L'objet cause, c'est l'obscur objet. Ce n'est pas celui qu'on cherche, mais ce que Freud appelait *la source* de la pulsion (*Die Quelle*). La cause du désir, selon Lacan, se distingue de l'objet qu'elle vise. La cause n'est pas ce après quoi l'on court, et qui s'avère toujours insatisfaisant, parce que « ce n'est pas ça ». La cause, c'est l'origine du désir, c'est ce qui pousse.

En effet, l'objet que je cherche – Freud l'a bien dit et Lacan le rappelle – est contingent, substituable. Je me souviens d'une affiche de prévention contre la toxicomanie où on voyait un bébé qui suçait une tétine, mais la tétine était accrochée à une chaîne et il y avait écrit « À chacun son addiction ». C'est-à-dire que nous pouvons être aliénés, nous pouvons être pris dans une relation de contrainte de corps avec des objets substitutifs, qui vont de la tétine que l'enfant ne veut pas quitter à la drogue que nous voulons en permanence, qu'elle soit la cigarette, l'alcool ou une drogue autre. Freud considère que ces objets sont substituables, variables, et donc qu'ils sont inessentiels. L'objet visé c'est : n'importe quoi qui se prête à satisfaire la pulsion.

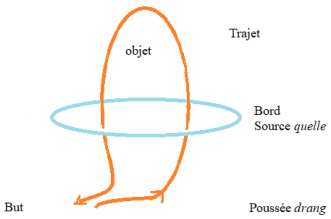
J'ai parlé tout à l'heure de l'équivalence des objets anaux chez l'Homme aux rats. Et l'objet oral ? Il est évident que, quand Freud nous dit que la structure hystérique est centrée sur la pulsion orale, ça ne veut pas dire que les hystériques sont boulimiques ni qu'elles passent leur temps à mâcher des chewing-gums ou à sucer leur pouce. Il nous parle de sujets qui sont appendus à l'Autre dont ils ou elles *attendent* ; attendent quoi ? Qu'il pourvoie à leur subsistance, qu'il leur donne un supplément de consistance, qu'il leur apporte un plus de joie, de sens, ou d'être… C'est aussi bien un plus de vie comme un plus de substance ontologique. Mais au bout du compte, toujours, des marques d'amour. L'objet oral par excellence, c'est l'amour de l'Autre.

De tous ces objets-là, Freud nous dit même qu'ils sont à l'origine des sublimations culturelles. Vous pouvez désirer regarder papa et maman par le trou de la serrure et vous pouvez, en étant plus grand,

regarder des tableaux dont vous direz la grande beauté, la grande sensualité des corps. Voilà, ça se déplace. La culture, pour Freud, s'origine dans la pulsion scopique.

D'où le schéma que Lacan propose et qui a l'intérêt de nous décrire la pulsion comme ayant une poussée, une source (en allemand *die Quelle*), qui est un orifice du corps et son bord, un trajet, un but. Donc, la pulsion a un trajet, ce trajet est possible parce qu'il y a une poussée (le mot qu'utilise Freud c'est *Drang,* force intérieure contraignante). Si vous avez lu Freud, vous savez qu'il appelle les névroses obsessionnelles *Zwangsneurose*[73], c'est-à-dire « névroses de contrainte » ; le sujet obsessionnel est un sujet qui est contraint.

La pulsion va chercher un objet, mais elle en fait le tour et revient au bord car, son but (*Ziel*), c'est la satisfaction de l'excitation. Chez Freud, il y a toujours des origines physiologiques car la pulsion s'étaye sur les besoins vitaux. L'idée est que les orifices du corps sont des lieux où se condense l'excitation corporelle, parce que ce sont des zones d'échange entre le moi et le non-moi, l'intérieur et l'extérieur, le sujet et l'autre. Ce qui se passe, c'est que l'excitation d'une zone engendre la mise en route de la pulsion qui va chercher un objet, tout à fait contingent et substituable, avec lequel elle se satisfait en se retournant sur elle-même ; la pulsion fait retour sur son point de départ. Il y a donc un aller-retour car il s'agit d'apaiser l'excitation jusqu'à la fois prochaine ; l'excitation est une tension qui, au départ, est une douleur. L'idée que Lacan va soutenir de plus en plus, c'est que ce qui importe, c'est ça, l'objet cause, l'orifice concerné par la pulsion, et non pas l'objet contingent autour duquel elle tourne.



… /…

-6-

(*Vignettes cliniques*)

La dernière séance du séminaire a consisté en une lecture commentée d'un texte des Autres écrits*, de Lacan,* « Note sur l'enfant »*. Puis un cas clinique a été développé pour illustrer les thèses de ce texte.*

[73] Freud S., *L'hérédité et l'étiologie des névroses*, 1896 : « À côté de l'hystérie, j'ai trouvé raison de placer la névrose des obsessions (*Zwangsneurose*) comme affection autonome et indépendante », (*Zwang* se traduit par *compulsion*).